ALEKSANDER BLUM
CAPITAINE BREVETÉ

LE DRAME DU COMMANDEMENT

DANS LES ŒUVRES DE STANISLAS WYSPIAŃSKI CONSACRÉES A L'INSURRECTION DE NOVEMBRE 1830

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Fribourg (Suisse)
pour obtenir le grade de docteur ès lettres.

FRIBOURG, IMPRIMERIE ST-PAUL
1943

ALEKSANDER BLUM
CAPITAINE BREVETÉ

LE DRAME DU COMMANDEMENT

DANS LES ŒUVRES DE STANISLAS WYSPIAŃSKI CONSACRÉES A L'INSURRECTION DE NOVEMBRE 1830

THÈSE
présentée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Fribourg (Suisse)
pour obtenir le grade de docteur ès lettres.

FRIBOURG, IMPRIMERIE ST-PAUL
1943

Approuvé par la Faculté des Lettres sur la proposition de MM. les professeurs Dr Edouard Cros (1er rapporteur) et Dr Gaston Castella (2e rapporteur).

Fribourg, le 11 juin 1942.

Prof. Dr Paolo Arcari, Doyen.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MONSIEUR LE PROFESSEUR

Dr ÉDOUARD CROS

HOMMAGE RESPECTUEUX ET DÉVOUÉ

DE L'AUTEUR

« *Żeby żołnierz był dobry albo zły,*
bardziej jest w hetmanie niż w żołnierzu. »
(Fredro.)

« *Les qualités bonnes ou mauvaises du soldat*
dépendent davantage du chef que du soldat même. »
(Fredro.)

CHAPITRE PREMIER

La psychologie du commandement et Wyspiański

« Entre nations, disait Napoléon, il n'y a pas de paix, il n'y a que des trêves. »

Ce sont les guerres qui, depuis les siècles les plus lointains, apportent une solution aux grands problèmes qui se posent à l'humanité. L'histoire du monde n'est-elle pas avant tout l'histoire de luttes incessantes ? Les individus et les peuples entiers se sont habitués à liquider leurs différends au moyen de la force armée. Les hommes ont combattu à l'époque de la pierre taillée, à l'époque du fer, et aussi bien après la découverte de la poudre. Ils combattent aujourd'hui, au siècle de la radio, avec des forces aériennes et sous-marines. Le problème de la guerre n'a rien perdu de son acuité primitive. Seuls, les moyens de combat ont changé et se sont perfectionnés. Certainement, il faudra attendre bien longtemps encore avant que la paix, la *treuga dei* ne s'établisse dans le monde. Mais pourra-t-elle s'y maintenir si les progrès de la civilisation, loin de limiter l'armement et de rendre les procédés de guerre plus humains, ne font qu'élargir les conflits et verser le sang ? Les découvertes dans le domaine militaire détruisent de plus en plus les illusions des pacifistes. La technique nouvelle engendre des guerres nouvelles.

« Les guerres modernes sont devenues l'affaire des nations. Elles ont leurs intérêts comme les individus. L'égoïsme national est inséparable dc la grandeur nationale. » (Von der Goltz.) « Egoïsme national, grandeur nationale, dit Foch, voilà les mots que l'on accouple, les sentiments d'où naît la guerre : *La guerre d'intérêts — de moins en moins intéressante, de plus en plus intéressée*, visant la fortune des nations. Qu'est-ce que cette fortune ? La fortune des peuples s'est modifiée comme eelle des individus :

de foncière qu'elle était ou qu'elle est encore dans les monarchies absolues, elle est devenue en grande partie mobilière dans les Etats à représentation nationale, dans les gouvernements à forme parlementaire. La fortune, c'est un papier : titre de rente pour les particuliers, traité de commerce pour les nations. Le moyen de l'obtenir pour ces dernières, de satisfaire leurs appétits, c'est la guerre [1]. »

C'est ce que les élèves de l'Ecole supérieure de Guerre entendaient de la bouche de leur maître, le Lt. Colonel d'Artillerie F. Foch (1903), le futur Maréchal de France, d'Angleterre et de Pologne.

Au XX^e siècle, nous sommes les témoins non seulement de guerres nationales, mais de guerres entre des blocs entiers de nations. D'ailleurs, les guerres de coalitions, les guerres idéologiques ont également eu lieu dans le passé. — « Trade follows the flag » — le commerce suit le drapeau. Le célèbre dicton anglais n'est pas une découverte de notre siècle.

Ainsi, presque toujours, les guerres ont une explication d'ordre économique. Toutefois, les plus dramatiques sont les guerres des nations pour leur liberté et leur droit à la vie. Le trait caractéristique et commun à ces luttes, c'est la disproportion des forces et des moyens que possèdent les deux parties. Mais peut-être les guerres désespérées, les soulèvements qui visent à reconquérir une indépendance perdue, comme par exemple la guerre polono-russe de 1830 et 31, sont-ils les plus intéressants. En général, ces campagnes se caractérisent par de sublimes sacrifices et par un héroïsme souvent tragique, en même temps qu'elles peuvent offrir des exemples de lâcheté et de brutalité.

« Egoïsme national, créant la politique et la guerre d'intérêts, écrit Foch, destinée à satisfaire les appétits croissants des peuples qui apportent par suite dans la lutte un déchaînement de passions de plus en plus grand ; une consommation et un emploi de plus en plus outranciers du facteur humain et de toutes les ressources du pays. Voilà le tableau et alors, selon von der Goltz, les pays ressemblent à des hommes qui préfèrent perdre la vie plutôt que l'honneur, qui préfèrent jouer leurs dernières ressources,

[1] **F. Foch** : *Des principes de la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1903, p. 34.

plutôt que de s'avouer vaincus. La défaite est la ruine de tous. Voilà les origines. Comme morale : Le but de la guerre est à aller chercher plus loin. Puisque le vaincu ne traite que quand il n'a plus de moyen de discuter, c'est la destruction de ces moyens de discussion qu'il faut viser [1]. »

Si l'on fait la guerre, c'est par tous les moyens que l'on possède. En fait, les guerres du XIX[e] siècle n'étaient pas encore des guerres totales, mais il est difficile d'y voir et d'y rechercher des sentiments, car toute guerre de par sa nature est un acte de brutalité. C'est une force dévastatrice et destructrice. Pendant la bataille, les hommes ne naissent pas, mais périssent ; les chefs seuls naissent.

On fait la guerre en employant des hommes et du matériel. Malgré le perfectionnement actuel du matériel, le facteur humain n'a rien perdu de son importance capitale et ne le perdra jamais. La guerre moderne est avant tout un choc violent de machines, mais même aujourd'hui, avec le développement formidable des armées de l'air et des forces blindées et motorisées, l'homme demeure et reste le principal élément du combat et le facteur qui, en dernier lieu, doit décider de la victoire.

« Deux nations entrent en conflit, deux volontés, deux énergies. Il faut qu'une de ces volontés s'incline, qu'une de ces énergies soit brisée : la guerre inclinera, la guerre brisera.

Ainsi, au seuil même de ce que l'on est convenu d'appeler la science de la guerre, apparaît, déterminatrice, la volonté humaine, l'énergie humaine et de prime abord s'impose la pensée, banale à force de redite, que les causes de la victoire ou de la défaite sont des causes humaines, des causes morales. C'est l'homme qui vaincra ; c'est l'homme qu'il faut vaincre [2]. »

La guerre est une action collective qui nécessite avant tout un commandement fort et unique. Si, dans toutes les autres branches de l'activité humaine, comme dans le commerce et l'industrie, on ressent aujourd'hui un besoin de plus en plus pressant de direction et d'orientation, combien donc cette nécessité apparaît-elle plus évidente dans le domaine militaire, où la coordination des efforts tient sans contredit la première place.

[1] **Foch,** *op. cit.*, pp. 35-36.

[2] **Lt-Col. Montaigne** : *Vaincre, Esquisse d'une doctrine de la guerre,* I, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1913, p. 1.

Les hommes qui se battent, c'est aussi l'homme qui les dirige. Une troupe se compose de chefs et de subordonnés. — « Car les hommes ne sont pas égaux, mais de deux sortes », dit A. Redier. « Deux admirables sortes d'hommes : les petits et les grands [1]. »

Napoléon lui-même a défini d'une façon très succincte et lapidaire l'importance du chef. « A la guerre, les hommes ne sont rien, c'est un homme qui est tout [2]. »

Il la formulait en un autre endroit en disant : « Ce n'est pas l'armée romaine, c'est César qui a conquis la Gaule [3]. »

L'empereur a prouvé par sa propre conduite la vérité de cette affirmation et a mérité le titre de dieu de la guerre. L'histoire des guerres la confirme, de même que les glorieuses pages où se sont inscrits les noms d'Epaminondas, d'Hannibal, d'Alexandre, de Gustave-Adolphe, de Turenne et de Frédéric.

« La guerre n'est pas une opération mathématique telle que l'on puisse dire : si le résultat est négatif, la bataille est perdue. C'est la lutte d'une masse énorme de forces physiques et morales, dont les sommes sont sans cesse variables. Le territoire des possibles est une surface élastique que le chef étend ou contracte par sa patience ou sa faiblesse. La volonté du chef est le point fixe. Il ne faut pas que l'excès de sens critique fasse vaciller ce feu directeur [4]. »

Napoléon, tout en soulignant le rôle du chef et en disant qu'il est tout, n'oubliait pas l'importance de tout premier ordre du second facteur, c'est-à-dire des subordonnés, de ceux qui doivent exécuter les ordres.

« Mais à la guerre, concevoir, c'est peu, exécuter, c'est tout [5]. »

« Les hommes sont ce qu'on veut qu'ils soient [6]. »

Le chef est le cerveau et le cœur, les subordonnés, les bras qui exécutent. Ces deux facteurs sont également importants, mais le chef conserve sa supériorité : « Le soldat le plus brave n'aime pas payer de son sang les fautes de son chef. » (Fredro.)

[1] **Antoine Redier** : *Le capitaine*, Paris, Payot, 1919, pp. 19-20.

[2] **J. R.** : *Foch, essai de psychologie militaire*, Paris, Payot, 1921, p. 11.

[3] **André Maurois** : *Dialogues sur le commandement*, Paris, Grasset, 1924, p. 9.

[4] *Ibid.*, pp. 39-40.

[5] *Ibid.*, p. 11.

[6] *Ibid.*, p. 19.

Un bon commandant peut réussir des actions d'éclat même avec de mauvais subordonnés. Mais d'excellents soldats ayant à leur tête un chef sans valeur courent certainement à leur perte.

Un élève de Foch, connu sous les initiales J. R., a analysé parfaitement la valeur et le poids de l'élément humain pendant la bataille, dans son livre : *Foch, essai de psychologie militaire.*

« A la guerre, le facteur humain n'intervient pas seulement avec les seules facultés de l'intelligence, mais encore avec celles du caractère, avec celles du cœur, avec la somme de ses vertus et de ses défauts.

Par ailleurs, les armées changent de forme, leur organisation est bouleversée ; armement, matériel, nombre, manœuvre, tactique et stratégie évoluent au gré des circonstances de temps et de milieu ; les passions collectives à leur tour ne demeurent pas en repos. Seul, l'homme reste toujours identique à lui-même et se révèle ainsi l'élément essentiel du combat [1]. »

La guerre moderne a augmenté dans une grande mesure l'influence et la puissance du matériel de guerre. L'homme s'est retiré, légèrement, à l'ombre de ses machines qui le rendent moins hardi. Si le caractère individuel a moins d'occasions de paraître, c'est uniquement dans les rangs inférieurs, de sorte que le domaine du commandement reste intact. Les principes du commandement restent inébranlés et réclament toujours les mêmes qualités de caractère. Aujourd'hui qu'on accorde à l'élément humain une importance toute particulière, combien donc davantage faut-il l'accorder aux chefs.

Le rôle du chef reste immuable. Le major Coste le précise avec beaucoup de profondeur :

« A l'égard du groupe qu'il commande, le chef a trois fonctions à remplir : 1° il organise, 2° il stimule sa puissance active et combative, 3° il représente sa force sociale. De cette force, son pouvoir de chef est, pour une part importante, la vivante émanation. Autrement dit : 1° par sa capacité directrice, il élève la collectivité au rang de société organisée, 2° par sa vertu animatrice, il lui fait donner son maximum de force, d'abnégation et d'élan social, 3° par le caractère privilégié de son autorité, représen-

[1] **J. R.,** ancien élève de l'école Supérieure de Guerre : *Foch, essai de psychologie militaire,* Paris, Payot, 1921, pp. 8-9.

tative elle-même de la force collective, il suscite les prodigieuses énergies d'exaltation incluses dans les réserves morales du groupe[1]. »

Etre un excellent soldat n'est pas facile, mais être un excellent capitaine est un art beaucoup plus difficile encore. Il faut naître chef. Dans toutes les armées du monde, les écoles d'officiers s'appliquent à la formation de ceux qui seront bientôt appelés à guider les masses. Souvent, ces élèves font une carrière brillante dans les quartiers généraux ou les états-majors, tout en étant de mauvais conducteurs d'hommes, car, en fait, ils demeurent dans l'ombre : ce sont d'excellents artisans qui savent travailler avec acharnement et conscience, mais se révèlent incapables de diriger et de commander. L'éducation, la science militaire sont d'un grand secours, mais évidemment, ce n'est pas encore tout. Commander, c'est aussi savoir obéir. Avant de connaître l'art et la technique des ordres, il faut savoir obéir et exécuter les ordres, toujours et dans tous les cas, les yeux fermés. Fondre en une synthèse ces deux choses, complètement différentes et opposées, n'est pas chose facile.

Dans une certaine mesure, la discipline tue l'individualité et la personnalité de l'homme. Chaque soldat, et le chef plus que tout autre, doit se soumettre à deux tendances, deux devoirs : il doit se conformer aveuglément à son règlement militaire et d'autre part, il doit briller par son initiative et son esprit entreprenant. Agir en se laissant emporter par son initiative est chose bien difficile à concilier avec la subordination. Ce sont des problèmes séculaires qui se posent et dont la solution se complique quelquefois jusqu'à l'énigme.

Le problème se pose dans toute son évidence quand un homme moyen, médiocre même, devient chef. C'est alors un drame dont le tragique augmente si ce chef n'est pas capable de se former une opinion personnelle et, qui plus est, n'a pas de volonté. Si le chef est un homme très doué au point de vue militaire, mais s'il est orgueilleux et, par le fait même, indiscipliné, le même problème se répète, le drame du commandement apparaît de nouveau. La confiance en soi se trouve être avec la discipline dans un rapport proportionnel contraire. La médiocrité se laisse

[1] **Charles Coste** : *La Psychologie du combat*, Nancy, Berger-Levrault, 1928, p. 119.

facilement enserrer dans les cadres étroits de la discipline et cherche en même temps chez d'autres un appui quelconque. Le chef, lui, sûr de ses capacités et plein de confiance en ses propres qualités, ne peut pas sentir peser sur lui l'autorité des autres et il se prête avec difficulté aux règles intransigeantes de la discipline.

La longue tragédie de guerres malheureuses n'est souvent rien d'autre que le problème dramatique des chefs incapables.

Quels seront donc les traits caractéristiques et les qualités qui formeront un guide et un chef ? Tout d'abord, une science militaire très approfondie, sans laquelle il est impossible de s'imaginer un général à la hauteur de ses devoirs. Il faut aussi aimer le rôle et la fonction de chef. Un grand patriotisme, le sentiment de l'honneur très développé, la discipline, l'initiative, le caractère entreprenant, la loyauté, la camaraderie : voilà les grandes vertus que le chef doit pratiquer. Il devra également développer son autorité et son influence morale sur ses subordonnés, les traiter d'une façon juste, conquérir leur cœur et leur confiance, par là, s'assurer leur attachement. Mais ce n'est pas encore tout : le chef ne doit pas chercher chez ses subordonnés ce que l'on appelle une popularité facile ; il doit être aimé par ses hommes et c'est là un des facteurs les plus importants, qui jouera son rôle surtout pendant la bataille, au feu, lorsqu'il faut périr et que le chef ne peut plus agir directement sur ses hommes. C'est alors que la confiance et l'attachement au chef seront mis en lumière.

L'endurance et quelquefois la ténacité pour imposer et réaliser sa volonté, la capacité de prendre une décision rapide dans les situations critiques et de prendre sur soi toute la responsabilité constituent enfin les derniers soubassements du caractère d'un chef.

Cicéron résume en quelques mots les qualités de celui qui se trouve placé à la tête de ses soldats :

scientia rei militaris,
virtus,
auctoritas,
felicitas.

Mais faire siennes toutes ces qualités est un don qui n'est pas donné à chaque individu. Leur manque total ou partiel constitue précisément le drame du commandement, drame qui bouil-

lonne dans l'âme d'un être comme dans celle de toute une nation. Toutes les guerres en fournissent des exemples, car toujours l'une des deux parties est vaincue, et rares sont les luttes sans résultat décisif.

Les drames du commandement naissent le plus souvent au milieu des guerres révolutionnaires où la psychologie des chefs rebelles se différencie quelque peu de celle des chefs réguliers ; surtout à cause des conditions exceptionnelles dans lesquelles ils agissent. Tout mouvement révolutionnaire dans la nation entraîne, comme par écho, un mouvement semblable dans l'armée.

L'armée est avant tout une création et une institution stable, durable, conservatrice, basée sur des fondements solides tels que la hiérarchie, les prescriptions et les règlements. L'armée ne supporte pas facilement les révolutions, car chaque guerre est déjà en un certain sens un genre de révolution pour l'armée et, allant plus loin, chaque bataille est un examen général imposé aux chefs, examen dont les résultats font disparaître les uns et permettent aux véritables talents d'éclore au grand jour. Les uns sont écrasés, les autres surnagent. Les uns font des carrières brillantes, les autres n'avancent jamais et sont « limogés ». Les croix et les décorations couvrent les poitrines de certains, tandis que les autres passent par la cour martiale. Ceux qui, en temps de paix, manquaient plus ou moins d'autorité pâlissent maintenant pour disparaître bientôt sur les champs de batailles, devant l'apparition de nouvelles étoiles plus claires et plus lumineuses. C'est un fait et un mouvement que l'on peut constater dans chaque guerre, plus spécialement dans toute révolution où tout est encore plus accentué et poussé plus à l'extrême. Les guerres et les mouvements révolutionnaires font émerger des crises, des drames de commandement arrivés en leur point le plus tragique, le plus aigu. D'ailleurs, il n'y a à cela rien d'étonnant : pendant les révoltes et les sursauts révolutionnaires, d'ampleur plus ou moins vaste, le drame du commandement éclate alors dans toute son acuité.

Dans les cahotements et les bouleversements qu'engendre toute révolution, chaque situation entraîne avec elle de grands risques et réclame surtout de la part des chefs militaires une décision précise et une responsabilité complète. Aussi dans le tourbillon de tous ces événements, seuls, certains hommes d'élite

sont-ils capables de tenir ferme. On peut comprendre par là combien il serait difficile pour un général d'avant la révolution d'être précisément un meneur pendant cette révolution. Il devrait maintenant combattre et détruire le régime dont hier encore il était le défenseur. Il demeure enchaîné par la discipline, la loyauté militaire, son serment de soldat auquel il lui est si difficile de manquer quand le sentiment de son honneur passe avant tout autre ; même les sentiments les plus élevés et les plus nobles n'auront qu'une faible répercussion sur son âme de soldat. Pour arracher ces liens divers, il faut des hommes forts et peu en sont capables. Les révolutions et les insurrections sont le plus souvent l'œuvre d'un groupe, d'une élite. Tous ne peuvent pas connaître le secret, car il s'agit d'agir avant tout par surprise. Les opinions varient et s'opposent, ce qui, par une fatale nécessité, fait couler le sang commun à ceux qui tuent et à ceux qui meurent. Devant ce massacre de frères entre eux, la nature toute simple du soldat frémit. La révolution, comme le soulèvement, n'est ni plus ni moins qu'un cataclysme d'événements provoquant toute une foule de drames qui naissent entre les autorités.

En parlant d'insurrections et de révolutions, il faut dire des mots tels que baïonnettes, bouleversement, violence, surtout lorsqu'il s'agit d'une cause aussi grave qu'est la liberté ou l'indépendance, comme ce fut le cas en Pologne en 1830. Alors les grands ressorts qui meuvent les conjurés, ce sont les sentiments, les émotions et les impulsions intérieures. Les chefs militaires, eux, doivent travailler avec la réalité et lutter avec les émotions. L'insurrection est très souvent un acte évident de désespoir. Les plus faibles, écrasés, se dressent contre un oppresseur toujours plus puissant. Mais en même temps un autre facteur entre en jeu : le risque.

L'homme qui détient entre ses mains l'autorité et le commandement ne peut pas se laisser guider par les sentiments. En prenant une décision, il appréciera sa situation personnelle et celle de l'adversaire, il jugera les possibilités, celles de l'ennemi et les siennes, il considérera avec calme le pour et le contre de toute action militaire, car il tient entre ses mains le fil de nombreuses vies humaines. Bref, ses aperçus ne peuvent être ni optimistes ni pessimistes : il doit regarder la réalité en face.

C'est là que les caractères font leurs preuves, c'est aussi là que naissent les drames du commandement.

L'exemple le plus beau et le plus vivant peut-être en est fourni par l'insurrection polonaise de Novembre (1830-31). C'est le drame d'un peuple et le drame du commandement, drames dont les dénouements ont été des catastrophes nationales. La faiblesse des chefs a entraîné l'effondrement de toute la révolution et par suite de l'Etat, avec des résultats si malheureux qu'on ne pourra ni compter ni apprécier leur portée. Au pourquoi de l'échec de l'insurrection, l'histoire a déjà répondu et l'un des plus grands poètes de Pologne, Stanislas Wyspiański, l'a célébré dans trois drames historiques. Quelle était donc la cause de l'échec ?

La sourde puissance qui repose dans le peuple n'a pas été exploitée à fond. Le manque de véritables chefs militaires de grande envergure n'a pu être comblé : ces deux éléments se réunissent, formant un cercle vicieux. Mais si un chef à la hauteur avait pu être trouvé, il aurait certainement su manœuvrer de façon à remporter la victoire.

« La victoire est le prix du sang. Il faut adopter le procédé ou ne pas faire la guerre. Toutes les raisons d'humanité qu'on mettrait en avant ne vous exposeraient qu'à être battu par un adversaire moins sentimental [1]. » (Clausewitz.)

Les Polonais en 1830-31 ont offert et versé assez de sang pour payer le prix de la victoire.

L'effusion du sang des héros n'a pas été vaine ; elle a produit au centuple des germes nouveaux bien que momentanément la Pologne fût restée enchaînée par les liens d'une servitude plus barbare encore qu'auparavant.

Les événements de l'insurrection de Novembre ont fourni un exemple aux générations suivantes et ont inspiré les plus grands maîtres de la poésie polonaise. L'un d'eux, et même le plus important, Stanislas Wyspiański (1869-1907), a su dans ses poèmes mettre au grand jour la trame des différents événements, en les regardant d'un œil impartial et objectif. C'est par là que Wyspiański est l'une des principales figures de la littérature polonaise.

« Les œuvres poétiques de Wyspiański, dit le professeur Edouard Cros, prouvent que cet auteur a, mieux que tout autre écrivain, compris la façon dont le passé se grave et survit dans

[1] D'après **Foch,** *op. cit.*, p. 33.

le présent. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas le problème métaphysique, le problème de la réalité temporelle du passé mais le problème psychologique, celui de la réalité dynamique du passé. Il comprenait très bien que le passé subsiste dans les êtres qui changent, sous forme d'habitudes, de tendances acquises, d'idées qui exercent dans la plupart des cas sur l'élan vital et la puissance créatrice de l'individu et de la collectivité une action paralysante. Aussi fit-il valoir dans ses œuvres, de la façon propre à son génie, la vérité de la thèse du grand sociologue français, selon lequel — pour gouverner sagement il ne faut pas oublier que l'influence du passé limite l'action possible de l'homme sur le présent — et que, la foule des vivants reste toujours encadrée par celle des morts. (G. le Bon.)

Pour briser le cadre des morts et délivrer la foule des vivants de leur charme, continue l'éminent connaisseur du poète, Wyspiański risqua même un attentat qu'on n'aurait pardonné à aucun autre poète national : il osa accuser les ancêtres héroïques (*La Varsovienne* et *La Nuit de Novembre*) de pose romantique, de foi fragile et d'incohérence dans l'action. Ce blasphème fut pardonné à Wyspiański, car le poète l'avait proféré dans l'exaltation de l'amour de la patrie [1]. »

Parmi les événements de l'insurrection de Novembre, l'auteur prend un intérêt tout particulier à étudier le problème et la psychologie du commandement. La bataille qui se livre dans l'âme du chef trouve un puissant écho dans toutes les œuvres qu'il a consacrées à cette révolution nationale. Sans cesse il attaque ce sujet, le retourne, le creuse dans ses plus grandes profondeurs, pénètre scrupuleusement dans chaque détail et rend ensuite fidèlement ses bons et ses mauvais côtés.

Wyspiański est-il vraiment un psychologue militaire? C'est là la grande question à laquelle il faudra répondre à la fin de cette étude, d'une façon affirmative, en se basant sur l'analyse de ses œuvres concernant l'insurrection de Novembre.

En fait, Stanislas Wyspiański n'a jamais été soldat.

[1] Ed. Cros, prof. à l'Université de Fribourg : *Wyspiański et la Nation.* Dans la publication : *A la mémoire de Stanisław Wyspiański*, Genève, 1938, pp. 17-18. Cf. aussi son cours professé aux Universités de Fribourg et de Genève : *Le néoromantisme.*)

« Après quelques mois de voyage à l'étranger, Wyspiański revint à Cracovie afin de satisfaire à son devoir militaire dans l'armée autrichienne. Grâce à l'intervention du grand peintre Matejko, maître de Wyspiański à l'Académie des Beaux-Arts, on le mit dans la réserve et il fut admis seulement pour quatre semaines dans l'active. Il faisait son service à Cracovie et ses supérieurs s'ingéniaient à adoucir tous les mauvais côtés des différents exercices militaires obligatoires, ou d'autres actions liées avec la science militaire. Il avait le droit de manger et de dormir à la maison ; on ne le fatiguait pas trop, mais son caractère nerveux ne pouvait pas supporter ce service « idiot », comme il l'appelait.

Pendant qu'il était au service, sur la demande de ses supérieurs, Wyspiański exécutait des séries de figures en uniformes militaires qui servaient de cibles aux soldats pendant les exercices de tir. Il exécutait également une série de petits portraits de ses compagnons et aussi de ses supérieurs. Après avoir délaissé l'uniforme qui le remplissait d'horreur, il s'inscrivit aussitôt à l'école des Beaux-Arts, à la Faculté de composition [1]. »

Comme on le voit, Wyspiański n'a même pas fait la période normale de l'école de recrue. Pour un homme comme lui, Polonais au grand cœur et patriote ardent, le service militaire dans l'armée d'une des puissances copartageantes était une obligation humiliante et un poids trop lourd à supporter ; c'était pour lui un travail « idiot » et infructueux.

C'est d'ailleurs un fait très heureux qu'il n'ait consacré au service militaire, grâce à un favorable concours de circonstances, que quatre semaines de sa vie, qui fut brève et agitée. Le cas contraire, un service plus prolongé, aurait certainement eu les néfastes conséquences sur l'œuvre de ce grand artiste-peintre et de ce poète de génie. On peut supposer qu'un séjour dans l'armée d'une Pologne libre lui aurait donné une vaste expérience.

Donc Wyspiański n'a pas été un véritable soldat, d'autant moins qu'il n'avait aucun grade. Il n'a eu aucune éducation militaire et n'a fréquenté aucune école d'officiers. Il n'a, par consé-

[1] **W. Trojanowski** : *Wyspiański, l'artiste, l'homme, la vie* (en pol.), Varsovie, 1928, pp. 30-31.

quent, pas eu l'occasion de voir et d'observer la vie militaire, même sous son aspect le moins beau, c'est-à-dire en caserne.

Malgré tout cela, Wyspiański était un soldat, un militaire. Il naquit chef, et le resta.

On ne peut pas résister à ce sentiment, qui apparaît bientôt comme une évidence, quand on lit ses œuvres poétiques et plus spécialement ses tragédies consacrées à l'insurrection de Novembre. Wyspiański, artiste-peintre, était en même temps le roi incontesté de la poésie polonaise du début de ce siècle; il était le maître, le prophète idéologique conduisant le peuple polonais et le nourrissant des visions d'une Pologne indépendante, en un mot, le chef idéologique et artistique de la Nouvelle Pologne littéraire. Une année déjà après sa mort, en 1908, l'abbé Władysław Bandurski, le futur évêque des Légions polonaises de Piłsudski, écrivait à son sujet :

« Wyspiański lui-même était pour la Pologne, pour nous, comme un oiseau dont le vol nous trace de nouvelles voies, il était en même temps le maître qui conduit les autres vers ces nouvelles voies et vers l'idéal. Il cajolait la Pologne, ce jeune aiglon, et lui apprenait à ouvrir les ailes. C'était lui le maître de la parole ornée, d'un style splendide et merveilleux, un style purement et uniquement polonais qu'il faut savoir lire et sentir dans ses œuvres, afin de retirer de ce trésor les tonalités d'une mélodie sincère et d'une musique divine. C'était lui le penseur et le philosophe d'une taille nouvelle, le politicien national audacieux et sûr de la victoire d'un idéal noblement conçu, le maître du pinceau, de la ligne et de la couleur combinées dans une harmonie inexprimable et simple, une harmonie presque étonnante. C'était lui le créateur des vitraux dont les conceptions géniales s'imposaient. Partout et toujours, cet homme était l'apôtre de la pensée, de cette flamme conduisant le peuple vers sa renaissance. Jamais il ne s'élevait, ne se montrait, ne se glorifiait, ne s'imposait. — Il considérait seulement l'idéal, l'action. — Personne n'a vu Wyspiański, personne ne l'a entendu, personne ne l'a rencontré, personne ne l'a connu. L'inspiration, la flamme, les sentiments profonds l'emportaient dans un vol lointain [1]... »

[1] **W. Bandurski** : *Ce que fut Wyspiański pour la Pologne* (en pol.), Lwów 1908, pp. 14-15.

Wyspiański était l'apôtre et le guide d'un peuple opprimé. Il sut le diriger et le commander en restant lui-même dans l'ombre.

De grands capitaines seuls savent commander ainsi.

Wyspiański était un chef intransigeant, sévère, réclamant beaucoup, se servant sans pitié de la satire comme d'un fouet. Il n'acceptait jamais de compromis mais il savait tenir en éveil un peuple assoupi et lui trouvait toujours des voies nouvelles, des voies originales.

A son poste de combat, comme un soldat blessé, il a tenu bon jusqu'au dernier souffle. Gravement malade, souffrant, il a dû le quitter en 1907, s'éteignant très jeune, à la cinquième heure de l'après-midi du 28 novembre.

Il rendit son âme la veille du 77e anniversaire de l'insurrection de Novembre, cette insurrection dont l'histoire était sa lecture préférée, cette insurrection qu'il a chantée et célébrée en lui consacrant trois œuvres extrêmement belles, extrêmement célèbres, et, pour tout dire, uniques et inoubliables : *La Varsovienne*, *Lelewel* et *La Nuit de Novembre*.

« Dans l'histoire du romantisme polonais, l'insurrection de Novembre s'inscrit comme une date décisive, lui imprimant un nouveau caractère en donnant naissance à de nouveaux idéaux, à de nouvelles formes poétiques. Mais aucune des grandes œuvres de cette époque nouvelle et la plus brillante dans la poésie polonaise ne concerne et ne traite vraiment de l'insurrection de Novembre. Słowacki est un de ceux qui s'approchèrent le plus de ce sujet, et le présente même en partie (notamment dans le premier prologue de *Kordyan*). Mais l'œuvre commencée ne connut pas de développement plus vaste ; les parties suivantes de la trilogie ne furent jamais écrites.

Soixante ans plus tard seulement, les luttes de Novembre pour l'indépendance de la Patrie trouvèrent leur poète. C'était alors la fin du XIXe siècle qui vit les derniers soubresauts du positivisme. Certes, il ne fallait pas beaucoup d'expérience pour avoir la certitude de la contradiction intérieure qui sapait le positivisme polonais. Le bien-être, la culture, l'émancipation des classes, tout cela était un rêve que l'on pouvait difficilement atteindre avec un régime politique qui, dans certains cas, traitait de conspirateurs ceux qui apprenaient à lire ou à écrire. Le mot d'ordre

issu de l'idée qui ordonnait avant tout et à tout prix de se libérer des liens politiques s'empare de nouveau du peuple et le dirige. L'âme polonaise s'emplit d'idées nouvelles et certainement meilleures. Cet idéal, dans le domaine politique, atteint les immenses foules et provoque un mouvement puissant et vivant qui prit plusieurs noms mais dont le but était de plus en plus clairement souligné : « Une Pologne libre et indépendante. » Cette influence de l'idéologie, ce « travail de base » se faisait alors sentir un peu partout, par exemple dans les plans et les programmes économiques et politiques, dans la façon de formuler certains mots d'ordre. Mais l'essence même de ce mouvement nouveau, de cette vie nouvelle naissait de l'idéal et de la tradition des luttes pour l'indépendance, en relation avec les programmes et les tendances sociales des émigrés. L'essence du nouveau mouvement, c'était le romantisme [1]. »

L'insurrection de Novembre, ses événements tragiques, son dénouement fatal et avant tout le drame vécu par ses chefs ont fécondé l'esprit du poète qui a consacré trois tragédies à cette révolution du peuple polonais des années 1830 et 1831.

L'œuvre principale sur laquelle Wyspiański s'est fondé est l'*Histoire de l'insurrection de Novembre*, de Stanislas Barzykowski (éditée par Aër, Poznań 1883, tirage de S. K. Żupański, en 5 volumes). Wyspiański aurait lu ces livres alors qu'il était tout jeune collégien, dans la bibliothèque de son oncle (Mr. Stankiewicz). D'ailleurs, comme le relate le prof. St. Estreicher, la librairie de la Société d'Edition polonaise lui fit cadeau de ces livres. Wyspiański connaissait aussi l'œuvre de Maurice Mochnacki : *L'insurrection du peuple polonais* (paru en 1834).

Ces deux ouvrages constituent la pierre angulaire et la base historique sur lesquelles le poète broda ses œuvres. Il est également presque certain qu'il lut les sources citées dans les notes de Barzykowski. Malheureusement, ce n'est qu'après la restauration de l'Etat polonais, après la paix de Versailles, que parut la riche bibliographie au sujet de l'insurrection de 1830. Toute une série d'ouvrages de première importance, basés sur les sources et les matériaux restitués par la Russie après la reconstitution

[1] **A. Boleski** : *St. Wyspiański, poète de l'insurrection de Novembre* (en pol.), Varsovie, 1931, p. 4.

de la Pologne, eurent pour effet de captiver l'attention et d'élargir le cercle des connaissances que l'on avait sur l'insurrection. Wyspiański n'a pas pu se fonder sur les œuvres de base de Tokarz, telle que *La conjuration de Wysocki et la Nuit de Novembre* (Varsovie-Cracovie 1925), livre qui représente la genèse et les différentes péripéties de la conspiration des aspirants, ou telle que : *La guerre polono-russe de 1830 et 1831* (Varsovie 1930). De même, il ne connaissait pas le livre de Handelsmann : *A la veille du soulèvement de Novembre* (Lwów 1930), ni *La Nuit de Novembre avec les côtés brillants et les ombres du procès devant la Cour suprême de justice criminelle* (Varsovie 1926 et 1930), de Harbut. Les quatre volumes de *sources des faits de la guerre polono-russe de 1830 et 1831,* publiés par le Bureau d'Histoire militaire (Varsovie 1931-35) sous la direction de Pawłowski ont aussi paru évidemment trop tard pour que Wyspiański pût les feuilleter. Il n'a pas pu connaître tout le déluge de précieuses monographies et de nombreux articles consacrés à ce sujet qui le touchait le plus et traitait des principales personnalités qui avaient pris part aux différentes phases de l'insurrection. Entre autres, il faut donner la première place aux monographies des leaders et des chefs de l'insurrection qui sont les héros de ses pièces : celle de Sliwiński — *Joachim Lelewel* — essai biographique des années 1786-1831 (Varsovie 1918 et 1933) ; une autre de Nagórska-Rudzka — *Le prince Adam Czartoryski lors de l'insurrection de Novembre,* et enfin de Harbut : *Józef Chłopicki ;* et de Weryński : *La nuit du 15 août de l'insurrection de Novembre* (Cracovie 1932).

Wyspiański était loin d'avoir à sa disposition tous ces riches matériaux lors de la composition de ses tragédies. Pourtant, son intuition géniale lui permit de sentir et de deviner tant de vérités et d'apporter une lumière éblouissante à une série de questions, au point que ses lecteurs sont pris par le réalisme des événements décrits et de tous les problèmes qui revivent et s'imposent par eux-mêmes.

Il a touché au drame vécu par les leaders politiques et les chefs militaires de l'insurrection : c'est ce grand problème du commandement dans les œuvres consacrées au soulèvement de 1830 et 31 qui forme le sujet de la présente thèse.

CHAPITRE II

La Varsovienne

Il y eut deux versions de *La Varsovienne* de Wyspiański. La première (août 1893) qui portait le sous-titre de *Chant de l'année 1831* n'est plus en notre possession. Nous avons par contre la seconde qui parut pour la première fois dans *La Vie*, la revue de la Jeune Pologne de Cracovie, le 26 novembre et le 3 décembre 1898.

Le premier texte, apothéose d'une mort glorieuse en sacrifice à la patrie, fut changé en une condamnation contre ceux qui se jetaient dans les bras de la Mort, alors qu'il fallait se lancer dans ceux de la Victoire [1].

Le héros de la pièce, le général Joseph Chłopicki, est l'ancien dictateur, élu par le gouvernement le 4 décembre, et le premier et malheureux commandant en chef de l'armée de l'insurrection.

Il est le héros du drame, mais en fait, le fond de la pièce n'est autre chose que le grand problème du commandement, la tragédie qui se passe dans l'âme du chef. Quant à savoir pourquoi Wyspiański, qui dans *La Varsovienne* a voulu présenter une image synthétique de toute l'insurrection, a placé au premier plan le général Chłopicki, c'est une question à laquelle il n'est pas difficile de répondre.

« La Varsovienne », c'est-à-dire la chanson qui porte ce nom, a été écrite par un poète français, Casimir Delavigne (1793-1843), qui a célébré également le soulèvement grec et la révolution de juillet 1830. Il tenait ainsi à rendre un hommage à la Pologne qui brisait ses fers. C'est une œuvre originale et non pas un pastiche comme certains l'ont cru sans raison. Bientôt, ce chant fut traduit en polonais par un homme de lettres tout jeune encore, mais très doué, Casimir Charles Sienkiewicz, qui était alors secré-

[1] **St. Wyspiański** : *Œuvres*, vol. III. Introduction pp. IX-X (en pol.), Varsovie, 1926.

taire du prince Adam Czartoryski et qui volontairement entra dans les rangs de la Garde nationale. La musique est de Charles Kurpiński.

Voici donc ce chant, dans sa version originale, qui fut le thème de la première tragédie de Wyspiański et qui même lui a fourni son titre :

LA VARSOVIENNE

Il s'est levé, voici le jour sanglant
Qu'il soit pour nous le jour de la délivrance !
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau
Il a repris son vol, il fond les airs, il crie :
Pour ma noble patrie
Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau!

Polonais, à la baïonnette
C'est le cri par nous adopté
Qu'en roulant, le tambour répète
A la baïonnette!
Vive la liberté !

Guerre!... A cheval, Cosaques des déserts,
Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle
Point de Balkans! ses champs nous sont ouverts
C'est au galop qu'il faut passer sur elle.
Halte! n'avancez pas! ses Balkans sont nos corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des braves
Rejette les esclaves
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, à la baïonnette! etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Tabor, de l'Ebre au Pont-Euxin
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère
Cette fois, ô ma mère!
Ceux qui mourront pour toi, dormiront sur ton sein.
Polonais, à la baïonnette! etc.

Viens, Kościuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi, qui parle de clémence
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua.
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga.

Polonais, à la baïonnette ! etc.

Allons, guerriers, un généreux effort !
Nous les vaincrons ; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient,
Que par notre victoire il soit ensanglanté ;
Marche et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau des fiançailles,
Qui t'unit pour toujours avec la liberté.

Polonais, à la baïonnette ! etc.

A nous Français ! Les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services !
A Marengo le fer la sillonna ;
De Champ Aubert comptez les cicatrices
Vaincre et mourir ensemble autrefois fut si doux !
Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes ?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous.

Polonais, à la baïonnette ! etc.

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux
Relevez-vous de tous les points du monde !
Qu'il soit vainqueur, ce peuple ; ou martyr comme vous
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.

Polonais, à la baïonnette ! etc.

Sonnez, clairons! Polonais, à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre et qui mort l'est déjà!

Polonais, à la baïonnette! etc. [1]

Le poète encore jeune, et même tout enfant, écoutait résonner la mélodie et le sens de cette chanson dans les foyers profondément polonais. Bientôt son esprit s'exalta au rythme de ces vers à tel point que, quelques années plus tard, il puisa dans ce chant le meilleur de son inspiration pour écrire sa première tragédie.

Imprimant pour la première fois *La Varsovienne*, le poète traça cette dédicace :

« A la puissante et honorable Mademoiselle Léontine Bochenk ». M. Boy-Żeleński l'expliquait en disant :

« Etant encore un petit garçon, j'allais presque tous les dimanches voir Mademoiselle Léontine Bochenek, cette honorable Demoiselle à qui Wyspiański dédia sa *Varsovienne* imprimée.

M[lle] Bochenek... était une vieille demoiselle, toute voûtée : Elle nous jouait sur son clavecin des chants et des airs nationaux que nous reprenions en chœur. Ensuite elle nous donnait du café et des gâteaux. C'est chez elle que Wyspiański se familiarisa avec la « Varsovienne » [2].

Le général Chłopicki, l'un des généraux les mieux doués de ce temps, officier qui avait fait ses preuves, fut le premier chef de l'insurrection. C'est sous ses ordres que l'armée polonaise avait commencé la campagne et c'est lui qui perdit la guerre pendant la première phase des opérations, car le sort de l'insurrection fut influencé d'une manière fatale et malheureuse par le caractère de son chef.

[1] **Casimir Delavigne,** de l'Académie française : *Œuvres complètes*. Nouvelle édition, vol. IV, Paris, Firmin-Didot, 1874. *Poésies*, pp. 119-123.

[2] **Boy-Żeleński** : *Flirt avec Melpomène*. Quatrième soir (en pol.), Varsovie, 1924, pp. 276 et sq.

Prenons en main et parcourons le dossier de service du baron Joseph Chłopicki, général de division, commandant de la première division de l'Armée polonaise : le document lui-même se trouve dans les archives de l'ancienne Commission de guerre attachée au Gouvernement du Royaume de Pologne, dans la catégorie des Actes Anciens [1].

Nous y verrons que Chłopicki commença sa carrière militaire en tant qu'aspirant, engagé volontairement le 14 octobre 1787, dans le Régiment d'Infanterie Poniński (Prince Callixte Poniński). Il passa par tous les grades de sous-officier, fut bientôt nommé porte-enseigne (adjudant-chef) par le roi Stanislas-Auguste, remplissant la fonction d'aide de camp dans un bataillon du Régiment des Grenadiers. C'est à cette époque et avec ce régiment qu'il fit la campagne de 1792 et qu'il prit part aux batailles de Zieleńce et de Borzykowce. La campagne de 1794 le trouve sur le champ de la malheureuse bataille de Maciejowice. Après la débâcle, il quitte la Pologne pour venir, le 14 Prairial de l'an 5, en Italie rejoindre les Légions polonaises du général Dąbrowski qui le nomme capitaine. Il se bat alors pendant les années 5 et 6 en Italie et dans les Etats Pontificaux, en se faisant remarquer dans les batailles de Neppi, Magliano et Calvi, ensuite à Gaëta et Cafone, dans le Royaume de Naples. Le 24 Fructidor de l'an 6, le général Dąbrowski le nomme major et c'est comme tel qu'il prend part aux différentes campagnes des années 7, 8 et 9 et aux différentes batailles, telles que Arezzo, Trebia, Novi, Bosco, Peschiera. Blessé par une balle de fusil à Trebia, il prit part au fameux siège de Mantoue. Bientôt, le 25 Floréal, an 7, il se voit chargé par le général Dąbrowski du commandement d'un bataillon, sur le champ de bataille près de Cortone, en Toscane. L'année 10 le mène guerroyer dans le Royaume de Naples, puis en 1805 il est dans l'Etat de Venise, pour revenir, en 1806, se battre dans le Royaume napolitain. Pendant ce temps, il continue de gravir les différents échelons de la carrière militaire : le 11 juin 1807, Napoléon le nomme colonel dans la Légion de la Vistule. Il prend part alors à la campagne de Prusse, en 1807. Le 7 novembre 1808, il se voit confier par Napoléon le commandement de la Légion

[1] *Dossier de service de Chłopicki.* Cne **S. Pomarański**, *Revue d'Histoire militaire* (en pol.), vol. I, pp. 279-280.

de la Vistule et le 18 juillet 1809 il atteint le grade de général de brigade. Chłopicki suivait les armées de Napoléon et prenait part aux campagnes de 1808, 1809, 1810 et 1811, à la campagne d'Espagne, où il commandait cette même Légion de la Vistule et dirigeait même les unités françaises plus grandes et composées de différents genres d'armes.

Durant la campagne d'Espagne, Chłopicki se couvrit de gloire à Saragosse. Il était alors sous les ordres du maréchal Lannes et prit la ville d'assaut. Pendant la bataille de Sagunta, il commandait l'aile droite du maréchal Suchet. Il prit également part au siège et à la prise de Valence. Un ordre personnel de l'Empereur le chargea d'assurer la couverture et la défense de l'Aragon, ce qu'il fit, entre le 12 avril et le 19 août 1811.

Il quitta l'Espagne pour aller en Russie où il se battit à Mojaïsk.

Le jeune général polonais passa donc par la plus belle école de guerre que l'on puisse imaginer. Il eut pour maîtres les meilleurs capitaines de son époque, « le dieu de la guerre » lui-même, Napoléon.

En même temps, sa poitrine se couvrait des plus brillantes décorations de guerre :

Croix de chevalier de la Légion d'Honneur, le 19 février 1808.

Croix de chevalier de la Couronne de fer, le 16 septembre 1810.

Il fut nommé Baron de l'Empire français, le 7 août 1810.

Bientôt vint s'ajouter aux précédentes la Croix militaire polonaise, avec le titre de Commandeur, le 26 novembre 1810.

Il faut dire toutefois qu'il paya toutes ces distinctions de son sang et qu'il se donnait sans réserve à sa tâche et aux nombreux devoirs qui lui étaient confiés. Sans plus parler de la blessure reçue à Trebia, il fut touché par une balle de fusil à Saragosse ; un éclat de grenade l'atteignit pendant le siège de Fortosa, enfin, le 10 septembre 1812 de nouveau, une balle de fusil le blessa, lors de la bataille de Mojaïsk.

L'épopée napoléonienne prit fin. Chłopicki se trouve alors aux armées du Royaume de Pologne créé par le congrès de Vienne. Le 18 mai 1814 déjà, il est nommé général de division par le tsar Alexandre Ier et quelques mois plus tard, le 20 janvier 1815, l'ordre du jour du tsarévitch, le grand-duc Constantin, l'élève à la fonction de commandant de la première division d'infanterie.

Pendant cette période, il se voit attribuer l'ordre de St-Stanislas, de Ire classe, le 1er décembre 1815, et l'ordre de Ste-Anne, de Ire classe également, le 21 octobre 1816.

« Une chose cependant est particulièrement intéressante et n'a pas été suffisamment mise à jour : C'est le double séjour qu'il fit dans l'armée russe en 1788 et 1793, ce que d'ailleurs lui-même avoue. Le document cité par nous n'apporte à ce sujet aucune lumière, étant peut-être trop schématique et trop condensé, et par ailleurs, certainement, quelque peu tendancieux, vu qu'il a été rédigé à une date très importante pour Chłopicki, en 1818, alors qu'il tâchait d'obtenir sa démission de l'armée après la fameuse querelle avec le grand-duc Constantin [1]. »

On le voit maintenant et l'histoire de sa carrière le montre : Chłopicki avait eu le temps d'acquérir une pratique étendue et une vaste expérience de l'art militaire, tout comme il avait mis ses qualités à l'épreuve, au combat. Malheureusement il n'était pas le candidat qu'il fallait pour devenir généralissime, même dans des temps normaux.

Sans contredit, il était un tacticien émérite et même routinier, excellent pour commander une division, mais moins brillant lorsqu'il s'agissait d'un échelon supérieur, quand de la tactique il fallait passer au mouvement d'opération. Apparemment, Chłopicki ne possédait pas toutes les qualités du bon stratège.

Mais la plus grande faute de Chłopicki *fut son manque de foi dans la réussite de l'insurrection.*

« Désireux d'éviter la guerre, Chłopicki préféra la diplomatie, qu'il connaissait mal, à l'art militaire qui faisait toute sa réputation.

Effrayé par l'élan populaire, il veut à tout prix négocier avec le tsar, envoie Lubecki à Pétersbourg et gaspille un temps précieux, ce qui permet aux armées russes d'opérer leur jonction vers les frontières du Royaume. Nicolas, d'ailleurs, est indigné que ses sujets osent lui parler de conditions. Il exige d'eux une soumission entière et fait des promesses aux soldats polonais qui resteront fidèles à la Russie et trahiront ainsi la cause de leur patrie. Ses généraux le persuadent qu'on écrasera l'insurrection sans peine. Diebitsch et Beckendorff tiennent ce même langage, le 18 décembre, aux officiers qui portent les dépêches de Chłopicki : « Eh

[1] **Pomarański,**, *op. cit.*, p. 279.

bien, Messieurs les Polonais, votre révolution n'a même pas le mérite de l'à-propos. Vous vous êtes soulevés justement au moment où toutes les forces de l'Empire sont en marche vers vos frontières. Vous sentez bien qu'une lutte aussi inégale ne saurait être longue. »

Ils s'étaient trompés car la guerre sanglante dura six moix, bien qu'ils eussent au moins 125 000 hommes et 450 canons pour écraser 45 000 Polonais, avec 140 bouches à feu.

Comme un des envoyés répondait que la Pologne pourrait bien tenir jusqu'à l'intervention des puissances libérales qui viendraient à son secours, le maréchal Diebitsch lui répliqua : « Eh bien, qu'en résultera-t-il pour vous ? Nous comptions faire la guerre sur le Rhin, nous la ferons sur l'Elbe ou même sur l'Oder après vous avoir écrasés [1]. »

Le gouvernement insurrectionnel voulut épargner une effusion de sang et profiter du coup de main militaire pour obtenir du tsar une série de concessions. Chez Chłopicki, l'homme politique l'emporta sur le chef militaire et l'on perdit ainsi un temps très précieux dans les discussions et les pourparlers avec le tsar qui, loin de reculer, ne voulait pas entendre parler d'entente. Seule une initiative fulgurante aurait pu sauver la situation.

Le chef suprême aurait dû mettre à profit le facteur le plus important, le plus nécessaire à l'engagement de toute bataille et à la réussite de toute opération : la surprise. Sans doute l'insurrection prit l'ennemi à court, car elle éclata au moment le moins propice et dans des circonstances très défavorables pour la Russie. Elle eut notamment lieu aussitôt après la fin de la guerre turque et à la veille de l'expédition d'Ouest dans laquelle l'armée polonaise devait justement jouer le rôle d'avant-garde. Peut-être, et la question fut discutée, la période même de la guerre turque aurait-elle été plus commode, néanmoins la date de l'insurrection polonaise fut bien choisie. Les unités russes étaient dispersées et pour les concentrer, pour en faire une force, il fallait procéder à des changements, des transferts, des remaniements. En outre certains régiments décimés par le choléra, que l'on avait amené des Balkans, étaient soumis obligatoirement à une quarantaine et par con-

[1] **Edmond Privat** : *L'Europe et l'odyssée de la Pologne au XIX^e siècle*, Lausanne-Paris, 1918, pp. 110-111.

séquent immobilisés dans leurs cantonnements d'hiver. Les Polonais avaient la chance de pouvoir battre et détruire les unes après les autres toutes les unités russes éparpillées dans différentes régions.

La situation militaire que Chłopicki trouva était loin d'être mauvaise ou critique. Il est vrai que l'armée polonaise n'était pas nombreuse ; elle ne comptait au début que 30 000 hommes, mais choisis, soldats de métier, hommes décidés, bien entraînés et surtout éprouvés dans différentes campagnes. De plus, ces hommes étaient d'un moral excellent et enflammés pour la cause nationale. Cette armée était prête à attaquer.

Et c'est maintenant que commence le drame : *Chłopicki ne croyait pas en la réussite!*

Il perdit la bataille avant que les canons retentissent sur le champ de bataille. L'armée polonaise, à son avis, était trop petite et trop faible, mais il ne fit rien pour augmenter ses effectifs. Après la malheureuse campagne de 1812, la Russie, à ses yeux, était devenue un monstre qu'on ne pourrait abattre. Il n'a pas compris que seuls l'espace et le froid avaient eu raison de Napoléon.

D'ailleurs, son séjour dans l'armée du tsar avait eu sur lui une répercussion malheureuse. Alors qu'il fallait agir vite et énergiquement, Chłopicki comptait sur le temps, et le temps travaillait pour le tsar. Personnellement audacieux et courageux sur les champs de bataille, Chłopicki se révéla un chef indécis et timide.

Prendre immédiatement l'initiative, attaquer aussitôt : voilà quel était le chemin du succès. Chłopicki avait oublié la consigne de son maître.

« A la guerre, attaquez, comme Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le Prince Eugène et Frédéric. Lisez et relisez l'histoire de leurs 83 campagnes. Imitez-les. C'est le seul moyen de devenir un grand chef et s'approprier les secrets de l'art. » (Napoléon.)

« Une nation veut la guerre : donc, elle veut la victoire, donc elle veut l'offensive. Ces trois termes — guerre, offensive, victoire — sont liés si bien que d'en supprimer un, d'en modifier un, toute la proposition croule. Où il y a défense, il n'y a ni guerre, ni victoire, seulement défaite. Dans les spéculations sur la guerre,

l'idée de défense doit être absolument rejetée. Donc, la volonté pour la guerre est unanime, elle pénètre le gouvernement, le commandement, l'armée, de sorte qu'un souffle offensif anime et soulève la nation entière [1]. »

Malheureusement, en Pologne en 1830, ni le gouvernement, ni le chef de l'insurrection n'acceptèrent cette loi séculaire.

Chłopicki en particulier ne fut pas à la hauteur. Non seulement il ne prit pas l'offensive à laquelle les classes inférieures aspiraient instinctivement en tremblant d'impatience, mais encore il négligea radicalement d'organiser plus solidement son armée et d'augmenter ses effectifs. C'est en cette matière surtout que le généralissime commit une erreur irréparable.

Barzykowski cite dans son histoire de l'insurrection de Novembre ces paroles du dictateur adressées à l'auteur lui-même :

« Vous pensez, Monsieur, répondit le dictateur, à la guerre, alors que moi au contraire je songe à la paix. Nous ne devrions pas faire la guerre car la victoire finale n'est pas à nous : je demande donc une entente et un compromis avec le tsar et j'ai l'espoir que j'y parviendrai. Mais si toutefois mes avances étaient refusées, la nécessité et le désespoir nous imposeront alors la guerre. Et ce n'est plus le nombre des hommes mais la valeur personnelle du soldat qui comptera. Avec 50 000 hommes bien entraînés, je pourrai faire beaucoup, si la chance m'aide, je pourrai avancer rapidement, manœuvrer, diviser l'ennemi, attaquer par surprise les différents tronçons et ainsi remporter la victoire. Avec un bon soldat, je pourrai le faire, à la tête d'une telle armée me laisser tuer avec honneur. Mon honneur et celui de la nation seront saufs.

Autrement, ces nouveaux régiments, même si nous en avions des milliers, ne nous conduiront à rien, et qui plus est, amèneront la décomposition des vieux régiments délaissés par leurs officiers et sous-officiers ; ils mangeront le pain, videront les magasins, épuiseront le trésor public. Faites bien attention, Monsieur, ils appauvriront le trésor et les magasins et dans la première bataille, quand les premières grenades éclateront, tout craquera, les hommes fuiront et peut-être même entraîneront avec eux « les vieux grognards » car la panique dans une bataille est très contagieuse.

[1] **Lt-Col. Montaigne,** *op. cit.*, p. 66.

Alors tout sera fini, couvert de honte. Pour tous ces motifs, je ne veux pas de cette émeute [1]. »

Une autre fois, alors qu'il fallait assigner les cadres aux nouveaux régiments, Chłopicki s'exprima en ces termes : « Je ne consentirai pas, je ne vous donnerai pas un seul officier, pas un seul sous-officier pour votre émeute. Je devrais sacrifier pour cela au moins deux cents officiers et huit cents sous-officiers, donc un millier de mes meilleurs soldats. Pour moi, je préfère ce millier à vos seize régiments. Avec eux, je pourrai me battre et me faire tuer avec honneur, avec les vôtres, fuir avec honte [2]. »

Il est difficile par moments de comprendre comment ce soldat de Kościuszko, grand créateur des foules de combat, comment cet officier de l'armée révolutionnaire de Napoléon, qui avait un si brillant passé à son actif, n'ait pu apprécier la valeur d'un peuple sous les drapeaux. Lui qui avait combattu en Espagne négligea complètement l'importance et les avantages de la guérilla, de la guerre de surprise, de la guerre d'embûches. Au lieu d'imiter Kościuszko, les Espagnols, Carnot, de mettre avant tout sur pied une grande armée insurrectionnelle, il passait son temps dans une indécision qui eut des conséquences funestes.

Clausewitz remarque que l'époque napoléonienne apporta avec elle de profonds changements dans les méthodes de combat :

« Toutes les méthodes habituelles du passé ont été supprimées par la valeur et la chance de Napoléon et les grandes nations même tombaient dans l'anéantissement presque au premier coup qu'il assénait. Les Espagnols, par leurs luttes interminables, ont prouvé clairement le but qu'on peut atteindre avec les émeutes populaires et les différentes méthodes de soulèvement, malgré la faiblesse et l'incohérence des cas particuliers [3]. »

Au lieu d'unir dans un amalgame inséparable les bataillons « blancs » des vieux « grognards » et les bataillons « bleus » des recrues nouvelles, pleines de zèle et d'ardeur, Chłopicki plaça une cloison étanche entre les nouveaux régiments et les « anciens »,

[1] **St. Barzykowski** : *Histoire de l'insurrection de Novembre* (en pol.), vol. II, Poznań 1883, p. 11.

[2] *Ibid.*, p. 14.

[3] **Clausewitz** : *Sur la guerre*, p. 180. — D'après **Dąbrowski** : *Clausewitz et la campagne de 1831* (en pol.), p. 283. *Revue d'Histoire militaire*, vol. IV, Varsovie, 1931.

confiant la formation de nouvelles unités à des commandants spécialement désignés. De cette manière, le chef suprême sapa l'essor et le développement de l'armée. Les bataillons des vétérans de Napoléon tombèrent en miettes. Les nouvelles forces ne profitèrent nullement des expériences de leurs aînés et ne purent donc avoir de grandes qualités combatives. Le manque de foi paralysant l'esprit d'initiative du chef, la condamnation à priori de tout mouvement populaire laissé à son propre sort et sans soutien moral trouva une illustration cruelle dans les malheureux événements dont dépendaient les destinées de la Pologne.

La Révolution française aurait dû fournir un brillant exemple, en ce qui concerne les méthodes, à la Révolution polonaise de 1830, mais les chefs polonais ne surent pas en profiter.

Toutes les qualités que les meneurs de la Révolution française ont mises à profit, Foch, après Clausewitz, les a définies d'une façon très remarquable :

« La Révolution française, dit Clausewitz, avait donné à la politique et aux guerres un autre caractère, que le grand Frédéric n'avait pas prévu, de même qu'on ne peut savoir, la veille d'un grand événement, la direction que prendront les choses.

La Révolution française par la force et l'énergie de ses principes, par l'enthousiasme où elle entraînait le peuple, avait jeté tout le poids de ce peuple, et de toutes ses forces, dans la balance où n'avaient pesé jusque-là qu'une armée réduite et les revenus limités de l'Etat.

S'occupant peu du calcul des alliances politiques où les cabinets pesaient anxieusement la guerre ou l'alliance, calcul qui affaiblit la force de l'Etat et subordonne le brutal élément du combat aux réserves de la diplomatie, l'armée française s'avançait arrogante à travers les pays et voyait, à son propre étonnement et à celui des autres, combien la force naturelle d'un Etat et un grand intérêt étaient supérieurs à l'assemblage artificiel où les Etats se trouvaient les uns vis-à-vis des autres. »

Et ailleurs il ajoute : « L'action prodigieuse de la Révolution française est certainement due moins à l'emploi des méthodes de guerre nouvelles qu'à un régime politique administratif transformé en entier, au caractère du gouvernement, à l'état de la nation, etc... Si les autres gouvernements n'ont pas su apprécier ces conditions nouvelles, s'ils ont voulu répondre par des moyens

ordinaires à un déploiement de forces écrasantes, tout cela constitue des fautes politiques.

Oui, une ère nouvelle s'était ouverte, celle des guerres nationales aux allures déchaînées, parce qu'elles allaient consacrer à la lutte toutes les ressources de la nation ; parce qu'elles allaient se donner comme but non un intérêt dynastique, non la conquête ou la possession d'une province, mais la défense ou la propagation d'idées philosophiques d'abord, de principes d'indépendance, d'unité, d'avantages immatériels d'espèces diverses, dans la suite, parce qu'elles allaient ainsi mettre en jeu l'intérêt et les moyens de chacun des soldats, par suite des sentiments, des passions, c'est-à-dire des éléments de force jusqu'alors inexploités.

Rappelez-vous la première proclamation de Bonaparte : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir vous y trouverez honneur, gloire et richesses.

Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou bien de constance [1] ? »

Les cœurs des soldats polonais de la Révolution de 1830 étaient encore plus accessibles aux chefs. Au fond, de quoi s'agissait-il sinon de défendre la Patrie contre l'oppression, de conserver les valeurs les plus sacrées et les plus chères à chaque homme : la liberté et la dignité ? Les soldats de la Révolution française luttaient pour que puisse vivre tout un peuple qui avait une tradition millénaire des plus belles, dont à juste titre il pouvait être fier, — ils luttaient pour conserver leurs ateliers et leurs foyers.

Ni le général Chłopicki, ni ses successeurs qui détinrent le bâton de commandement n'ont su tirer profit de la situation et de la flamme d'enthousiasme que la Révolution avait attisée. Il était impossible pour le haut commandement polonais de commettre

[1] **Foch** : *Principes de la guerre*. Paris, Berger-Levrault, 1903, vol. I, pp. 28-29.

plus d'erreurs tragiques. Les chefs de 1830 et de 1831 n'ont pas pu se tenir à la hauteur du devoir que la nation et l'histoire leur avaient confié.

La surprise, ce facteur si important, n'a pas été mise à profit. De même on n'a pas su mettre en valeur le facteur principal de la réussite des opérations militaires, facteur qui depuis des siècles porte le nom d'économie des forces.

De même, le principe de base de la stratégie a été mis de côté. La petite armée d'élite du Royaume de Pologne devait agir comme un seul bloc, avec toutes ses forces réunies, dans une direction donnée, pour détruire à tour de rôle les forces divisées de l'ennemi et ne pas lui permettre de se rassembler. Mais les forces réunies de l'armée russe étaient plusieurs fois supérieures en nombre aux forces insurgées et évidemment devaient les écraser, ne fût-ce que par le nombre. Dans la première phase de la guerre, alors que Chłopicki était général en chef, tant d'occasions s'étaient présentées et tant de possibilités de battre successivement les différents corps d'armée russes éparpillés par-ci par-là ! En effet, on pourrait répéter au sujet de la Révolution de 1830 et 1831 les paroles que le général allemand Hoffman a prononcées à propos de la première guerre mondiale : « Ce fut la guerre des occasions manquées. »

Chłopicki n'a pas su tirer profit des premiers événements, car pour cela il aurait fallu prendre l'initiative de l'offensive.

Le dictateur était un chef. Chaque chef possède un état-major chargé de préparer tous les éléments qui doivent entrer dans la formation de sa décision. Il pouvait à l'époque se servir de deux officiers d'état-major de premier ordre : Chrzanowski et Prądzyński. Le malheur de l'insurrection voulut que Chłopicki se montrât un chef trop autoritaire, acceptant très difficilement les suggestions d'autrui. De plus, la rivalité de ces deux jeunes officiers d'état-major créait une atmosphère particulièrement dangereuse.

Un chef suprême doit toujours se distinguer par une grande indépendance. « Cela ne signifie pas que le chef doive résoudre par lui-même toutes les questions sans aucun secours de ses collaborateurs. Une seule et même personne peut assumer rarement et dans des cas exceptionnels les lourds devoirs qui pèsent sur les épaules du chef. Aucun commandant ne peut se passer de

collaborateurs, aujourd'hui moins encore que jamais. Un génie même ne peut suffire à tout.

On sait que Napoléon ne refusait jamais d'accepter un conseil, ni une aide de ses confidents. Plus d'une fois Lannes, Davout, Ney orientèrent la décision de l'Empereur sur d'autres voies. Plus particulièrement et presque sans réserve il appréciait la valeur de la collaboration de Berthier.

Les devoirs qui incombent au chef d'une grande unité militaire sont complexes et nombreux. Aussi peut-on difficilement s'imaginer qu'il puisse satisfaire à sa tâche sans aide et collaboration.

Mais il est également important que l'aide apportée reste dans les limites exprimées par cette notion et que la collaboration ne dévie pas en critique ou en volonté d'influencer la décision. Celle-ci doit rester une prérogative du chef. En effet, le plus grand danger qui menace la cohérence et la précision de la tactique est constitué par les conseils de guerre. Cette prérogative du chef peut être plus ou moins entamée par des subordonnés, par des collaborateurs ou des personnes qualifiées n'appartenant pas au conseil de guerre.

Dans le premier cas, si l'un d'eux surpasse l'entourage du chef au point qu'il arrive à l'évincer pour se mettre au premier plan, le malheur n'est pas encore très grand, car alors les deux personnalités arrivent à se compléter réciproquement, comme par exemple Blücher et Gneisenau, Hindenburg et Ludendorf. Mais s'il se trouve plusieurs conseillers, leurs opinions contraires et très souvent leur haine réciproque ne laissent à la décision aucune possibilité de se développer et mûrir [1]. »

Voilà quels étaient les rôles de Prądzyński et de Chrzanowski auprès de Chłopicki et ensuite auprès de Skrzynecki. Indécis et changeant, Chłopicki tergiversait constamment entre les différentes conceptions des opérations, en leur donnant à toutes, successivement, raison et tort. Pour finir, il ne se fit aucune idée bien définie et claire de l'art des différentes manœuvres à exécuter. Sans cesse il modifiait les projets qu'on lui présentait ou les déformait d'une façon pour le moins malheureuse. Tantôt

[1] **St. Rola-Arciszewski,** Lt-Colonel breveté : *L'art de commander à l'ouest de l'Europe* (en pol.), Varsovie, 1934, pp. 40-41.

il adhérait au plan d'offensive de Chrzanowski, tantôt il penchait du côté de Prądzyński, dont la conception unissait l'offensive avec la défensive. A vrai dire, il les détestait tous deux et les fit disparaître tous deux de Varsovie, en envoyant l'un à Modlin et l'autre à Zamość où il créa spécialement pour eux les postes de commandants adjoints de ces forteresses.

Chłopicki se mit lui-même au travail et élabora un plan, en fait peu différent de celui de ses prédécesseurs et qui tenait davantage compte du principe défensif. Mais ce plan ne fut jamais réalisé. Le 17 janvier, Chłopicki abandonna son titre et sa fonction de dictateur et refusa de devenir commandant en chef. Si on offrit alors ce poste à l'inepte Radziwiłł, on ne le fit que parce que Chłopicki avait consenti à le soutenir de ses conseils. La situation devenait paradoxale et de plus en plus funeste pour la cause des insurgés : il y avait un chef de nom — Radziwiłł — et un chef de fait — Chłopicki. De ce fait, le drame du commandement se compliqua et devint le drame de l'insurrection et de toute la Pologne.

A Varsovie, on apprit soudain que les Russes projetaient d'envahir le Royaume le 5 février. La surprise que causa ce bruit fut énorme, car on escomptait que le tsar commencerait peut-être à agir au mois de mars seulement. Dans cette atmosphère d'énervement et d'effervescence, Radziwiłł se tourne vers Chłopicki qu'il respecte et craint. Celui-ci boude, refuse de donner des ordres et, au fond, fait fort peu de cas de Radziwiłł.

Enfin, on se décida à la réalisation du plan de défense active élaboré par Prądzyński. Les Polonais auront à reculer jusqu'aux environs de Varsovie et même jusqu'à la rive gauche de la Vistule. On escomptait que les Russes, fatigués par les marches forcées, éloignés de leurs bases et de leurs centres d'approvisionnement, ce qui rendrait le ravitaillement plus difficile, devraient se diviser en plusieurs colonnes en marchant au nord et au sud du confluent du Bug et de la Narew. C'est alors que les Polonais, profitant du croisement des routes de Varsovie, attaqueraient et anéantiraient les colonnes russes l'une après l'autre. La retraite sans combat était une faute capitale, car gratuitement elle mettait à la disposition de l'ennemi un immense terrain, sans couvrir suffisamment pour cela ses propres mouvements, puisqu'elle donnait à l'ennemi la possibilité de faire des reconnaissances par le combat et même la liberté d'agir à sa guise.

Le 2 février, le dégel surprit le gros des forces russes qui suivait la route au nord de la direction de Kowno. Les Russes se décidèrent alors de faire passer le gros des troupes sur la rive gauche du Bug près de Nur et de Brok, puis de se concentrer entre Węgrowce et Siedlce, en empruntant la route de Brześć.

Ce changement périlleux dans la direction des opérations, lié au transbordement et au passage vraiment difficile d'un obstacle, fut d'autant plus sérieux que les Polonais ne se trouvaient qu'à la faible distance d'environ 30 à 60 kilomètres. En trois jours, tout était terminé sans que les Polonais fussent intervenus. Ceux-ci n'apprirent d'ailleurs le détail des opérations russes que le 12 février et n'eurent donc pas le temps de profiter d'une occasion presque exceptionnelle. Les troupes de reconnaissance et le service de renseignements faillirent à leur devoir. Il fallut alors regrouper d'une autre manière les troupes polonaises et orienter le front dans la direction de Brześć, vu que la situation avait changé et que la disposition des troupes dans la direction de Łomża avait perdu sa raison d'être. On laissa la division de Żymirski dans les environs de Kałuszyn et l'on fit avancer celle de Skrzynecki dans le rayon de Dobre. En seconde ligne, Szembek se trouvait avec sa division à Okuniew et Krukowiecki à Radzymin. Dans la région de Praga, Weyssenhoff attendait à la tête de la cavalerie de réserve [1].

En fait, Chłopicki était le véritable commandant en chef. Il n'avait aucun égard et ne prêtait aucune attention au commandant Radziwiłł qui, nominalement, occupait ce poste.

Le premier épisode de la bataille de Grochów souligna toutes les mauvaises conséquences qui provenaient d'un double commandement. La conduite de la campagne en souffrait en premier lieu. « Aussi, le 22 mars, parut-il un ordre du jour, où Chłopicki était désigné comme commandant de la première ligne de combat et où l'on stipulait que de lui seul devaient partir tous les ordres [2]. »

Le commandement, du point de vue stratégique, de la bataille de Grochów n'existait déjà plus ; il en était de même au point de vue des opérations. Il ne restait plus que la simple tactique d'une bataille défensive de front.

[1] **Kozolubski,** *La stratégie polonaise de la 1re période de la guerre de 1831*, Lwów, 1930.

[2] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. II, p. 354.

Chłopicki était un moyen et même faible connaisseur des opérations militaires et c'est pourquoi il n'a pas su profiter des possibilités qui se présentaient encore à ce moment. Par contre, il était excellent tacticien et dirigeait très bien le combat [1].

C'est seulement à Grochów que se réveilla en Chłopicki le vieux général napoléonien. Le feu de Grochów le ranima et il devint cet officier de haute qualité, tel que la Pologne désirait le voir depuis le début. Personnellement très courageux, il se multiplie à tout instant sur le champ de bataille dont il sent le pouls avec beaucoup de finesse. Il est partout à la fois, soit que la ligne commence à fléchir, soit qu'il faille ranimer le courage de ses subordonnés. Peut-être au dernier moment se rendit-il compte de ses bévues, peut-être chercha-t-il une mort glorieuse sur le champ de bataille. Certainement, il cherchait aussi la victoire.

Chłopicki est le héros de *La Varsovienne* de Wyspiański.

L'action de cette tragédie se passe dans une maison de cam-

[1] Etant donné que nous employons fréquemment les mots de tactique, stratégie, opération, je me permettrai ici d'en définir en quelques mots le sens exact, ce qui facilitera à un lecteur peu expérimenté dans l'art militaire la compréhension des problèmes soulevés.

« τάττειν », en grec, signifie préparer. La tactique sera donc la science de la préparation de l'armée pour le combat. Le « στρατηγός » dans cette même langue est le mot employé pour désigner un chef.

Dans la langue militaire moderne, nous avons pris l'habitude d'entendre sous le mot de tactique l'ensemble des actions militaires qui se déroulent en un même endroit, dans la même direction et dans le même temps, ayant ordinairement un caractère uniforme et défini, comme par exemple l'offensive et la défensive. Les questions de tactique sont donc à la hauteur des échelons moyens et inférieurs.

L'opération est déjà une conception beaucoup plus compliquée et se composant de toute une série de problèmes tactiques. Les opérations sont des actions militaires ayant lieu dans plusieurs directions, dans des temps différents, se déroulant sur une étendue plus vaste et coordonnant les différents genres de combats. On parle par exemple d'opérations quand il faut attaquer ici et se défendre ailleurs, dans un autre endroit. Ces opérations relèvent du domaine des grades supérieurs ; elles sont exécutées par des armées ou des groupes d'armées, appelés groupes d'opérations. S'il nous est permis de faire entrer la tactique dans la notion de travail militaire, l'opération, en revanche, fera toujours partie de l'art militaire.

Quant à la stratégie, c'est l'ensemble des opérations considérées en relation avec le plus haut poste de commandement, c'est-à-dire vues par le commandant en chef.

pagne, où se trouve l'état-major de l'armée polonaise. Quatre actions parallèles se déroulent simultanément. La première, c'est celle du drame historique proprement dit. La bataille de Grochów fait rage. Les défenseurs de la position d'Olszynka fléchissent. C'est le point culminant de la bataille. Tout le monde se rend déjà compte de l'inévitable catastrophe militaire qui devra à son tour entraîner l'échec de l'insurrection même. Une sourde terreur plane sur l'assistance, composée de généraux d'état-major et de la famille des propriétaires de la maison de campagne où s'abritent en ce moment critique les représentants de la Nation en détresse.

Les héros de l'intrigue principale (au point de vue de la construction du drame) sont le jeune officier, sa fiancée Marie et la sœur de celle-ci. Le drame intime de ce groupe restreint est étroitement lié au drame historique. Son action (la deuxième du drame) se déroule parallèlement à la première. C'est elle surtout qui décide du caractère littéraire de l'œuvre considérée par la critique comme un des plus typiques *Stimmungsdrama* de l'époque.

Il y a, dans *La Varsovienne* un troisième conflit dramatique qui met en mouvement la volonté, l'ambition et l'orgueil des personnages se disputant les premières places dans les hiérarchies politique et militaire. Ces mêmes personnages, mis en présence de la terrible réalité, tournent leurs regards vers celui que les promoteurs de l'insurrection et l'opinion publique auraient voulu voir à la tête des forces armées polonaises, l'ancien dictateur et commandant en chef, le général Chłopicki.

Mais il existe encore un quatrième conflit dramatique et c'est lui que nous considérons comme le plus important et le plus puissant. Le théâtre sur lequel se joue ce drame, c'est le for intérieur, la conscience du chef prédestiné. Le général Chłopicki hésite, lutte contre la volonté de la nation au nom de laquelle agissaient les représentants de l'armée, il oppose à l'argument *intérêt de la Patrie* les arguments de l'amour-propre blessé et celui de la conviction d'un spécialiste selon lequel la victoire de l'insurrection n'est qu'une chimère.

C'est cette action qui est pour notre étude d'un intérêt primordial. Elle prime d'ailleurs toutes les autres actions et les relègue à l'arrière-plan. Elle décide aussi du caractère psycho-

logique de *La Varsovienne* qu'il est tout à fait juste de considérer comme un drame du commandement.

Il faut accepter la thèse de Boleski qui, dans ses réflexions sur les causes de l'échec de l'insurrection, dit que, « par la force même des choses, la pensée et l'imagination du poète avaient dû s'arrêter quelques moments sur la personne de ce premier chef qui, au lieu de développer et de faire évoluer la bataille, en fit un enchevêtrement inextricable. Chłopicki devient la personne centrale de la première œuvre qui traitera des événements de Novembre. Au milieu de la surexcitation et du mouvement, au milieu des clameurs, lui, les mains croisées sur la poitrine à la façon de Napoléon, la tête fièrement redressée, se tient seul, immobile : il pense, réfléchit, observe.

Toute cette attitude, telle que le poète lui-même la décrit, rigide, fière, méprisante, laisse percer l'énergie, la force, la puissance, l'inaccessibilité [1]. »

Voilà le drame du chef. Mais il nous est difficile de partager le point de vue de Boleski lorsque celui-ci reproche au commandant en chef le manque d'unité et d'homogénéité. « Qui donc, dit l'auteur cité, regardant cette figure pourrait penser et voir combien il y a en elle de faux et d'extérieur ! Autrefois, elle était unie et reflétait l'état d'une âme taillée d'un seul bloc, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un masque abritant une division et une décomposition tragique de l'âme [2]. »

La connaissance de la psychologie du chef ne nous permet pas d'adopter une telle interprétation de l'état d'âme de Chłopicki. L'auteur du travail cité voit en Chłopicki un acteur affectant une attitude et non l'homme, le véritable chef vivant les moments les plus terribles de la guerre et de la vie.

Pendant la bataille de Grochów, Chłopicki ne fut pas une nullité au point de vue moral, comme le prétend M. Boleski, mais bien un chef et un soldat.

Il faut regretter que son réveil ait eu lieu si tard. Il faut regretter qu'il ait été blessé et qu'il n'ait pu donner à la bataille

[1] **Boleski** : *St. Wyspiański, poète de l'insurrection de Novembre* (en pol.), *(L'insurrection de Novembre dans la poésie de St. Wyspiański)*, Varsovie, 1931, p. 8.

[2] *Ibid.*

une fin victorieuse : le sort de l'insurrection aurait eu peut-être une autre issue.

Chłopicki a commis beaucoup de fautes, mais il n'est pas seul à porter tout le fardeau de la responsabilité.

Ce n'est pas lui qui déchaîna l'insurrection, car personnellement il ne croyait pas à l'efficacité d'une lutte avec le tsar. C'était un patriote fervent et l'un des fils les plus dévoués à sa patrie ; son autorité était immense ; il soutint l'insurrection et chargea ses propres épaules d'un pouvoir qu'il avait trouvé gisant dans la rue. Il ne voulait pas d'une dictature fictive : en tant que politicien, il donna des preuves d'imprévoyance en attachant trop d'importance aux possibilités d'un accord avec la Russie, en affichant son total manque de foi en la guerre ; enfin, il pécha dans le domaine de l'organisation et de la préparation au combat du peuple et de l'armée.

Il était lui-même un soldat sévère, qui ne reculait jamais, un homme qui n'admettait pas de compromis.

La lecture de *La Varsovienne* de Wyspiański suffit à faire voir clairement que le poète a bien compris et bien pénétré le premier commandant en chef de l'insurrection et qu'il a fidèlement retracé son drame.

Wyspiański, avons-nous dit, n'a pas été soldat. Il a su pourtant revivre en lui la tragédie qui s'était jouée dans l'âme de Chłopicki, c'est-à-dire dans l'âme du soldat et du chef. Et ici, entre autres choses, il faut souligner la grandeur du maître qui a célébré les événements de Novembre. Sans pitié, il employa le fouet contre les chefs et contre le peuple, mais il a su mettre en relief et amener au grand jour tout ce qui fut beau et admirable dans l'insurrection, tout ce qui y était noble, tout ce qui y était grand.

L'ancien dictateur, le chef sans égards, le maître rigoureux et sévère pour ses subordonnés, mais aussi pour lui-même, condamne déjà, dans les premières phrases de la tragédie, les jeunes officiers qui courent à la recherche de la gloire, des honneurs, des décorations.

Il se fera remarquer, certainement il se fera remarquer, parce que c'est là ce qu'il cherche ! C'est un fait que ces jeunes gens sont pleins de romantisme. La poésie les inspire. Des rois souverains de l'imagination. Chacun d'eux joue un grand rôle de commandeur.

Je scrute les fronts: partout je lis l'arbitraire byronien. Le soldat sur son calepin jette le poème de son propre héroïsme.

Chłopicki n'aime pas ceux qui font une carrière pour la carrière elle-même. Wyspiański connaît ce général qui a grandi et est arrivé à la gloire, non pas qu'il fût porté par sa famille ou sa terre, mais parce qu'il a su souffrir, parce qu'il a su supporter les blessures et les douleurs morales.

C'était un homme dont l'endurance de cœur était prouvée, un homme à la volonté inflexible, un officier qui portait bien haut le sentiment de son honneur.

Wyspiański tenait de Barzykowski que : « La tente et le camp ont été son école. Il se développait, grandissait et apprenait en prenant part aux expéditions et aux coups de main. A la lumière des feux de camp, il lisait les livres et apprenait à connaître les hommes et, durant les marches et les traversées, il approfondissait sa connaissance des sociétés et des nations. Au milieu du roulement des tambours, au milieu du grondement des canons, au milieu des guerres et des révolutions, son esprit mûrissait, ses idées et ses conceptions se précisaient de plus en plus, son caractère se définissait. La vie fut son seul maître, l'expérience son unique livre de sagesse. Il devint ainsi un homme dur, un homme d'honneur, un soldat aux vastes connaissances et à l'expérience profonde, et comme l'art militaire formait sa principale occupation et son métier, il y acquit un savoir secondé d'un savoir-faire hors de pair, devenant ainsi l'un des premiers généraux de la grande école de Napoléon. Sa vie ne fut qu'une longue série d'expériences, dont le résultat fatal fut de le rendre étranger à toute élévation, à tout enthousiasme, à tout élan, à toute fantaisie et toute illusion. Il avait même perdu la foi dans l'inspiration que donnaient l'héroïsme et le sacrifice. Tout pour lui devenait nombre, chiffre, froid calcul, forces et réserves, causes et effets et là où les opérations mathématiques lui laissaient entrevoir un résultat positif, là on pouvait rencontrer sa foi et sa confiance.

Dans cette poitrine, il n'y a aucune flamme du ciel : science et routine la remplissent [1]. »

C'était la vérité et tel était le véritable portrait de Chłopicki, le tableau du chef tel que, dans les grandes lignes, il devait être.

[1] **Barzykowski,** vol. I, p. 415.

La guerre, ce n'est pas le charme et le rêve de la poésie. C'est bien au contraire la prose la plus simple, une science mathématique stricte, la science qui permet de résoudre le problème de la combinaison des forces, des moyens, des situations et des opérations possibles qui en découlent. Le chef, pendant la guerre, doit prendre en considération tous les différents éléments entrant en jeu et les calculer froidement. Commander n'est pas seulement un art ; c'est aussi un métier.

Ce métier militaire, tout spécialiste doit l'apprendre. Ce travail, résultat de constants et pénibles efforts, ne devient bientôt ni plus ni moins qu'une habitude routinière. Mais à côté du domaine occupé et réglé par ce métier, il y a celui de l'art militaire proprement dit, domaine où la science acquise se révèle insuffisante, car ici, il faut créer et payer de sa propre personne.

« L'art militaire, dit Clausewitz, repose en fait sur l'art de savoir se servir et manier, durant la bataille, les éléments donnés. On ne pourrait donc en donner une meilleure définition qu'en disant qu'il est l'art du commandement.

L'expérience ne suffit pas pour résoudre les problèmes compliqués que pose la guerre.

L'art militaire consistera donc dans la capacité d'appliquer et d'adapter aux conditions présentes les principes qui leur conviennent le mieux. Il en sera donc de même dans l'art militaire que dans tout autre art : l'artiste sera le résultat de la science unie au talent créateur [1]. »

Le métier, la science professionnelle, ce n'est qu'une recette toute faite pour bien des maladies. L'art consiste à l'appliquer dans les nombreux cas où les règles commencent à manquer.

« Le niveau de l'art militaire est en stricte relation avec le genre de combat. Plus le combat est acharné, pour ne pas dire passionné, plus est grand l'effort fourni par l'âme humaine dans sa recherche des manières d'agir et des moyens propres à assurer la victoire. Un combat dont la vie n'est pas l'enjeu, un combat dont le but est plus ou moins sérieux, se contente souvent de moyens imparfaits [2]. »

Pendant une révolution, la tension de la bataille est toujours

[1] **Rola Arciszewski,** *op. cit.*, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 6.

extrême. Et c'est également ces sommets que l'art militaire doit atteindre.

Chłopicki n'était pas un maître dans l'art militaire. Mais dans le cœur de Chłopicki, en plus de la science et de la routine, il y avait aussi une profonde et secrète flamme militaire qui apparut au grand jour pendant la bataille de Grochów. C'est justement une recrue-poète, Wyspiański, qui montra avec tant de finesse que, dans le cœur de Chłopicki, brillait cette flamme militaire, que sur cet être était tombée une petite étincelle du feu divin.

Pour le moment, il ordonne à Chłopicki de réprimer tout mouvement de mécontentement, toute tentative d'anarchie et de discorde qui amènent la chute de la dictature :

Chacun de nous se croit un Cincinnatus, une source de vertus.
Chacun croit étonner la moitié du monde
En caressant une dignité que de ses propres mains il a revêtue
La moitié du monde s'en amusera !
Les aigles tombent de douleur. Leurs ailes faiblissent, leurs vols [se brisent,
Des troupeaux de corbeaux les couvrent de haine.
Dans leurs poitrines, les cœurs battent
Trop sensibles, saignant des trahisons mutuelles.
Une fois déjà, j'ai rejeté le cimeterre, car les faisceaux des [licteurs
Derrière ma toge fouettaient trop lentement;
J'ai compris que je ne maintiendrai rien voyant tous les jours
Ces foules de rois.

L'autorité dictatoriale fut profondément ébranlée par une création d'ordre supérieur, on veut dire : la Diète. Tout au début déjà, le dictateur eut beaucoup à lutter contre l'indiscipline du général Krukowiecki, qui combinait maintes intrigues contre son supérieur. Enfin, la scandaleuse affaire du mutin Ledóchowski détermina Chłopicki, déjà dégoûté, à se démettre de ses fonctions.

Et lorsque entrera en scène Skrzynecki, contre lequel d'ailleurs on peut formuler de sérieux griefs au sujet de sa loyauté professionnelle, et qui, de prime abord, se mettra à reprocher au commandant en chef sa fierté, son orgueil, sa plus grande facilité à critiquer qu'à diriger les affaires d'une nation, Wyspiański

prendra la défense du dictateur que la satire avait atteint en plein cœur :

Qu'à tour de rôle nos dictateurs grandissent !
Regarde dans la salle comme les hommes d'Etat se rengorgent.
Sitôt que l'un d'eux saisit une idée
Légèrement différente de la pensée de Chłopicki,
Le voilà qui compose des livres, qui écrit des mémoires :
Le compendium augmente, le traité de politique,
Actions militaires, tactique, recette de bravoure
Qu'il faut employer au combat, après la défaite, évidemment.
On pourra bien y songer pendant le temps de paix !
Je vois déjà comment on endort l'Avenir avec un livre d'erreurs,
Quand, en larmes, privé de son honneur, il se mettra à le lire
Demain, après la guerre.

Chłopicki avait pressenti, le poète, lui, avait vu et connu toute cette vague de mémoires, d'écrits, de pamphlets, de plans d'opérations, de tout ce que, après coup, avait écrit la malheureuse émigration polonaise dans les crises du désespoir, exilée au delà des frontières d'une patrie perdue. Ce douloureux procès recommence au sein de chaque nation qui a subi un échec et c'est ce que souligne aussi Wyspiański dans son œuvre.

Afin d'étouffer ces pénibles sons, le poète entonne la « Varsovienne », le chant de l'insurrection de 1830 :

Voici le jour du sang et de la gloire,
Qu'il soit le jour de la délivrance ;
Debout, Pologne, brise tes fers
Aujourd'hui, c'est ton triomphe ou la mort !

A ce chant, ce n'est pas la nullité morale qui répond, mais bien Chłopicki, le Chłopicki de Wyspiański, le meilleur Chłopicki, le chef dont le poète a voulu fixer la silhouette dans l'esprit et le cœur de ses concitoyens :

C'est donc cela, c'est donc cela : la Mort ! Alors que Mars devrait,
Recouvert de son armure, parcourir les champs,

Les miasmes de la discorde et de la décomposition s'épanchent
Sur la beauté du trépas. C'est un poème [en secret
Fait pour des têtes romantiques !
Cachez donc leurs fronts sous des panaches noirs
Et ornez de crêpe leurs vêtements !
Qu'ils soient beaux ces guerriers de romans !

Ensuite, le général fait l'apologie des guerres napoléoniennes, chante la charge victorieuse de la cavalerie polonaise à Sommo Sierra, la course au triomphe et à la gloire. Chłopicki oppose ici à la génération des jeunes qui prétendent être capables de réaliser une grande œuvre et qui sont incapables de la produire, l'ancienne génération, la sienne, — celle de l'époque des exploits héroïques :

Notre nom d'alors était Victoire,
Le seul mot d'ordre que nous connaissions
Et aujourd'hui... vous voulez la mort !
L'étoile de Mars est-elle donc éteinte ?
Vous, jeunes gens, vous jeunes, vous vous couvrez d'oripeaux,
De panaches, quand le laurier d'outre-tombe appelle votre âme.
D'où vient cette mélancolie, d'où vient cette faiblesse,
D'où vient ce désir de la mort ?

Wyspiański fait l'apothéose de la Victoire et flétrit comme vile toute pensée donnée à la mort. Poète et philosophe, il ne veut pas que le romantisme pénètre dans les rangs de l'armée. Il dédaigne la résignation tout en admettant la nécessité de la mort, si celle-ci doit peser sur la balance de la Victoire.

Ici, deux tendances propres aux deux versions du drame entrent en collision. Mais finalement, Wyspiański accorde la primauté à la Victoire et dit la supériorité de celle-ci sur la belle mort du soldat pour sa patrie : *Dulce et decorum est mori pro patria.*

Pourtant, c'est le même Chłopicki qui dit :

Ma destinée m'appelle : me voici, je suis prêt, je périrai
Et ma gloire brillera dans l'éternité, par-dessus les siècles.

Ces paroles ne sont pas dignes d'un chef, car la responsabilité est souvent beaucoup plus terrible que la mort. Selon le grand écrivain Sienkiewicz :

« Il est plus facile de succomber dans la bataille que d'en prendre la responsabilité sur ses propres épaules. Elle n'aura plus de soucis l'âme du soldat qui, de sang, rachetant ses fautes, quitte le champ de bataille pour les hauteurs célestes. Seul, il incline la tête, celui qui, dans son âme, se bat avec sa conscience et avec Dieu et qui, la veille du jour décisif, ne sait pas quelle sera la coupe qu'il tendra à boire à sa Patrie. »

Pourquoi donc Chłopicki dit-il qu'il est prêt à mourir ? Cette phrase serait-elle un souvenir de la première version ? Cela est peu probable, car l'auteur ne veut pas dire qu'il faut être prêt à mourir pour l'honneur, mais il parle bien de la mort après la victoire. Wyspiański savait, en effet, que Chłopicki se promettait beaucoup à lui-même s'il remportait la victoire sur Diebitsch à Grochów. Il avait lu dans Barzykowski que le général fondait de grands espoirs sur cette éventualité et en faisait la condition de son retour au commandement suprême de l'armée : peut-être même aurait-il demandé pour lui-même « quelque chose de plus ».

Il est donc impropre et déplacé, ce mot du général Skrzynecki, disant au sujet de Chłopicki que celui-ci avait conclu un pacte avec la mort.

L'ancien dictateur déteste le général Żymirski qui défend à Olszynka une position importante. Il le déteste justement à cause de ses idées, de sa philosophie, imprégnées d'un fatalisme aveugle, à cause de sa tranquille résignation vis-à-vis de la mort (Żymirski succomba dans la défense).

Chłopicki, en tant que commandant en chef, juge que le rythme de la bataille est trop lent chez Żymirski. Pourtant, par égard aux principes de la bonne discipline, il ne veut pas le remplacer tant que la bataille fait rage.

Il faut ici admirer l'intuition géniale de Wyspiański, qui a su aborder tous ces principes de base de l'art de commander.

La grande vérité qu'on ne pourra nier perce ici au grand jour : Wyspiański est un soldat par vocation.

Il est regrettable qu'il ne discute pas ce problème, cette grande question de savoir si, dans un cas pareil, il ne vaudrait pas mieux remplacer le commandant au prix même d'une dérogation à une certaine hiérarchie militaire. La raison la plus probable, c'est qu'il a compris que Chłopicki n'avait sous la main

aucun autre général mieux en mesure de mener à bien la réalisation de ses ordres.

Dans l'histoire militaire, il y a peu d'exemples de changement profitable des chefs pendant la bataille et l'exemple classique de la grande guerre ne pouvait pas lui être connu : les Allemands n'auraient certainement pas remporté la victoire de Tannenberg, en Prusse orientale, s'ils ne s'étaient pas décidés à temps de remplacer le commandant de la 8e armée, le général Prittwitz, et son chef d'état-major, par les généraux Hindenburg et Ludendorf.

Le chef chez Wyspiański n'est pas dénué de sentiments humains et de signes de faiblesse. Son Chłopicki, sévère, fier, inaccessible ressent très douloureusement la perte de son aide de camp, un jeune ambitieux et un jeune amoureux qu'il venait de rudoyer pour son désir de se distinguer et pour son ardeur à acquérir une décoration. Il se lamente sur le désespoir et la souffrance de la jeune fiancée et n'a pas assez de courage pour exprimer à celle-ci l'atroce vérité sur la mort du jeune officier. Ce soldat, endurci par les combats, est profondément touché par la fin de son subordonné. Aussi, n'y a-t-il rien de curieux à ce que l'auteur consacre tant de place à cet épisode.

Le chef tient entre ses doigts les fils dont dépend le sort de la guerre de libération et la vie de ses inférieurs. C'est le privilège le plus grand du chef, mais aussi la responsabilité la plus pesante.

S'agit-il du sang des subordonnés, Wyspiański — en tant que chef — en est très avare.

Envoyer les autres à la mort, c'est le grand drame que doit vivre le chef, donc Wyspiański lui-même.

O Mort, comme tu fauches avec libéralité la fleur de notre jeunesse! crie le poète qui se rend parfaitement compte du prix élevé qu'il faudra payer pour atteindre la victoire et reconquérir la liberté.

Le chef doit toujours avoir présent à l'esprit l'avenir de la nation et ne jamais perdre de vue la perspective des temps qui viendront quand les canons auront cessé de tonner.

Le Pays, après la guerre, aura besoin de son soldat :
Pour ensemencer la glèbe... pour d'autres souffrances.
Il faut qu'il revienne et rentre !

Wyspiański ne l'oublie jamais.

Les pouvoirs de l'émotion et le sens des réalités une fois de plus se présentent ici dans leur perpétuel conflit, formant des contrastes et des antithèses. L'auteur, au milieu de ces extrêmes, tend à leur trouver des points communs et des points d'accord. Il apprécie à leur juste valeur les deux problèmes et essaie de n'oublier ni l'un, ni l'autre.

Dans le drame du chef, Wyspiański n'a pas, cela va sans dire, passé sous silence une question aussi importante que celle des rapports existant entre le commandant et le simple soldat. Le simple soldat, l'un de ceux que l'uniformité des rangs ne permet pas d'apercevoir, l'un des plus ordinaires grenadiers, a été immortalisé par le poète sous la figure d'un courrier de la division du général Żymirski.

Le vieux brave apporte sur la scène le rapport consignant que son unité a été taillée en pièces en défendant la position d'Olszynka, à Grochów.

C'est l'apothéose du simple soldat de l'insurrection de 1830. Ces braves de Napoléon, ces vieux grognards, comme on les appelait, soldats tout simples et tout ordinaires, ceux-là, et peut-être eux surtout, n'ont pas trompé l'espoir de toute la nation dans la lutte pour la liberté. Le soldat polonais de 1830 a fait admirablement son devoir sur tous les champs de bataille, tant qu'a duré l'insurrection. Tous ils ont accordé à leurs chefs une confiance entière et aveugle, sans faire de philosophie, sans chercher leurs propres avantages ou leurs propres intérêts, ils versaient, sans un mot, leur sang là où l'ordre le leur commandait. Quelquefois aussi leur valeur et leur audace personnelles devaient couvrir les fautes et les manques des chefs ou des états-majors. Wyspiański est loin d'oublier ces vieux guerriers, dont jamais personne ne saura les noms. Le poète au cœur de chef ne pouvait l'oublier.

Ce vieux brave, c'est la personnification même de l'excellente armée polonaise de 1830.

C'étaient des soldats qu'il ne fallait ni exercer ni éduquer. *Il est des vieux — il devinera tout lui-même — il saura se taire.* Voilà l'éloge fait par le chef de son subordonné.

Le brillant cortège des généraux doit faire place quand il entre, lui, ce soldat couvert de boue et blanc de neige, se place devant le commandant en chef, salue et remet en silence le sinistre rapport sur l'écrasement de la division. Saluant en silence,

le soldat prend congé de son chef et sort. Un tel homme ne fléchira jamais.

C'est à ce brave de Żymirski que Wyspiański en tant que chef a rendu un double hommage. Il l'a chanté dans ses poèmes et il l'a également immortalisé en exécutant l'un de ses plus jolis portraits de caractère, en peignant, en 1904, l'artiste dramatique Solski, directeur du théâtre de Cracovie, justement dans le rôle du soldat, de ce soldat anonyme de *La Varsovienne*.

« Le mouvement de la main et de la tête, l'expression du visage laissent percer la tragédie dont le soldat mortellement blessé donne un compte rendu. Par un suprême et extraordinaire effort de volonté, ce brave se tient encore sur ses jambes. La main qui salue tremble. Un œil, par un effort surhumain, est ouvert et regarde encore, mais bientôt le voile de la mort le couvrira ; l'autre, n'obéissant plus à l'effort, est déjà à demi clos. L'expression de cette face dit assez que quelques moments encore et la force quittera ce vieillard qui tombera sous nos yeux raide mort [1]. »

Le poète et peintre Wyspiański a tracé de ce simple soldat une image magistrale. Ici, ce n'est plus Wyspiański qui, pendant quatre semaines, faisait vaille que vaille son service militaire à Cracovie, dans les rangs de l'armée autrichienne et qui dessinait les cibles pour le tir de ses camarades ou qui encore faisait les portraits de ses supérieurs, afin de pouvoir acquérir quelques privilèges et adoucir les peines d'une vie de caserne dans une armée étrangère et profondément détestée. Ici, c'est Wyspiański poète, peintre et chef qui connaît mieux que tout autre les différents aspects de la vie militaire.

Chłopicki reçoit le rapport rapidement, comme s'il avait honte devant ce soldat blessé, dont d'ailleurs il est maître de la vie. Chłopicki, qui dispose comme bon lui semble du sort de ses subordonnés, sent la confusion et la gêne lui monter au visage, en face du vieux grognard couvert de sang.

Le sang du soldat polonais, de ceux qui ressemblent à celui qui se trouve sur la scène, n'est-il pas gaspillé ? Voilà une fois de plus la grande question qui se pose au chef, au moment où se décide le sort de la bataille, de laquelle dépendra l'avenir de la Nation et de l'Etat.

[1] **W. Trojanowski,** *op. cit.*, p. 156.

Wyspiański est un partisan du peuple. La puissance militaire réside, selon lui, dans les chefs et dans les soldats qui ne sont absolument rien d'autre qu'un peuple en armes. Il y a longtemps déjà que sont passés les jours qui virent les rangs des armées se remplir d'esclaves, de mercenaires et de soldats menés au combat sous peine de punitions. Les guerres nationales ont changé le caractère de l'armée. Le soldat n'est plus une machine à semer la mort, le soldat possède une âme et des convictions pour lesquelles il sacrifice volontiers sa vie.

Le mot de Frédéric le Grand affirmant que, dans une bonne armée, les soldats devraient craindre beaucoup plus les bâtons de leurs officiers que les baïonnettes des ennemis a perdu aujourd'hui et son sens et sa raison d'être.

Le poète affectionne particulièrement cette idée : il voit la source de la puissance et du dynamisme de l'insurrection dans le bon moral des soldats. L'auteur reviendra encore sur cette idée dans la IX[e] scène de *La Légion :*

Et ces parements des soldats polonais, que signifient-ils sur la poitrine ?

Les soldats polonais luttent conscients d'être les champions de la liberté.

Le *Dulce et decorum est pro patria mori* revient de nouveau dans la continuité idéologique chez le Rhapsode :

Nous étions jeunes
On ne comptait pas les blessures,
C'est pourquoi nous recevions avec joie ce signe du sang!
. . . . .
Les foudres se sont évanouies dans la terre
Seuls, les blessures et les cercueils sont restés
Et on a emporté avec soi dans les cercueils les drapeaux.

Le soldat, chez Wyspiański, fait passer son honneur avant toute autre chose.

Comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre I[er], le problème du commandement dans la lutte pour l'indépendance est beaucoup plus compliqué que dans les conditions ordinaires.

L'homme, muni d'un moral solide, conscient de lutter pour la liberté de sa patrie, se trouvera vis-à-vis de son chef dans un rapport tout différent de celui d'un simple mercenaire, pour qui

la cause qu'il défend demeure chose sans importance, indifférente et même étrangère.

Les forces morales supérieures élèvent les guerriers luttant pour l'indépendance au niveau du chef. L'idéal commun est le lien qui unit, qui rapproche le soldat du chef, qui les lie dans un tout parfaitement harmonieux. Et c'est justement dans la discipline intérieure, basée sur la compréhension du problème essentiel, que repose le centre de gravité de la discipline militaire de l'armée insurrectionnelle. Le soldat de la révolution doit se soumettre avec bonne volonté et sans arrière-pensée à toutes les rigueurs de la discipline militaire.

La scène de la rencontre du courrier avec le commandant en chef passe rapide, foudroyante et prend justement par là un sens plus profond, revêt une importance plus grande. Wyspiański sait que les mots ici sont inutiles. Il n'y a pas de place pour la discussion. C'est la réalité nue. D'un côté, le chef, dont le devoir est de commander et de diriger, de l'autre, un soldat qui doit obéir et exécuter sans réserve ni opposition tout ce qu'on lui ordonne.

Le soldat, en général, se soumet aux ordres très volontiers et sans résister, car il connaît et apprécie la nécessité du commandement et de l'autorité, sur qui repose la responsabilité. Mais il ne respecte jamais un chef qui ne sait pas lui en imposer et qui a peur de commander. Le chef ordonne, moi j'exécute : voilà la maxime du simple soldat. Et c'est pourquoi le soldat n'aime pas partager la responsabilité avec ses supérieurs.

Maurois, dans ses dialogues entre un philosophe et un lieutenant, donne un exemple typique de l'attitude d'un brave « poilu » dans cette question de l'autorité du chef.

« En 1918, dans une section de chez moi, tous les gradés ayant été tués, le commandement passa à un soldat. En un discours improvisé, il voulut expliquer à ses hommes qu'ils resteraient pour lui des camarades, que son pouvoir n'aurait rien d'absolu, que la section serait une république.

— Ça va, dirent-ils, f... nous la paix ; commande ! [1] »

Voilà un bref résumé de tous les points du règlement militaire concernant la discipline et la bonne tenue de l'armée.

Même alors qu'un des leurs, un camarade sans grade est

[1] **André Maurois**, *op. cit.*, p. 138.

arrivé au poste de commandant, même alors ils ne voient en lui qu'un chef.

« Commande ! » — On n'ajoute même pas : « Mais tâche de bien le faire ! »

Cette déférence et cette soumission vis-à-vis du chef sont déterminées non seulement par un certain automatisme et l'habitude d'obéir, mais aussi par la profonde compréhension de la nécessité de l'autorité dans l'armée.

La psychologie du simple soldat n'est pas très compliquée. Le soldat a son bon sens de paysan et va au fond des choses sincèrement et sans détours. Il n'aime pas l'hésitation et n'admet aucun conseil. Un commandant serait vraiment malheureux s'il ne le comprenait pas.

« On ne demande pas au chef de se montrer infaillible. Il suffit qu'il veuille sincèrement être équitable. Nos hommes connaissent vite si leur capitaine est brave. Ils voient de même s'il possède l'esprit de justice. [1] »

Le soldat est toujours affamé de cette justice. L'ordre le plus difficile et la tâche la plus lourde, il les exécutera avec beaucoup de bonne volonté et même d'entrain s'il sait que la justice n'a pas été ébranlée. Alors avec passion il exposera sa vie au danger et restera toujours discipliné.

« Etre discipliné signifie exécuter les ordres, accomplir les devoirs confiés avec l'entière résolution de se conformer complètement aux exigences résultant des plans du supérieur ; cela signifie encore mettre à la disposition de son supérieur toutes ses forces physiques et morales, cela signifie se subordonner complètement et sans conditions. [2] »

Tous les règlements affirment à l'unanimité que le chef commande d'une double manière : en intimant les ordres et en donnant l'exemple. L'exemple personnel est la forme la plus persuasive du commandement, forme qui donne beaucoup plus de certitude que tous les ordres écrits et munis de nombreux sceaux.

Cette introduction du courrier blessé dans le Quartier Général du commandant en chef est nécessaire et conforme aux buts psychologiques et artistiques de l'œuvre. Ne serait-ce donc pas le plus beau et le plus solide argument de Chłopicki dans sa discus-

[1] **Antoine Redier** : *Le capitaine*, Paris, Payot, 1919, p. 73.

[2] **Rola-Arciszewski** : *L'art de commander*, p. 21.

sion avec les généraux au sujet de la prise du commandement par le général, qui jusqu'ici soutenait le prince Radziwiłł uniquement de ses conseils ? C'est justement ce fait qui devrait agiter le plus ses pensées et le sortir de sa léthargie.

Le soldat blessé revenant du champ d'honneur de la division, donc en quelque sorte de l'au-delà, la nouvelle de la mort de son aide de camp personnel envoyant à sa fiancée un souvenir taché de sang, atteignent et ébranlent l'âme du général.

Chłopicki se tord, souffre, s'agite :

Encore un instant et elle saura, et lira que dans mon âme
Se cache un désespoir horrible et infâme.

Dans le drame de Wyspiański, le chef plie sous le poids écrasant de la terrible responsabilité devant l'histoire. Il voit le champ de bataille couvert des cadavres amoncelés de ses subordonnés, hommes pareils à ce vieux brave, à ce courrier ou à cet aide de camp. La vision de l'avenir de sa patrie le torture, la vision de la Pologne au sujet de laquelle Marie la devineresse s'écrie :

J'étais jeune
Révoltée contre l'oppression.
Mais voici qu'on m'a chargée de chaînes
J'étais souveraine
Voici que je dois être servante,
Car j'ai levé le bras
Un bras maladroit avec une main enchaînée!
On a taillé dans mes blessures fermées.
Me voici sans secours
Emprisonnée dans une cotte de fer.

Le général lutte avec le doute qui s'insinue dans son âme sous l'influence des cris de désespoir de la vierge :

Toi, devineresse malheureuse,
Là-bas les hommes marchent au combat,
De là-bas la bataille nous envoie
Le sourd grondement de ses canons tonnant.
. . . . .
Le combat d'aujourd'hui décide de notre sort
Aujourd'hui je suis comme une âme perdue dans la nuit
Quand ma gloire chevaleresque atteint les sommets [noire.
Ta voix sinistre retentit devant moi.

Mais pas de temps à perdre. La bataille fait rage. La situation est tendue : elle réclame des dispositions, des mesures et des ordres immédiats.

« Les Berbères ont un proverbe : Choisis et tu gagneras. — Et s'il n'y a pas de raison pour choisir ? — Peu importe : choisis, ou ta ruine est certaine[1]. »

Les généraux usent de toute leur influence et insistent auprès de Chłopicki pour lui faire accepter la direction personnelle du combat, pour qu'il soit le seul et l'unique commandant dirigeant les opérations qui se développent.

Chłopicki se défend encore. Dans son cœur, couvent encore les deux sentiments d'une ambition blessée et de l'amour-propre.

Je suis un simple soldat, un volontaire ;
Je ne veux pas introduire l'espièglerie dans les débats ;
Je ferai des merveilles : commandez seulement !

D'un autre côté, il ne se juge pas digne du poste de commandant en chef, à cause de son manque de foi dans le succès, à cause des fautes lourdes qu'il a commises et dont il se sent entièrement responsable. Il veut être soldat et non chef.

A la guerre, ce qu'on appelle la chance du soldat joue un grand rôle. Chłopicki le sait bien et il craint qu'à sa personne ne soit lié quelque destin, quelque fatum sinistre.

Qu'un autre vous mène, peut-être heureux !

Son entourage pourtant redouble d'insistance. Tous les officiers le prient, les vieux compagnons se tournent vers lui, même l'ambitieux général Skrzynecki, le futur commandant en chef, insiste.

A Skrzynecki, le poète adresse un sévère avertissement :

Et toi, que ferais-tu si le pouvoir était à toi,
Si, à tes yeux, le palais commençait à crouler ?
Prends garde. Tu auras la puissance, tu l'auras à ton tour,
Sur ton panache, on épinglera l'Etoile de la Nation.
Souviens-toi qu'il se trouvera un homme qui te brisera,
Que tout ce que je fais est fait par sortilège.

[1] **André Maurois**, *op. cit.*, p. 82.

A dessein, l'auteur introduit en cet endroit le conflit entre deux chefs : celui d'aujourd'hui et celui de demain. Selon Wyspiański, la plaie la plus abominable est le manque de solidarité régnant entre les officiers supérieurs, désaccords qui seront la cause principale de l'échec de l'insurrection.

Wyspiański lui-même a une âme de chef. Aussi, place-t-il en première place la règle sacrée pour chaque armée, le principe de la discipline et de la loyauté dans le service, principe qui doit découler de la conviction intérieure et du sentiment du devoir, et non pas se baser uniquement sur les différences extérieures du grade ou d'une hiérarchie formelle.

Respectez donc le chef et obéissez-lui,
En silence, comme moi. Il nous faut lier nos langues
Et ensuite appeler les recrues. La langue trouble nos rangs.
Ici, il nous faut des mains et non des langues,
Des cœurs d'acier et non des galons dorés et des oripeaux.

Le chef, selon Wyspiański, est un homme d'action. C'est sur son œuvre qu'il doit fonder et bâtir son puissant prestige moral. Les étoiles, les distinctions, ce n'est que du faux-brillant, des apparences, ce ne sont que des choses secondaires. L'auteur souhaite que le chef se fasse remarquer et domine sur ses subordonnés par son cœur et non par ses épaulettes, chargées d'or et d'argent. Le fondement de tout succès et de la victoire que le poète désire si ardemment pour son peuple, ce n'est rien d'autre qu'une discipline aveugle et complète. Le plus grand art, c'est de se taire et de savoir obéir. L'auteur est un Polonais et il connaît très bien toutes les difficultés que rencontrent ses compatriotes à se soumettre à la volonté d'autrui, sauf quand le danger menace et gronde à la porte. Il sait tous les défauts des siens, tellement enclins à se laisser mener par les caprices et à s'y entêter ; il comprend parfaitement que ce trait du caractère est le plus indésirable à l'armée. Son intuition lui fait sentir que même une médiocre conception des opérations a plus de chances de succès quand elle est appliquée strictement et rigoureusement que des conceptions géniales et des plans parfaits appliqués par des gens qui opposent à tout projet des idées et des solutions qu'ils croient meilleures.

La grande qualité de l'auteur, c'est qu'il sait penser, raisonner et sentir comme un soldat.

Et voici que dans le poète se réveille « le romantique ». Assez de réflexions déjà ; le moment est venu, il faut agir avec élan, dans un esprit de sacrifice. Wyspiański excite Chłopicki déjà aigri, souffle sur l'étincelle qui couve encore sous la cendre, pour en faire jaillir une flamme, un feu qui purifiera le cœur du chef, un feu d'où naîtra un autre Chłopicki, celui de Grochów, celui que la Pologne vénérait.

Vole devant nous ; comme un aigle, étends au-dessus de nous
[tes ailes,
Puisque Dieu t'a donné une âme et les ailes d'un aigle.

A l'hésitation du général qui persiste dans son entêtement, il répond toujours par la bouche de Skrzynecki :

Héros, crois donc,
Aie confiance dans l'Etoile de la Nation, crois fermement
Et laisse à la fortune la balance du sort.
Du courage !...

L'argument de l'intrépidité produit sur Chłopicki l'effet d'un coup de fouet assèné à son ambition de chef. Le courage ne manque pas à ce vieux guerrier napoléonien, qui a passé presque toute sa vie dans le grondement des canons, dans les clameurs et le tumulte des attaques, dans les marches déprimantes, dans les camps et les bivouacs, tantôt errant d'un feu à l'autre, tantôt se chauffant à leur chaleur. Sous le souffle de ce mot d'ordre, Chłopicki change soudain et quand ses amis dans leur transport lui demanderont et le supplieront de les mener au combat, la transformation, la conversion du vieux dictateur sera déjà chose accomplie.

Prendre une décision est une chose vraiment difficile pour tout chef, indépendamment de ses qualités personnelles de bravoure et de courage. Plus il a la possibilité de voir tout le tragique de la situation, plus son intelligence lui permet de s'en rendre compte clairement, plus il souffre. C'est un des traits communs à tous les chefs qui se fait jour ici.

« La décision nécessite un choix entre plusieurs solutions, qui, toutes, présentent des avantages et des inconvénients. Un tel choix implique, pour le chef, l'obligation de sacrifier certains avantages, de renoncer parfois à ses préférences, de faire violence à des tendances et à des aspirations, de trancher en pleine chair.

Etymologiquement *décider* est formé du préfixe *de* et de *cœdere*, qui signifie en effet *couper*. Vouloir ne rien sacrifier serait se condamner à ne rien conclure [1]. » La prise de la décision doit en effet être le travail le plus dur de l'âme humaine, car, l'Empereur lui-même, ce maître inimitable de l'art militaire, a dit : « Rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider. »

Ce même déchirement intérieur, cette lutte qui ébranle l'âme, un des grands chefs des temps modernes, le maréchal Pilsudski, mieux que tout autre, les a connus, quand, dans la nuit du 5 août 1920, il travaillait à former la décision qui devait trancher le sort de la bataille de Varsovie et par là, celui de toute la campagne, de toute la nation, voire de l'Europe entière.

Il parlait ainsi de ce qu'il avait alors vécu et ressenti :

« Dans une expression extrêmement heureuse, Napoléon, le plus grand connaisseur de l'âme humaine à la guerre, disait de lui-même qu'au moment de prendre, au cours d'une bataille, une décision particulièrement importante, il ressemblait à « une fille qui accouche. » Plus d'une fois, après cette nuit, j'ai pensé à la finesse d'esprit de Napoléon qui, tout en méprisant le sexe faible, se comparait lui, le colosse de la volonté et le génie puissant, à une fille toute souffrante des douleurs de l'enfantement. Il dit alors qu'il est « pusillanime ».

Et il continue :

« Dans cette douleur, fruit de ma pusillanimité, je ne savais que faire devant l'absurdité des données de la bataille... (Passivité du gros des troupes rassemblées près de Varsovie pour une défense frontale, faiblesse du groupe se trouvant au delà de Wieprz et qui devait asséner le coup de grâce.)

... Tous les essais ne montraient que plus clairement combien toutes les forces étaient impuissantes, en quoi consistait le non-sens des données de la lutte, combien les risques étaient grands,

[1] **A. Mermet**, *op. cit.*, p. 35.

risques qui refoulaient au loin la logique. Tout me semblait avoir une teinte noire ; j'étais désespéré [1]. »

Certainement, Chłopicki a dû passer par les mêmes crises, et il en est sorti victorieux.

« L'accouchement de la décision peut être difficile. Les réflexions ou les considérations qui l'ont dictée peuvent être complexes. Dans la préparation de la décision, hésiter est permis. Mais l'aboutissement des compromis ou balances doit être en tout cas simple, facilement saisissable et compréhensible pour tous [2]. »

Le conflit intérieur du chef touche déjà à sa fin. Les efforts, les luttes et tous les doutes ne sont bientôt plus que du passé. La décision prend naissance, décision qui ordonne au chef lui-même de prendre en main les rênes du commandement et de sauver la situation.

Le soldat se réveille en Chłopicki et il devient ce « romantique », tel que Wyspiański lui ordonne d'être :

Avec vous, comme un jeune homme,
Aller au combat ;
Vous mener dans le feu, dans la mêlée,
Contre les canons ! — Ecoutez-moi !

Chłopicki redevient ce soldat jeune et si endurci en même temps que les fatales prédictions de la devineresse Marie, désespérée par la mort tragique de son amant, ne le touchent plus et ne peuvent l'ébranler.

Pourtant, l'auteur réclame encore une expiation et c'est pourquoi il met dans la bouche de son héros les dernières paroles de sa confession :

Déjà les balles ont fauché tant d'hommes dans ce combat.
Une puissance étrange me protège dans le tourbillon des [batailles.
Il me faut périr, il me faut descendre dans le tombeau de la paix !
A moi qui ai survécu au drame de mes pensées
Et qui regarde hagard les œuvres accomplies
Qui ressemblent à des tableaux de grandeur dépréciés
Dont s'est servi mon orgueil pour m'exercer !

[1] **J. Piłsudski** : *Ecrits, discours, ordres* (en pol.), Varsovie, 1931, vol. VII, pp. 180-184.

[2] **A. Mermet,** *op. cit.*, p. 27.

Humilié, l'ancien dictateur reconnaît ses fautes et revit en quelque sorte :

Un puissant esprit a tressailli en moi au son de la guerre.
Je tremble, je tremble, c'est la joie, le songe, un rêve, le sort [immuable !

Et la conclusion de ce retour à la vie trouve son expression dans cette décision :

— *Je commande !*

Ce que voulait l'auteur dans l'ensemble de sa pièce, c'est justement présenter dans son drame le grand conflit qui s'était déroulé dans l'âme de l'homme prédestiné à devenir le chef de l'insurrection, parce qu'il possédait les grandes capacités et les grandes qualités morales. Mais cet officier, aux remarquables capacités professionnelles et morales, possède un cœur rongé par le doute.

Il fallait ranimer un cadavre et lui insuffler un nouvel esprit.

La Varsovienne, c'est le drame du chef et le conflit entre le réalisme et le romantisme historiques. Le poète a placé le problème sur le terrain psychologique, qui lui convenait le mieux, et l'a développé avec une logique rigoureuse. Il a mis à nu, aux yeux des spectateurs, l'âme entière de ce général inabordable, renfermé en lui-même et orgueilleux, il l'a humilié, voire écrasé, pour lui inspirer finalement une flamme ardente et porter bien haut, non pas la personne même, mais l'idéal qu'il a aimé profondément et qu'il désirait ardemment faire aimer de tous les autres hommes de son siècle et des générations futures. Enfin, grâce à son talent génial, grâce à sa sûre connaissance de l'âme humaine, grâce à son intuition merveilleuse, il a pu nous laisser, dans son drame, un portrait du chef qui, du point de vue psychologique, est extrêmement juste et extrêmement frappant.

Il n'a même laissé de côté aucun détail important de l'essence du problème, considéré du point de vue militaire ; il n'a laissé de côté aucune nuance. Il a présenté le fond du problème d'une façon telle que seul un véritable soldat « en chair et en os » pourra en sentir toute la vérité. Par l'exemple du conflit intérieur de Chłopicki, Wyspiański a donné une image poignante du drame

vécu par tous les chefs suprêmes qui se trouvent ou pourraient se trouver dans une situation analogue ; d'où la grande valeur psychologique de son œuvre.

Considérés de ce point de vue, le sujet de la tragédie, les personnages, les chants, les décorations ne semblent plus être que des éléments accidentels et subordonnés qui constituent la toile de fond et servent à mettre en relief et à souligner l'idée maîtresse de l'œuvre.

M. Czesław Latawiec a remarqué à juste titre que « dans ses tragédies Wyspiański peint toujours des héros s'efforçant d'atteindre la grandeur à laquelle ils sont prédestinés, convaincus qu'en l'atteignant ils s'acheminent vers la mort qui doit leur permettre de rentrer dans l'éternité.

Les héros de Wyspiański chérissent la mort qu'ils considèrent comme la voie vers la renaissance, le berceau de jours nouveaux. « Ce qui doit vivre doit mourir » est l'une des plus belles expressions de Wyspiański. Ses personnages sont tous doués du sentiment profond des fautes qu'ils ont commises en brisant avec tout ce dont leur vie avait été la justification. Ces fautes, la mort les efface, la mort qui désormais leur donne la possibilité de se décharger de ces fautes affreuses, et qui est pour eux le grand bienfait de la renaissance [1]. »

Par contre, l'opinion de M. Kotowicz, nous semble-t-il, n'est pas tout à fait exacte, surtout lorsqu'il soutient que l'idée maîtresse de *La Varsovienne* est une condamnation de la légèreté avec laquelle Chłopicki dispose des vies humaines et du sort de la nation, sans avoir la certitude de la victoire.

« C'est un crime de voler au combat contre une force supérieure et brutale, sans réflexion, peut-être inutilement, en hâte, sans préparation, sans organisation, sans foi dans le succès [2]. »

Ce serait nier complètement la valeur et la portée morales de l'insurrection de Novembre, et Wyspiański est loin de le faire. Plus tard, notamment dans *La Nuit de Novembre*, il proclamera tout haut par la bouche des divinités grecques qui participent au combat, comme elles l'avaient fait jadis sous les murs de

[1] **Cz. Latawiec** : *Lutte pour l'âme de la nation dans les œuvres de Wyspiański* (en pol.), Poznań, 1930, p. 13.

[2] **St. Kotowicz** : « *La Varsovienne* », *Idée et structure* (en pol.), Lwów, 1914, pp. 311 et sq.

Troie, l'utilité de la *mort* d'une génération pour la *vie* éternelle de la Nation.

La Varsovienne, c'est le drame du général Chłopicki. La fin de ce drame nous est transmise par les historiens de l'époque. Tard dans la soirée, après la bataille de Grochów, le général Chłapowski se rendit à Varsovie, au faubourg de Cracovie, chez le général Chłopicki, blessé aux deux jambes. Le chef souffrait non seulement de ses blessures physiques, mais aussi moralement. Il craignait que les Moscovites ne fussent assez forts pour occuper la capitale, le lendemain. Son âme et son esprit étaient rongés de remords.

« Je n'ai pas eu assez de confiance en notre armée, disait-il ; ils allaient de l'avant, baïonnette au canon, avec tant de courage que l'on aurait tout abattu, si Krukowiecki avec mon vieux Małachowski étaient arrivés. Je ne m'imaginais pas que les soldats qui n'ont pas encore senti la poudre eussent pu se précipiter comme l'ont fait les nôtres. Et, as-tu vu, ajouta-t-il, s'adressant à Chłapowski, le 20e régiment, ces hommes qui, avec leurs faux, restaient debout comme la vieille armée française ? Quel malheur que je n'en puisse plus. Si seulement je pouvais tenir sur mes jambes, avec toute l'infanterie qui doit se trouver maintenant à Praga [1], j'irais me jeter sur eux, quand ils essaieront de passer le fleuve [2]. »

L'inspiration du chef venait trop tard. « C'est seulement à ce moment que Chłopicki ouvre les yeux ! Il avait fallu le feu de trois cents gueules de canons et le sang de mille ruisseaux pour réveiller en lui quelque chose de plus que son honneur militaire et son expérience de général français. Il lui avait fallu le contact, sur le champ de bataille, avec ces « vieux braves », afin que revécût en lui l'âme assoupie du chef polonais, afin que brillât cette étincelle de génie que Dieu avait déposée en lui et qui mourait lentement. Mais c'était déjà trop tard. Et ces instants ne reviennent pas comme on le voudrait, ils ne se commandent pas. Pour payer ces moments décisifs, les hommes et les peuples doivent travailler d'abord pendant des années... Touchant au terme de sa vie, alors qu'il demeurait à Cracovie, sa ville chérie,

[1] Faubourg de Varsovie.

[2] **X. Kalinka** : *Général Désiré Chłapowski* (en pol.), Poznań, 1885, pp. 96-97.

Chłopicki dit une fois en voyant le tertre de Kościuszko : « Et moi aussi, j'aurais pu en avoir un semblable ! » Sans doute, il en aurait eu un plus grand encore, et plus mérité, s'il avait été dès le début ce qu'il aurait pu être et s'il avait donné au peuple ce que le peuple attendait de lui [1]. »

Chłopicki a commis une faute : Wyspiański ne le ménage pas. Dans la présentation des différents épisodes de l'insurrection de 1830, l'objectivité est l'une des grandes qualités de l'auteur de *La Varsovienne.*

L'insurrection était par endroits couverte d'ombre, mais elle avait beaucoup de côtés lumineux. Les chances de succès existaient et Wyspiański s'en rend très bien compte. La campagne militaire s'est terminée par une catastrophe, à causes des bévues et des fautes dont la responsabilité doit être attribuée aux chefs de l'insurrection et aux commandants de l'armée. Montrant du doigt et blâmant les coupables, présentant en même temps le drame du commandement, l'auteur tient toutefois compte des faiblesses de la jeune génération de 1830 et en tire les conclusions et la morale qui s'adresse à toute la nation, spécialement aux générations futures, mais sans oublier pour cela de montrer tout ce qui a été beau, élevé, noble dans cette manifestation puissante de l'énergie nationale.

Wyspiański a compris que l'insurrection, sans être une entreprise purement militaire, n'était pas privée complètement de toute chance de succès, bien qu'elle fût une action très difficile et très risquée. Il est utile de rappeler à ce propos l'opinion de Clausewitz, l'un des plus grands représentants de la science militaire et un des spécialistes les plus avisés. Fils d'un officier de Frédéric, élève de l'ancien régime prussien et l'un des personnages de la tragédie d'Iéna et des campagnes de 1812 à 1815, Charles von Clausewitz, lors de l'insurrection de Novembre, était, en sa qualité de major-général, le chef de l'état-major de l'armée orientale d'observation de Prusse. En tant que grand connaisseur de l'art militaire et du fait même de sa charge, Clausewitz, dont l'état-major se trouvait à Poznań, porta un très grand intérêt aux différents événements de la campagne de 1830-31 et suivit avec une grande attention le développement des opérations sur

[1] **X. Kalinka,** *op. cit.*, pp. 96-97.

le front. Sa correspondance d'alors projette sur cette campagne une lumière très originale. Elle atténue le degré de responsabilité de Chłopicki qui, en tant que chef, n'était donc pas seul à douter de la victoire.

« Tout comme bien des représentants de l'autorité militaire polonaise, dit Dąbrowski, Clausewitz croit que la Russie doit sortir victorieuse de cette lutte inégale. Les suppositions du début, à savoir que le triomphe de la Russie n'est qu'une question de temps, Clausewitz les explique en attachant une importance particulière à la supériorité numérique, facteur décisif de la victoire lorsque les degrés d'entraînement et la valeur de l'équipement sont à peu près identiques. Il en vient même à considérer que cette supériorité numérique des Russes sera de même assurée sur le champ de bataille : Diebitsch met en application les principes stratégiques d'écrasement et, comme s'il suivait le plan d'attaque de la France dressé par Clausewitz en 1830, le général russe concentre ses forces pour porter un grand coup contre la capitale et contre le gros de l'armée qui s'y trouve justement. Du côté polonais, les désaccords règnent entre la Diète et l'armée, manque d'unité qui permet d'espérer que l'anéantissement de la force armée et l'occupation de la capitale révoltée mettront bientôt fin à d'autres essais de résistance de la part des insurgés.

Toutefois, Clausewitz regarde bientôt les choses avec des yeux nouveaux, surtout après la bataille de Grochów où, dit-il, ils ne mettent pas assez en valeur leur victoire [1]. »

Après Grochów, le général Clausewitz, dont l'antipathie pour les Polonais ne laisse pas l'ombre d'un doute, commence à faire marche-arrière et à craindre sérieusement une catastrophe pour les Russes. Il entrevoit même la possibilité de la victoire des armes polonaises. Cette dernière hypothèse du général prussien trouve son point d'appui dans trois considérations différentes :

La première et la principale serait la supériorité morale des Polonais et aussi la sympathie que l'étranger, de toutes parts, témoigne de plus en plus à la cause polonaise.

[1] **O. Dąbrowski** : *Clausewitz et la campagne de 1831* (en pol.). *Revue d'Histoire militaire*, vol. IV, Varsovie, 1931, p. 275.

« Le second motif qui, dit Dąbrowski, affaiblit quelque peu la foi de Clausewitz dans un triomphe final du tsar, serait la découverte progressive de la faiblesse du général russe dans la guerre d'attaque. En 1830 seulement, la campagne et les faits se chargent de prouver combien on avait exagéré, avant cette date, la puissance que la Russie pouvait déployer [1]. »

D'autre part, Clausewitz est effrayé par l'allongement extraordinaire qu'ont pris les lignes de communication russes, ce qui leur crée des difficultés dans le ravitaillement et l'évacuation.

Enfin, et c'est le troisième motif, le haut commandement russe n'a pas su non plus se maintenir à la hauteur de son devoir. Diebitsch commet des fautes impardonnables en éparpillant ses unités et en agissant très lentement. Clausewitz perdit pendant cette campagne de 1831 toutes les illusions qu'il nourrissait à l'égard du général Diebitsch, son ancien supérieur, lors de la campagne russe de 1812, lorsqu'il était encore dans l'armée russe du tsar Alexandre Ier.

« Plus d'une fois et presque jusqu'à la fin de la campagne, selon l'opinion de Clausewitz, la possibilité de déclancher une vigoureuse contre-offensive se présente aux Polonais. Prenant en considération cette possibilité pendant les différentes phases de la guerre et craignant, dans le cas d'une contre-offensive, que les choses ne prennent une mauvaise tournure pour les Russes, Clausewitz ne reproche jamais aux Polonais d'avoir abandonné l'offensive pendant la première période de la campagne. Après les défaites de Wawer et Dąb Wielki, la situation des Russes apparaît aux yeux de Clausewitz comme très dangereuse. Avant ces événements, Clausewitz prévoyait que la dispersion extrême des forces russes expose Diebitsch à être battu « en détail » ; il prétend maintenant que n'est pas très éloigné le moment de la capitulation non seulement du corps de Rosen battu, mais peut-être aussi du gros de l'armée russe.

C'est sous l'influence évidente des nouvelles alarmantes qui couraient Poznań et exagéraient le succès de Skrzynecki, qu'en tant que chef de l'état-major de l'armée prussienne Clausewitz fait pression sur le feld-maréchal Gneisenau en le

[1] *Ibid.*, p. 276.

poussant à concentrer les quatre corps d'armée qu'il avait sous ses ordres et à porter secours à l'alliée qui certainement sera forcée de quitter le Royaume pour échapper à un désastre [1]. »

L'intervention prussienne, heureusement pour les Polonais, n'eut pas lieu et cela à cause des différences d'opinions dans l'appréciation de la situation entre le commandant de l'armée, le feld-maréchal Gneisenau et son célèbre chef d'état-major, le général Clausewitz. Gneisenau refusa de signer les dix-sept ordres de marche dressés par Clausewitz.

Les Polonais, de leur côté, avaient, en Europe occidentale, maints alliés platoniques mais aucun secours réel ne leur fut porté. Les espoirs que l'on mettait dans ce secours une fois déçus, les manœuvres des cabinets européens n'étant jamais suivies d'actes, la situation militaire de l'insurrection se compliqua encore davantage et aboutit à une catastrophe.

Le fait est que les Polonais devaient compter avec le danger prussien et la menace éventuelle d'un coup de poignard dans le dos. D'ailleurs, dans la suite de la campagne, les Prussiens jouèrent, en effet, leur rôle félon et apportèrent du secours aux Russes dans la dernière période de la guerre, après la bataille d'Ostrołęka et dans les actions de la Vistule inférieure.

C'est donc un fait indubitable que la guerre de libération de 1830 avait maintes chances de succès, surtout dans la première période de la campagne. Aussi Wyspiański ne pouvait-il prendre une attitude négative vis-à-vis de l'insurrection de Novembre, d'autant plus que son appréciation des événements, telle qu'il l'a présentée dans son œuvre dramatique, était fondée sur les témoignages de la science historique et sur les considérations d'ordre militaire des plus grands spécialistes en la matière.

[1] **Dąbrowski,** *op. cit.*, pp. 278-279.

CHAPITRE III

Lelewel

La Varsovienne terminée, Wyspiański ne perdit rien de l'intérêt et même de la passion qu'il nourrissait pour l'insurrection de Novembre.

En 1899, donc pas très longtemps après la création de *La Varsovienne*, on vit apparaître une nouvelle tragédie ayant pour sujet les événements qui se sont déroulés à Varsovie au mois d'août 1831. Elle avait pour titre *Lelewel*, mais l'œuvre devait tout d'abord être intitulée *Les Hommes d'Etat* [1]. La pièce est consacrée au conflit qui mit aux prises deux des principaux chefs du mouvement insurrectionnel : le prince Czartoryski et Lelewel. Le poète n'a pas cessé de réfléchir profondément sur les causes de l'échec et il examine, dans sa nouvelle tragédie, le problème du gouvernement. Nous avons ici encore le drame du commandement, mais non plus uniquement dans le domaine militaire. D'ailleurs, la direction des affaires militaires et celle des affaires civiles, au cours de toute révolution, donc également lors de l'insurrection de 1830, sont tellement liées entre elles et influent tellement l'une sur l'autre qu'il est impossible de les considérer séparément. *Lelewel* est le drame des hommes d'Etat, des politiques de l'insurrection, mais par endroits il traite de questions tout à fait et presque exclusivement militaires, en particulier lorsqu'il met en scène le général Dembiński, quatrième commandant en chef, l'un des plus importants personnages du drame. Nous ne pouvons donc pas ne pas nous étendre un peu plus longuement sur cette pièce qui demeure très étroitement liée à notre sujet.

Lelewel ne possède pas tout le tragique et les qualités scé-

[1] **St. Wyspiański** : *Œuvres* (en pol.), vol. III, Préface p. LXI.

niques de *La Varsovienne*. C'est peut-être la raison pour laquelle, donnée pour la première fois par le théâtre de Cracovie, le 20 mai 1899, la pièce fut reçue assez froidement par les spectateurs et par la critique. L'auteur y apporta alors un léger changement en ajoutant deux scènes supplémentaires : l'une de société et l'autre d'amour. Pour nous, l'œuvre est du plus haut intérêt et tout ce qui s'y rapporte au commandement mérite un examen détaillé.

C'est de nouveau Barzykowski qui fournit le sujet de la pièce à l'auteur, qui lui a emprunté sa connaissance des faits, en particulier des événements du 4 août, décrits largement dans le volume IV de l'*Histoire de l'insurrection*, aux pages 433 et 434, de même qu'il a lu la description du 15 août dans le chapitre quarante du V^e^ volume. Le héros principal, qui, d'ailleurs, a donné son nom à la pièce, est Joachim Lelewel.

La base historique de ce poème, c'est évidemment la relation de Barzykowski, mais Wyspiański a jugé Lelewel non selon Barzykowski, mais plutôt suivant Mochnacki, sa seconde source historique. Barzykowski se trouve être en contradiction avec Mochnacki, car il idéalise la silhouette du prince Czartoryski dont il est l'admirateur, tandis qu'il représente Lelewel sous un très mauvais jour. Cette tendance de Barzykowski est très sensible, par endroits, dans les nombreuses pages des cinq volumes de son *Histoire*.

— « Lelewel est un savant, un chercheur appliqué, un compilateur assidu, un excellent historien mais un homme d'Etat nul, sans dons remarquables pour la politique, sans connaissance des gens du monde, sans volonté, sans caractère, sans idées vraiment profondes, sans détermination, sans netteté d'esprit, incapable de décision et impuissant dans l'action. C'est un idéologue toujours en quête de rêverie, se croyant fermement infaillible en politique. Aussi sera-t-il très haut placé, mais il ne pourra répondre à l'appel de sa patrie et sera le malheur de la Pologne [1]. »

Il serait difficile pour Barzykowski, semble-t-il, de discréditer davantage un homme et un politique dont il considère l'entrée dans le gouvernement comme un événement fatal pour

[1] **Barzykowski,** vol. I, p. 262.

l'insurrection. La collaboration de ce radical ultra-rouge — c'est ainsi qu'il appelle Lelewel — aurait disqualifié complètement le gouvernement des insurgés aux yeux de l'étranger.

« A Vienne et à Berlin, depuis le début, on nous prenait pour des révolutionnaires et même pour des jacobins. L'entrée de Lelewel dans le gouvernement a fait le reste. L'étranger le considérait comme un second Robespierre, et, désormais, toutes les démarches furent inutiles [1]. »

Pour Barzykowski, Lelewel est dans le gouvernement une personne indésirable qui, d'ailleurs, y est entrée de force, un démagogue très dangereux, appuyé sur la plèbe dont il est l'idole. Il lui en veut tout particulièrement d'avoir fondé le Club patriotique qu'il considère d'ailleurs comme un club de jacobins polonais. Cette société voulait exercer son influence sur le cours de l'insurrection et veiller sur le gouvernement, en tant que sentinelle placée à ce poste par le peuple. Barzykowski n'hésite pas à clouer au pilori le président de ce Club dont l'ambition visait la domination de la capitale, surtout quand le Club commence à agir plus bruyamment. Lelewel avait, dit l'historien, deux voies à choisir : « Devenir le président du Club, se mettre à sa tête et, au moyen de l'anarchie, du dérèglement et de la violence, devenir le maître de l'insurrection, le chef du pays, ou bien renoncer immédiatement à la présidence, dissoudre le Club et rester membre du gouvernement pour collaborer avec lui. Il n'y avait que ces deux routes, à ce qu'il semble, et Lelewel n'a emprunté ni l'une ni l'autre. Il n'a pas été capable de s'emparer audacieusement de l'étendard et d'agir énergiquement, mais, comme un être faible et craintif, il se tint assis entre deux tabourets et devint un personnage aux allures équivoques. Cette attitude était la plus propre à son caractère qui le poussait à être partout et nulle part, à être tout et rien. [2] »

De son côté, Mochnacki traçait à sa manière la silhouette du professeur révolutionnaire. — « Homme de lettres d'une grande renommée dans le pays à cause de sa science profonde et qui s'était fait connaître, en 1818 déjà, par quelques ouvrages d'une solide érudition. Ce savant unissait en lui deux qualités qui, au

[1] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. I, p. 285.
[2] *Ibid.*, vol. I, p. 381.

premier abord, sont inconciliables : une puissance de travail étonnante dans la recherche de très arides et subtils détails et une imagination qu'enflammaient certains événements de l'époque lointaine de notre histoire. Aussi son regard et toute son attitude trahissaient-ils ces deux vertus que l'on rencontre assez rarement unies dans la personne d'un seul homme essayant de pénétrer les faits anciens. Des traits pâles, une figure amaigrie, une tête légèrement inclinée représentaient l'archéologue, tandis que l'éclat et la vivacité de l'œil pénétrant donnaient quelque éclat à cette physionomie mélancolique et sympathique [1]. »

De même que Barzykowski, Mochnacki est un critique très sévère pour Lelewel et, dans les pages suivantes de son histoire, il le présentera comme un homme et un politique d'une instabilité déconcertante.

« Lelewel, de par son caractère, son tempérament, ses manières, n'est pas, comme s'exprime la Bible, « un homme puissant dans son action » ; bien au contraire, et dans la mesure où les événements se précipitent, il devient plus petit et ne voit presque rien dans la foule ; la tempête ne l'enflamme pas et ne lui donne aucune inspiration. Qu'il prenne part à la conjuration, qu'il soit dans une bibliothèque ou qu'il parle de sa chaire, il reste toujours incomparable, mais en dehors de ces matières, trop délicat, trop silencieux et circonspect, il ne craint rien plus que la responsabilité de l'initiative, des démarches audacieuses et dangereuses. Sur la scène mouvante des événements, Lelewel joint à son manque d'inspiration la prétention à l'infaillibilité. Il veut à tout prix avoir toujours raison. C'est pourquoi il préfère ne rien dire, ne rien faire, plutôt que de donner un conseil quelconque qui, dans ses conséquences, pourrait se montrer mauvais et qui se retournerait certainement contre lui. Aussi, tout ce qu'il a dit pendant toute la durée de l'insurrection ne l'a-t-il qu'à moitié exprimé, tout ce qu'il a fait, il l'a fait avec peu de précision. Il n'a jamais occupé un poste complètement, car dire quelques mots avec netteté ou être exactement quelque part était pour lui chose contraire à sa politique et à son infaillibilité. C'est pourquoi, de même qu'il ne disait jamais rien nette-

[1] **M. Mochnacki** : *Insurrection du peuple polonais en 1830 et 31* (en pol.), vol. I, p. 417, Paris, 1834.

ment, jamais il n'a pris une position bien déterminée ni en faveur de l'autorité, ni contre elle. C'est cela justement, et rien d'autre, qui diminua la popularité de Lelewel et, avec cette dernière, la force révolutionnaire ou, plutôt, la force de l'esprit révolutionnaire de l'insurrection. La jeunesse, les conjurés avaient mis en lui une confiance sans bornes, car il était d'ailleurs un homme très aimable et même très aimé, qui possédait, porté au suprême degré, l'art d'acquérir la renommée sans se déclarer pour ceux qui le considéraient comme l'un des leurs et qui le suivaient docilement. Ce que les autres acquièrent par la parole, lui, il l'obtient par ses yeux, ses gestes, et le plus souvent aussi, par son silence. C'est ainsi qu'il s'est concilié la faveur des révolutionnaires qu'il a déçus dans les moments les plus décisifs [1]. »

Mochnacki ne peut pardonner à Lelewel de n'avoir pas su, au moyen du Club, renverser le vieux gouvernement, de n'avoir pas mis en fuite la clique qui soutenait le mouvement contre-révolutionnaire, de n'avoir pas été capable d'insuffler au peuple cet élan insurrectionnel qui seul eût conduit vers la libération. La faute de Lelewel était d'autant plus lourde qu'il était l'homme du jour, le seul vraiment populaire qui eût pu entraîner avec lui les masses populaires, d'autant plus que son influence en Lithuanie s'étendait largement, atteignant même le corps d'armée lithuanien et jusqu'aux sphères intellectuelles de Moscou.

Lelewel est donc trop rouge pour le conservateur qu'est Barzykowski, et dans les yeux du radical Mochnacki, il n'est ni assez rouge, ni assez révolutionnaire.

Malgré ces opinions exprimées dans deux œuvres historiques qui ont servi de base à Wyspiański et malgré l'antipathie que les deux auteurs affichent à l'égard de Lelewel, celui-ci, ce poète, ce professeur, ce rêveur politique devient pour Wyspiański quelqu'un de très proche et de très sympathique.

Wyspiański ne s'est pas laissé entraîner par les suggestions plus ou moins malveillantes et d'ailleurs partiales des deux historiens de l'insurrection de Novembre. Il s'est pris, au contraire, à aimer l'âme rêveuse et poétique de Lelewel et en a fait la figure la plus importante de sa pièce.

Par la bouche de Barzykowski et de Mochnacki parlaient,

[1] **M. Mochnacki,** vol. II, pp. 207-209.

non pas deux historiens impartiaux, mais des hommes politiques qui prenaient eux-mêmes une part directe et une part importante au soulèvement. Leurs sentiments personnels ne pouvaient donc pas constituer pour le poète une source infaillible. Wyspiański d'ailleurs a su en démasquer les traits tendancieux et a défendu Lelewel contre bien des reproches au point de les faire disparaître.

Lelewel, vu par Wyspiański, est une figure idéale et lumineuse de l'insurrection de 1830. Wyspiański ne s'est pas comporté d'une façon indifférente à l'égard d'un homme dont les idées étaient parentes des siennes, car lui aussi prévoyait une lutte future pour la libération, lutte qui devait être menée avec la participation active des masses populaires.

Wyspiański, en tant que chef du mouvement idéologique, se rendait nettement compte que les temps où une élite décidait du sort de la liberté nationale étaient déjà bien loin dans le passé. L'époque nouvelle avait fait comprendre la nécessité de pénétrer dans les couches les plus profondes de la population et de recourir aux masses ; l'obligation d'engager dans la mêlée toute la nation, sans égard pour les classes sociales, s'imposait impérieusement.

Les guerres futures ne seront plus rien que le choc de deux nations armées. Les peuples entiers se dresseront fatalement les uns contre les autres, et cette nouvelle stratégie est loin d'être étrangère à Wyspiański. Il la comprend déjà bien mieux que certains généraux.

Wyspiański possède une âme de chef capable de revivre avec beaucoup de profondeur tous les drames militaires, un cœur sachant ressentir tout l'éclat de la victoire et les douleurs de la défaite ; la première scène de *Lelewel* en est le plus beau témoignage. Le poète commence le premier acte de son œuvre en décrivant la fin tragique de l'expédition de Giełgud en Lithuanie.

Le général Dembiński a réussi à revenir victorieusement à Varsovie avec une partie du corps d'armée de Giełgud, divisé le 9 juillet à Kurszany. Il fait au gouvernement un rapport dramatique, annonçant la perte des deux autres colonnes, celles des généraux Chłapowski et Roland. Il décrit en quelques mots la scène douloureuse où les restes de l'armée de Giełgud ont dû déposer les armes à la frontière de la Prusse et parle ensuite de l'internement des épaves d'une expédition qui avait soulevé beau-

coup d'espoirs et dont le but était d'élargir le mouvement révolutionnaire.

Et le reste des soldats s'est dispersé, s'est enfui,
A dû s'enfuir — Oh! En vain cherchent-ils un abri.
Où sont leurs demeures, leurs maisons? Des ruines et des [décombres.
Qui leur ranimera les flammes des pâles pauvres feux sacrés,
Couvant sous la cendre depuis longtemps? Peut-être les forêts [d'antan
Leur donneront-elles abri! Et vous savez, leurs cœurs
Ressemblaient à ces aigles blessés!
C'était pitié de les voir, c'était un désespoir,
Ce désespoir sans nom et sans limites,
Le désespoir des bateaux qui sombrent.

Wyspiański, en faisant parler ainsi le général Dembiński, montre à quel point il possède un cœur de soldat. Le drame du général Giełgud n'a pas échappé à son attention toujours en éveil, quand il parcourait les pages de Barzykowski. Le drame *des bateaux qui sombrent* est l'une des plus grandes tragédies qui puissent attendre un soldat après des luttes héroïques, lorsqu'il se voit obligé de franchir la frontière et de se laisser interner.

Il n'a pas non plus laissé échapper le mot de l'historien, lorsqu'il parle du moment tragique de la déposition des armes par le général Chłapowski :

« Quelle déchirante scène pour des fils fidèles à leur patrie ! L'arme polonaise, l'arme brandie pour une cause si sainte et consacrée par tant de victoires, cette arme qui désormais restera hors du combat et ne fera plus partir un seul coup, cette même arme a été honteusement profanée [1]. »

C'est là la source d'inspiration, quand le poète présente le moment des adieux des soldats à leurs armes et à leur pays, pour la liberté duquel ils ont lutté avec tant d'endurance et tant de gloire.

Ils jetaient loin d'eux les épées et les fourreaux de pistolet,
Les larmes, les pleurs aveuglaient leurs yeux,
Ils s'en allaient et quittaient en sanglotant le merveilleux pays.

[1] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. IV, p. 278.

Wyspiański, chef militaire, sait bien que le soldat ne pleure jamais, à moins qu'il ne doive laisser en des mains étrangères la chose qu'il aime le plus : son arme.

L'honneur militaire ne s'aliène jamais : les Polonais s'étaient habitués à déposer leurs armes entre les mains de Dieu ou de la mort. En juillet 1831, le soldat polonais se vit dans l'obligation de déposer ses trésors militaires les plus chers : une arme noble et sa liberté personnelle abandonnées en gage aux Prussiens. *Le désespoir sans fond* de ces soldats qui durent se réfugier dans une vie de nomades, Wyspiański l'a compris et l'a immortalisé dans sa seconde œuvre sur l'insurrection de Novembre.

Le poète sait que la responsabilité du dramatique épilogue de l'expédition de Giełgud ne retombe pas sur les soldats et c'est pourquoi il met dans la bouche du général Dembiński cette invocation au Pays :

N'accuse pas tes fils, car ils t'ont tout apporté et tout donné : leurs biens, leur vie, leur force. Malheureusement, les méchants augures du sort se sont accomplis. Ce grain proverbial de la « chance du soldat » a manqué, lui qui toujours joue un rôle important dans les grandes batailles comme dans les petites escarmouches.

Wyspiański n'est donc pas complètement débarrassé du fatalisme où tombe plus ou moins presque chaque soldat, car la foi en la prédestination lui permet de supporter sur le champ de bataille les moments les plus critiques et les plus terribles. L'auteur revient une fois de plus sur cette question, quand, quelques instants plus tard, il dit que *tout ce qui arrive, Dieu seul le sait, le Maître tout-puissant de l'univers. — Nous, nous ne sommes que d'imperceptibles atomes dans cet énorme mouvement de la matière.*

Les paroles de Dembiński émeuvent Lelewel, qui souffre tant de l'éloignement de la Lithuanie et voudrait y retourner, mais uniquement en tant qu'homme libre. Une discussion enflammée s'élève entre Lelewel et Czartoryski. Le président du gouvernement reproche au chef radical la rêverie qui n'est pas admissible en politique, après les paroles de Lelewel :

Le temps coule, le temps, les horizons de l'âme
S'éclairciront comme les aurores aux lueurs roses ;
La terre nous donnera la résurrection : Je sais qu'elle est proche.

Lelewel considère la possibilité de sauver l'insurrection en se servant des masses populaires. Le prince Czartoryski, d'un autre côté, accuse le chef radical de chercher le peuple trop bas. Cet aristocrate n'aime pas les imitations des jacobins polonais et il ne croit pas à la nécessité de chercher un appui auprès de *la foule des braillards*.

Cependant, Lelewel prend nettement position et se déclare pour le peuple, surtout quand il dit :

Il y a, dans les lointaines profondeurs de ce peuple, une puis-
[sance assoupie.
Seulement, pour y descendre, il faut aimer, aimer, aimer.
Ah! Prince président tu aimes, mais tu en es dégoûté.
Nous sommes peut-être des fantasques, mais des fantasques
[sans tache,
Accepte donc le combat des cœurs. Des avantages en découleront.

Mais le prince Czartoryski ne ramasse pas le gant que lui a jeté Lelewel.

Un problème urgent va maintenant se poser, dont la solution n'admet aucun retard : c'est celui *du remplacement du commandant en chef de l'insurrection*. Le général Skrzynecki, second chef après le général Chłopicki, n'avait pas été à la hauteur de sa charge. Il s'était montré temporisateur, passif, changeant et indécis. Il était pire encore que Chłopicki. Tous les acteurs du drame comprennent parfaitement que, dans une situation pareille, la découverte d'un véritable chef suprême est la chose la plus pressante et la plus importante.

... Trouve-nous seulement un chef,
Un chef pour les soldats comme nous hommes politiques.
N'est-ce pas le cryptogramme du jour?

Wyspiański montre avec une grande précision le fond du problème, car il se rend parfaitement compte que, dans ce domaine, toute improvisation se montre infructueuse, que les principes de la bonne discipline sont ébranlés par les nominations et les rappels trop fréquents, véritables fléaux de chaque armée.

Les chefs chez nous changent comme les saisons
Sur les bords du Nil : Pour le même labeur des semeurs toujours [nouveaux ;
Aussitôt que la semence prend germe, les mauvaises herbes se [mêlent aux bonnes pousses !

L'auteur blâme, sans ménager les personnes, les changements survenus dans la direction militaire de la guerre de 1830 et 31. L'insurrection a duré à peine une année et le bâton de commandement passa, pendant ce temps, entre les mains de plusieurs généraux. Comme les images dans un kaléidoscope, succédant les unes aux autres, on vit défiler très rapidement : Chłopicki, Radziwiłł, Skrzynecki, Dembiński, Małachowski, Rybiński. Ce fait est déjà, par lui-même, une preuve frappante que le problème n'a pas été résolu comme il aurait dû l'être.

Lelewel formule un grief très important en reprochant au gouvernement insurrectionnel de ne pas être révolutionnaire, de rester passif et de ne pas être à la hauteur de sa tâche.

En nous il n'y a pas assez de révolte. Notre pays
N'est pas assez déchaîné. Il faut la révolution !
Il faut que se lèvent les tempêtes hurlantes
Comme la garde de la terre ! — Faire naître et élargir de plus [en plus
Les conjurations secrètes... Etablir des plans, conspirer. Que [les ferments
Aillent de plus en plus profondément ! Que les boues et les lies
Se déversent ! L'or se purifiera
Dans de telles flammes.

Et plus loin il dit :

Que la vérité brille !
Que nos astres pâlissent ; — d'autres apparaîtront !

Il est tout à fait clair que ce genre de discours ne doit pas plaire aux membres du gouvernement. Une scission dramatique se produit bientôt entre Lelewel et le prince Czartoryski qu'il accuse de trahison, en se basant sur la supposition que le prince prépare un coup d'Etat et désire placer sur son front la couronne royale. Puis une discussion très violente éclate et le prince quitte la salle des délibérations du gouvernement.

La situation est très tendue. La solution du conflit interviendra plus tard.

Pour ces incidents, Wyspiański s'est basé sur le récit des faits qu'il a trouvés chez Barzykowski.

Mais il faut à tout prix éviter une dislocation du gouvernement à une heure aussi difficile pour toute la nation ; il faut également essayer de faire disparaître les frottements et les différences d'opinions entre les membres du gouvernement. Niemojewski propose alors d'apaiser le conflit en priant les deux principaux représentants de s'expliquer, car tous les deux désirent ardemment le bonheur de leur patrie, bien qu'ils s'efforcent d'y arriver par des voies différentes. Les points de vue des deux parties furent proposés par écrit au gouvernement. Wyspiański eut certainement l'occasion d'en prendre connaissance, en lisant les notes de Barzykowski. Ces déclarations ont eu sur l'auteur une influence décisive, si bien que Wyspiański parvint à se former des idées personnelles bien définies. La suite du drame en constitue la meilleure preuve et c'est pourquoi nous reproduisons le texte complet de ces actes de foi.

L'écrit du prince Adam Czartoryski, d'après le brouillon authentique qui se trouve aux archives du prince Wł. Czartoryski, dans le dossier portant le titre : *Le gouvernement national de 1830/31*, devait être rédigé de la manière suivante :

« L'incident d'hier, où le très honoré Lelewel dépassa toutes les limites de la bienséance, ne me permet pas de prendre part aux réunions du gouvernement tant que le très honoré Lelewel n'aura pas formulé, par écrit, tous ses griefs contre ma personne et n'aura expliqué clairement sa manière de penser en ce qui concerne les objets où nos opinions diffèrent.

Faisant moi-même ce que j'exige de lui, je me hâte de jeter sur le papier ma façon de penser relative à ces objets, ce qui permettra le mieux au gouvernement national de juger si je puis rester son président.

J'ignore quelle conception le T. H. Lelewel se fait au sujet de la révolution, ce qu'il ne nous a, ou plutôt ne m'a jamais expliqué. Toutefois, je dois supposer qu'il la conçoit d'une manière toute différente de la mienne.

Pour moi, notre révolution est une insurrection nationale qui a pour but de conquérir l'existence et l'indépendance de la

Pologne. A mon avis, nous ne devrions avoir sous les yeux que ce seul but et tout lui subordonner. Le but est déjà par lui-même assez difficile à atteindre, sans qu'il soit nécessaire de le confondre avec d'autres, ce qui ne ferait que multiplier les obstacles déjà très difficiles à surmonter.

Toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos tendances et nos actions — parmi lesquels il faut éviter soigneusement l'incohérence et la dispersion, de quelque nature qu'elles soient — doivent converger uniquement vers la réalisation de ce seul but : l'existence et l'indépendance. Tendant vers ce noble et unique but, nous ne devrions pas risquer de nous lancer dans l'aventure que l'on appelle la révolution sociale, dont les résultats inévitables sont les divergences des idées et la division des esprits et, par là, l'affaiblissement des forces actives de la nation. Il faut tout d'abord que nous existions, que nous puissions nous tenir debout sur nos jambes, que nous assurions l'indépendance. Ensuite, nous aurons le temps de penser à la manière d'employer notre vie et d'organiser les éléments de l'avenir. Tout d'abord, il faut vivre.

Eu égard à l'épuisement de notre trésor, à l'inconsistance de l'engagement mercenaire, à la petite quantité de réserves en munitions et aux autres conditions dans lesquelles se trouve notre pays, je crois et je suppose que les Polonais, à eux seuls, sont incapables de conquérir leur liberté, qu'ils ne pourront résister longtemps à un ennemi puissant soutenu de plus par deux voisins non moins puissants. Un empire vraiment bien établi aurait du mal à résister à une telle coalition. Que dire alors de la Pologne, ruinée, démembrée et qui ne peut pas rassembler ses forces ? Il me semble que le seul moyen possible pour nous permettre de reconquérir l'indépendance est une intervention amicale de l'Europe en faveur de notre cause.

Mais, même si la Pologne, dans son isolement actuel, était en état de se passer de l'Europe, elle devrait néanmoins chercher à obtenir son appui afin d'arrêter plus rapidement le sort de la patrie et de la libérer de tous les fléaux qui l'accablent.

Je suis donc d'avis que ce serait une faute de notre part d'omettre toutes les occasions qui pourraient gagner à notre cause la confiance et le respect des puissances étrangères, nous assurer leur secours ou, du moins, éliminer tous les prétextes

qu'elles pourraient invoquer pour rester indifférentes ou témoigner à notre égard des sentiments hostiles.

En jetant un coup d'œil sur la carte, il est facile de voir et de se convaincre que l'éloignement de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse serait pour nous l'événement qui servirait le mieux nos intérêts. Sans cela, il est difficile à la France et à l'Angleterre de venir à notre secours d'une façon rapide et utile, même avec beaucoup de bonne volonté, et même dans ce cas leur politique devrait tendre à obliger l'Autriche de se joindre à elles, ce à quoi nous devrions nous efforcer également. La création de nouveaux obstacles et le fait de nous éloigner du but sacré pour lequel la nation doit supporter tous les sacrifices, même les plus durs, est considéré par moi comme le plus grand crime contre la Patrie.

En ce qui concerne le Club des patriotes, je crois qu'avec un but plus ou moins vague, avec des principes peu clairs et des compétences qu'il s'arroge, son existence, en temps normal, serait déjà anticonstitutionnelle. Combien plus dans ces jours critiques est-il nuisible à notre révolution nationale, car il a pour but avant tout de transformer l'ordre social et, par là, il divise les esprits, sème l'inquiétude, attire la méfiance et peut-être la répugnance de la part des gouvernements voisins dont la bienveillance nous serait si nécessaire. Il multiplie enfin les obstacles qui nous rendent plus difficile la voie qui conduit à notre but sacré.

On pourrait en dire autant au sujet des quotidiens qui groupaient avant tout beaucoup de personnalités mais révélaient peu de science. Si la Société patriotique mérite le nom qu'elle porte, elle devrait se dissoudre elle-même. Si les journalistes sont animés des sentiments dont ils parlent parfois, ils devraient mettre un frein à leur agitation et se soumettre aux nécessités actuelles.

Si par la liquidation de la Société des patriotes et la fermeture des journaux, on pouvait assurer et obtenir plus rapidement la paix et l'indépendance du pays, ce ne serait vraiment pas très cher.

A mon avis, dans les circonstances actuelles et pour la sauvegarde de la patrie, non seulement on peut, mais on doit, abandonner le terrain des principes et des théories sociales, pourvu

que l'existence et l'indépendance soient réalisées : c'est cela qui devrait être notre *suprema lex.*

L'existence de la Pologne, son indépendance, l'union de tous les frères, voilà notre mot d'ordre, le mot d'ordre capable d'enflammer les cœurs de tous les Polonais et de les faire brûler d'amour pour la patrie et pour l'union de tous les esprits dans un nœud de sacrifice, de constance et d'ordre. Nous n'avons pas besoin d'autres stimulants.

Telles sont mes convictions au sujet des questions que pose notre sort actuel. Les idées du très honoré Lelewel, qu'il ne nous a pas encore expliquées très clairement, seront, selon toute probabilité, complètement contraires aux miennes et peut-être au point qu'il me sera difficile de prendre part aux réunions du gouvernement sans faire naître aussitôt de la méfiance, des soupçons, des reproches, des récriminations, qui, d'ailleurs, ne peuvent pas être tolérés et qui ne font que du tort à l'intérêt public. En ce qui me concerne, c'est avec joie que je me démettrai de la présidence du gouvernement national et de la lourde et injuste responsabilité qui y est attachée [1]. »

La réponse à cet écrit du prince Czartoryski est constituée par la lettre adressée par Lelewel au gouvernement national, le 10 août :

« Nous sommes amenés à une situation qui nous conduit probablement à un port très proche d'un amer repos. Dans un tel état, il n'est pas digne de nous, à qui le gouvernail des affaires nationales a été confié, de troubler l'harmonie que nous avons créée, il y a quelques mois, afin d'atteindre un seul but. Si les attentats secrets, le hasard des événements ou la conduite du commandant en chef l'ont ébranlée, aucun de nous ne devrait faire quelque chose de semblable et aucun de nous n'a le droit, dans des heures si graves, de se retirer ou de se dérober.

Le prince président a peut-être été touché à juste titre par le reproche que je lui ai adressé le 4 août, en présence de trois de nos collègues. Je ne connais que trop bien quels sont, de son côté, les sacrifices qu'il fait pour la cause nationale. Je vois que la situation difficile et les contrariétés ne l'ont pas rebuté et que, pendant tout le développement des événements, il ne s'est pas

[1] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. IV, pp. 439-441.

retiré et a assumé la direction des affaires avec un dévouement complet. Je pense que le prince président se rend très bien compte que je sais apprécier ses vertus, son âme extrêmement dévouée au peuple, son intelligence, ses grandes capacités. Il faut espérer qu'il les emploiera avec d'autant plus de bonne volonté et d'efforts conscients qu'il se rend compte de la gravité de la situation de la Pologne. Il faut espérer que le prince président saura aussi apprécier la conduite des autres et qu'il voudra bien être juste à leur égard.

Si mon reproche a offensé le prince président, il a pu le toucher pour deux raisons : premièrement, par la façon dont il a été fait, et deuxièmement, par sa nature, c'est-à-dire par son essence. En ce qui concerne le premier grief, le prince devinera facilement les mobiles qui ont provoqué l'emportement de mes paroles. Il ne pourra blâmer ces mobiles et il pardonnera la soudaineté de l'explosion des sentiments et la vivacité des explications ; je voudrais ajouter que je n'avais pas la moindre intention — et ne crois pas m'être rendu coupable — d'offenser sa personne, pour laquelle je sens toujours sincèrement beaucoup de respect.

En ce qui concerne le second grief, c'est-à-dire le fond même du reproche, il me faut dire que celui-ci est intimement lié aux principes qui peuvent nous diriger, à la conscience de notre cause et aux moyens que nous avons choisis pour la faire triompher... Le prince affirme avec raison que nos points de vue peuvent être divergents et ces divergences, je n'en doute pas, lui sont bien connues. A des heures difficiles, poursuivant le même but, nous avons su faire l'union des sentiments et concilier les différentes opinions nationales ; nous avons été choisis par la voix des membres de la Diète pour faire partie du gouvernement. Il est donc impossible, autant au prince qu'à moi-même, de nier l'existence des différences quant aux principes et quant aux moyens qui doivent faire le triomphe de notre révolution. Toutefois, le prince m'a demandé dans sa lettre de mettre par écrit l'explication de ce qui lui était bien connu et qu'une expérience de nombreux mois avait confirmé ; il disait en même temps que probablement ces différences seraient accentuées à tel point qu'il lui serait difficile d'assister avec moi aux réunions du gouvernement et de les présider. Ce serait une véritable horreur si, en ce moment, le prince président accomplissait un pareil acte. Après avoir lu une

telle menace, serait-il digne de ma part de me laisser aller à écrire ? Mais je dois me fonder sur le patriotisme du prince qui, s'il m'a provoqué par sa lettre, ne voudra pas persister à dissoudre la bonne entente que nous devons maintenir à tout prix en ces temps critiques.

Faut-il rappeler ces événements qui, depuis huit mois, soumettent notre nation à des épreuves douloureuses, insurrection ou révolution ? A ce sujet, me semble-t-il, je n'ai rien à dire, car cette question a justement été débattue à cause de moi par la presse et la Chambre des Députés.

Je ne suis pas capable de citer, dans l'histoire, un soulèvement national qui eût pu se passer de révolution sociale, car, sans se laisser emporter par la tempête d'une révolution sociale, nous sommes pris par elle malgré nous, du fait de notre situation. Oui, il fallait de bonne heure annoncer aux cabinets comment la révolution avait éclaté dans les voïvodies du pays de la Vistule, à cause des infractions à la constitution, comment on doit également introduire le droit dans les voïvodies de l'Est, comment toutes ces voïévodies unies en un seul tout se donneront la même constitution, comment, par tout ce mouvement du peuple des campagnes, les conditions d'existence doivent être améliorées, comment enfin, dans ces circonstances, un certain courant d'idées a pris naissance.

Enfin, il est difficile de nier que le soulèvement national, né et maintenu grâce à des éléments révolutionnaires, puisse tomber, si ces éléments arrivaient à disparaître. Et il m'a semblé que la puissance de la révolution s'anémiait chaque fois qu'on mettait un frein à l'élan de ces éléments et que leur énergie était un puissant ressort qu'il fallait garder. Il m'a semblé que tout cela était clair comme la lumière du soleil. Mais nous ne pouvons pas nier qu'il n'y ait eu un temps où nous ne voulions voir que le soulèvement et n'admettions plus de révolution. Mon point de vue est resté toujours le même et je me le rappelais constamment dans les premiers temps de l'insurrection ; c'est pourquoi j'ai souffert. Aujourd'hui, je ne puis pas nier le plan révolutionnaire, la révolution sociale de notre insurrection, et cela de nouveau est mauvais. Mais telle est ma conviction.

Sans aucun doute, il faut faire tout ce qui pourrait gagner le respect et la confiance des puissances et c'est pourquoi il m'a

semblé qu'il ne fallait pas construire des projets d'une monarchie représentative et constitutionnelle, et c'est pourquoi il m'a semblé qu'il ne fallait pas renoncer aux éléments révolutionnaires, qu'il ne fallait pas tempérer ni refroidir leur ardeur, mais les diriger et prouver par les événements que ceux-ci avaient un but utile pour l'Europe par la conquête de l'indépendance de la Pologne.

Pour ce qui concerne la Société patriotique, je ne nie pas qu'elle n'ait commis beaucoup de fautes absurdes, mais dans cette matière, me semble-t-il, la question a été épuisée dans les délibérations gouvernementales et dans les conversations particulières. Elle n'existait pas du temps de la dictature et pourtant cette période ne fut pas plus tranquille, les esprits étant poussés au désespoir par une action sans caractère révolutionnaire ou par une action qui ne répondait pas à l'intérêt du soulèvement national. Le président de la société n'a jamais reconstitué cette société. Si quelques factieux avaient eu l'audace de faire acte de dissolution, l'honnêteté et la vérité leur ont ordonné de protester et de se déclarer contre cela. Le président de la Société patriotique n'a jamais été affilié à des organisations secrètes, mais il croit que ce genre de secrets ne peut appartenir à la Société qui, toujours, s'est fait remarquer par son action ouverte, et certainement elle aurait rejeté de son sein ceux qui auraient eu l'audace de mener quelque action en son nom.

Sans doute, la confirmation de notre indépendance se serait-elle faite à très bas prix, si sa seule rançon eût été la dissolution de la Société patriotique et un frein imposé à la presse. Bien que je ne comprenne pas en quoi devrait consister cette limitation que réclame les cours étrangères, nous offrons davantage comme rançon, c'est-à-dire nos droits, nos libertés, la liberté de presse, en un mot, nous proposons d'échanger notre servitude contre une autre pire encore. Supposons que, par cette voie, notre situation change : Evidemment, nous n'obtiendrons pas l'indépendance, car je ne la conçois pas sans un libre développement des principes sociaux, nous aurions conquis la souveraineté et nous serions dans la servitude. Avec de telles convictions, je ne puis pas avoir d'illusions sur la politique de l'Autriche.

Peut-être, suis-je complètement dans l'erreur, mais je suis tellement convaincu de la justesse de mon point de vue que mon cœur se fend quand je me trouve en butte à l'opposition. Si, dans

ce cas, je m'exprime, poussé par des sentiments assez violents, en accord avec mon point de vue, peut-être cela mérite-t-il quelque pardon. Et si le 4 août, impressionné plus fortement que jamais, j'ai révélé au prince président mon opinion, cela provenait, me semble-t-il, des sentiments que j'éprouvais alors, des moments critiques que la nation, et aussi le prince président traversaient, de la sympathie et de la bienveillance que je nourris toujours pour la personne du prince et qui, dans ces circonstances, se manifestent d'une façon plus vive encore en exaltant mes sentiments.

Une fois encore, je prie le prince de daigner apprécier les causes de mes émotions et, eu égard à ce que nous nous devons dans des situations si critiques, de ne pas employer cet écrit pour essayer de troubler l'harmonie qui règne au sein du gouvernement. Varsovie, le 10 août 1831 [1]. »

En racontant les événements du 4 août, Barzykowski se place nettement du côté du prince Adam et condamne sévèrement Lelewel.

Mais Wyspiański reste complètement insensible aux suggestions de Barzykowski. Il analysa à fond les actes de foi des deux adversaires et les programmes politiques qu'ils renfermaient. Il se décida alors pour Lelewel, dont le *credo* politique lui semblait être plus juste et qui d'ailleurs répondait beaucoup mieux aux convictions personnelles et à la psychologie du poète.

La *suprema lex* du prince président n'a trouvé, dans l'âme de Wyspiański, qu'une faible résonance. Pour lui, « la théorie de la société », que Czartoryski veut éviter, possède une importance essentielle, car lui aussi fait partie de ceux qui veulent une insurrection nationale intimement liée à une révolution sociale, puisque seul un soulèvement basé sur les masses populaires a des chances de succès.

Aussi, l'attitude de Wyspiański était-elle loin d'être neutre puisque, dans le conflit entre le prince Adam Czartoryski et Lelewel, il se mit nettement du parti de ce dernier.

Ne faudrait-il pas expliquer la bienveillance de Wyspiański pour Lelewel par la sympathie personnelle qu'il montrait à l'égard de la Société patriotique ? Lelewel en était le président. La Société

[1] **Barzykowski,** vol. IV, pp. 436-438.

patriotique était l'organisme le plus révolutionnaire, lors de l'insurrection. Wyspiański a des tendances avancées et se déclare pour le peuple.

La Société patriotique développe d'ailleurs une très grande activité. C'est elle qui préconise l'action pour le détrônement du tsar. C'est elle qui essaie d'installer des tribunaux révolutionnaires qui seraient chargés de surveiller les mouvements du peuple. C'est elle encore qui veut forcer la Diète à suivre une politique d'indépendance. Elle désire ardemment la punition des espions et des partisans du grand-duc Constantin. La Société patriotique s'occupe également de la question agraire et réclame pour les paysans l'institution de la propriété, afin de mieux enchaîner les foules au mouvement révolutionnaire.

Dans ses délibérations, la Société n'oublie pas que l'une des questions les plus importantes est la préparation de Varsovie pour le siège. Elle passe bientôt à l'action en faisant des réserves de vivres et en distribuant des armes aux habitants de la capitale.

Durant les séances de la Société, « on souleva encore un nombre considérable d'autres problèmes, commençant par des questions vitales comme la réclamation du dédommagement pour les réquisitions, la mobilisation générale, la réclamation de la liberté de presse, le projet de l'abaissement du prix du sel et, terminant sur des problèmes dont la valeur était purement théorique, tel que le changement du système monétaire, ou sur des questions où la fantaisie n'était point étrangère, telles que l'éducation des prisonniers russes pour en faire des Polonais, et la préparation de dizaines de milliers de faux pour le soulèvement lithuanien...

Afin d'entraîner également les femmes dans le tourbillon de l'insurrection, on leur adressa un appel. On fit de même une proclamation à l'armée, afin d'éveiller en elle l'enthousiasme et surtout pour l'exciter à la lecture des journaux [1]. »

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Wyspiański montre tant de sympathie à l'égard de Lelewel et idéalise dans son œuvre la figure du président de la Société patriotique.

[1] **E. Oppman** : « *La Société patriotique* » *de Varsovie*, 1830-31 (en pol.), Varsovie, 1937, p. 109.

La tension dramatique du second acte est moins soutenue. Le soldat se réveille ici chez Wyspiański, quand il écrit l'épisode de la blessure de l'aide de camp et de la perte du drapeau, dans la bataille d'Ostrołęka, racontée par Zamoyski.

Ostrołęka fut une lourde défaite pour les armes polonaises et le début de la fin de l'insurrection. Le désastre prit des dimensions considérables, par suite du mauvais commandement du général Skrzynecki, chef très changeant qui, cette fois, se montra très entêté et envoya au combat et à leur perte, dans un terrain très difficile, bataillons après bataillons. Malgré la bravoure des soldats, la bataille fut perdue, et pourtant le commandant en chef y avait risqué sans compter les vies humaines.

Zamoyski à Louise :

... Car moi j'ai des devoirs
Provenant du champ de bataille... d'Ostrołęka...
Suivant de près Skrzynecki qui était le chef, je vais ventre à terre
quand devant nous
Eclate une grenade! Mais seules les éclaboussures nous atteignent;
Et derrière moi une foule de cavaliers.
Le porte-étendard est tombé. Moi, je me baisse pour prendre
Son fanion — mais dans cet instant on me fendit l'épaule,
Je tombai évanoui, roulant en bas de ma selle;
Au-dessus de moi, l'on se battit peu de temps.
Bientôt, une ambulance arrive et les serviteurs m'y placent.
Soudain, dans la douleur, je revins à moi,
Et alors, mon cœur se contracta: Je vois au loin
Le drapeau dans des mains étrangères porté bien haut,
Que l'on nous a arraché!
On n'en prit aucun autre!

A côté du drame du commandement, après la vision du « vieux brave » de *La Varsovienne*, c'est le drame du jeune officier qui, immobilisé par une blessure, doit voir son propre drapeau arraché par l'ennemi, ce drapeau, symbole de l'honneur militaire et de la bravoure. Le désespoir, l'impuissance, le désespoir de la honte et du déshonneur quand l'ennemi brandit bien haut le drapeau conquis.

Wyspiański ordonne aux soldats de prendre le drapeau avec eux dans leurs tombes (*La Légion*, scène IX), car c'est le trésor le plus cher.

En même temps, dans cette même IX[e] scène de *La Légion*, le poète réconforte les soldats en leur disant que bientôt l'aube apparaîtra et que leur drapeau flottera au vent :

Ils apparaîtront au-dessus, ils apparaîtront,
Ils frémiront dans l'air,
Les drapeaux. — Ce sera le matin de bonne heure
Avant que les feuilles commencent à bruire,
Ce sera, ce sera le matin de bonne heure
Avant que les oiseaux gazouillent pour l'aube.

« Le drapeau est fait pour être défendu ou enlevé de vive force sur le champ de bataille : C'est là qu'il se déploie comme signe d'un suprême appel de la nation au dévouement de ses enfants, comme une affirmation haute et claire du devoir au moment critique [1]. »

Il est vraiment dur pour un soldat d'être rendu impuissant par une blessure. Un soldat blessé est un héros, mais ce n'est plus un guerrier de première valeur !

Et il faut quitter le champ de bataille dans une voiture d'ambulance, placée là par les *serviteurs*. On ressent parfaitement ici l'animosité du soldat contre les *serviteurs* sanitaires. A cette époque, les médecins de régiments et les sanitaires n'avaient pas encore acquis une place aussi forte et n'étaient pas reconnus par les soldats de ligne. Et même cette subtilité, cette nuance proprement militaire ne reste pas étrangère à l'auteur.

Les actes III et IV présentent un petit nombre de questions qui devront passer au tamis de notre analyse.

L'acte III est la reconstitution historique de la mémorable séance du 15 août. Le fait le plus saillant, c'est la réconciliation éphémère du prince Adam Czartoryski avec Lelewel. Selon l'auteur, l'entente n'est pas très sincère, car aucun des deux adversaires n'a confiance en l'autre. Czartoryski craint que Lelewel n'amène des troubles et ne déchaîne une sédition à Varsovie.

[1] **A. Gavet** : *L'art de commander*, Nancy, 1921, p. 225.

L'arrivée des foules, qui envahissent les salles où le gouvernement tient séance, termine l'acte.

L'acte suivant nous montre le prince Adam Czartoryski impressionné par les inquiétantes rumeurs qui lui sont parvenues de la ville. Il fait ses préparatifs de fuite et arrange son déguisement. Lelewel vient l'avertir et le sauver. Cette fois leur accord est sincère et les adversaires, pleins de regret, se réconcilient en se donnant la main.

Wyspiański présente dans toute la beauté des détails le caractère du président de la Société patriotique qui dit :

... Un jour nos descendants
Se dresseront pour nous comme des juges, ils seront justes.
Nous aimons, prince, de notre cœur, mais nous sommes
Malheureux. La folie nous a enchaînés tous les deux.
[Donne la main.

L'acte se termine par l'arrivée du général Dembiński qu annonce que Lelewel devra se présenter devant le conseil de guerre.

Le dernier acte met en scène la conversation dramatique entre Lelewel, prisonnier, et le général Dembiński qui détient alors le haut commandement de l'armée. La scène, caractérisée par une puissante tension dramatique, mérite une analyse plus approfondie.

Dembiński, commandant en chef, mais sur le point de perdre le pouvoir, à cause du rôle de plus en plus important joué par le général Krukowiecki, gouverneur de la capitale, menace de la peine de mort Lelewel, soupçonné de vouloir causer la perte de Czartoryski.

Lelewel ne craint pas la mort. Lui-même d'ailleurs a sauvé la vie du président du gouvernement. Mais le fantôme des luttes fratricides le hante :

La guerre civile. Les destinées s'entremêlent,
Des mains fraternelles se lèvent pour se frapper mutuellement.
Vous voulez, Monsieur, être un bourreau,
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune pitié pour le pays ?

La situation est des plus difficiles. Les Russes sont déjà aux portes de la ville et Dembiński l'ignore. (A dessein l'auteur a avancé la date du siège de Varsovie.)

Selon les paroles de Lelewel : *Les fautes se perdent dans le gris, deviennent sourdes, se taisent dans le lointain des instants qui passent maintenant avec rapidité,* le temps est précieux et on n'a pas le droit de le perdre dans les querelles et les désordres intérieurs.

A la fière déclaration de Dembiński que lui, Lelewel, est en sa main, il répond avec dignité : *Tout comme vous dans la mienne, aussi suis-je sans peur.*

Il ne refuse pas de reconnaître au général les vertus militaires qu'il découvre en lui : *Je reconnais en vous des talents, que je saurai comment employer.*

Quant à l'accusation de trahison que Dembiński formule à l'adresse de Lelewel, voici comment le poète y répond, par la bouche de Lelewel lui-même :

... Pour moi il n'y a pas de miens !
Je trahis ceux qui ont sali la pureté de leur âme.
Dieu qui m'a donné un cœur m'ordonne de trahir ;
Seulement je ne trahis pas la Pologne. J'accepte les calomnies.
Maudissez-moi, vous qui êtes les fossoyeurs de la Pologne !

Ensuite Lelewel, qui saisissait très bien que le sort de son pays ne pouvait se décider que sur les champs de bataille, — car *Dieu et les bras des chevaliers nous protègent contre l'ennemi,* — essaie de réveiller en Dembiński le soldat et le chef :

Sachez, Monsieur, qu'en ce moment
Il y a non loin de la ville l'armée de cent mille hommes de nos [ennemis,
Qu'elle marche sur la ville, qu'elle sera aux portes,
Demain, à l'aube.

Pourquoi donc Dembiński tergiverse-t-il, alors que Varsovie est en danger, et qu'elle est à la veille du siège ?

La foule qui aujourd'hui se répand à travers les rues houleuses, demain se dressera en armes pour la défense de la ville. Il suffit de commencer !

Le poète excite encore le chef.

Pourtant Dembiński n'est pas encore dans l'état de comprendre l'énormité du danger imminent que, d'ailleurs, il tâche de ne pas remarquer. Avant tout il désire étouffer la rébellion.

Dembiński, bien que général capable, rendu célèbre par sa bravoure et son heureuse retraite de Lithuanie, n'est cependant pas à la hauteur des événements et indigne de tenir dans sa main le bâton de commandement. Il ne saisit pas toute la réalité tragique de la situation. Il ne comprend pas qu'en ce moment la menace du danger apporté par l'ennemi extérieur surpasse de beaucoup le péril intérieur. Il n'y a pas de temps à consacrer aux disputes politiques. Il faut, certes, calmer les dissensions intérieures, mais seulement après avoir paré au coup mortel que les Russes destinent à la Pologne. C'est pour n'avoir rien vu de tout cela que Dembiński a mérité le blâme du poète :

Vous vous jouez tellement de ces têtes qui ont surpassé
Votre intelligence de soldat
Que je ne vous vois pas — en pensée.

Et de nouveau le poète se trouve face à face avec l'éternel problème dont la solution n'a pas encore été trouvée, le problème de la découverte du chef capable, du véritable chef. Il faut profiter de l'habileté de Prądzyński. Le temps presse. Il faut se hâter de nommer un nouveau commandant :

Qui demain comme chef naîtra de l'urne ?

Voilà un grand point d'interrogation, mais c'est là en même temps une satire. De nouveau des élections, de nouveau des urnes ! Wyspiański comprend très bien que les chefs sortis de ces urnes trompent souvent nos espoirs. Les chefs doivent naître sur les champs de bataille et s'épanouir dans la fumée et le tonnerre des canons.

Quand le peuple s'entre-déchire lui-même,
Quand les nuits noires se sont épanchées sur le peuple,
Un prophète-esprit se dresse alors pour le conduire.
Il s'enflammera lui-même comme une colonne de feu,
Et il ira en tête, devant les rangs serrés !

Il ne s'agit pas ici, dans la pensée de l'auteur, de trouver un chef en suivant les degrés de la hiérarchie militaire ou le principe de primauté ou d'ancienneté : non, car il y a une *volonté supérieure, une force qui renverse certains hommes d'Etat ou en établit d'autres.*

Le poète n'a aucune appréhension en ce qui concerne le sort de la nation.

Dans le combat le peuple se trempe. — Est-il trop fier,
Il versera des torrents de sang... le sang se purifiera!...

D'ailleurs la nation se trouve au bord d'un danger mortel qui devrait avoir comme première conséquence l'union de tous, et aussi la disparition de toutes les querelles.

Il est certaines choses qui devraient réveiller la conscience de ses compatriotes, leur rendre tout leur courage au travail et à la lutte, et ces choses, ce sont les gueules béantes des canons moscovites.

Voilà la surprise que le poète a préparée au commandant en chef. *Voilà les paroles!*

Les canons des Moscovites! Voilà la pure et simple réalité, le coup dur assené au chef qui veut jouer au politicien.

André Boleski dit, avec raison, que « Lelewel est le grand et le tragique précurseur des tendances politiques de Wyspiański. Aussi est-il le seul qui durant toute la pièce crie bien haut ses convictions qui, pour le fond, sinon quant aux termes eux-mêmes, ressemblent étrangement à ce que le poète affirme ailleurs. Trouvé dans les manuscrits et publié ensuite dans les *Ecrits Posthumes*, un passage sur la réconciliation parle de cet ordre du jour pour la pensée et la vie polonaises contenu dans la dernière ligne de *La Vengeance:* « La réconciliation ! Et Dieu alors tendra sa main. » Wyspiański applique cet appel à la nation tout entière et y voit l'ordre donné aux adversaires qui luttent au sein du peuple : afin qu'ils puissent voir cet ennemi commun, plus loin et ailleurs. Et pour qu'ils ne puissent voir cet ennemi nulle part parmi les leurs, nulle part sur leur propre terre, ni dans leur propre frère, mais pour qu'ils puissent voir que le seul ennemi est étranger, qu'il est venu de contrées lointaines et qu'il ne possède aucun droit, qu'il est dans une situation illégale.

Aussi, dans la tragédie, Lelewel seul atteint-il cet absolu de sa pensée, cet ensemble que ne pourront lui voiler ni les querelles que l'on mène, ni la conviction de la supériorité de ses propres opinions [1]. »

Le général Dembiński, l'adversaire de Lelewel dans l'acte V, est présenté par Wyspiański comme un homme de faible envergure. La vérité historique est différente et, en cet endroit, la licence poétique a assurément mené l'auteur un peu trop loin. Sans aucun doute, Dembiński fut un des meilleurs généraux de l'insurrection. Si l'auteur s'est comporté à son égard d'une façon injuste, il l'a fait poussé par le désir d'élever Lelewel, ce qui d'ailleurs était conforme à l'idée maîtresse de la pièce.

Wyspiański a fait encore la connaissance du général Dembiński chez Barzykowski, qui a brossé un portrait très flatteur du héros de l'expédition lithuanienne.

« Il était dans la plus belle époque de sa virilité, comptant 39 années lorsque notre insurrection éclata. Bien bâti, les traits du visage remplis, mais durs et sévères, le teint basané, sanguin et passionnel. Toute sa figure extérieure, toute sa structure physique trahissaient un homme fort, robuste, et semblaient dire que son bras était capable de réaliser rapidement tout ce que sa volonté ou ses inclinations désiraient ou réclamaient. La nature n'a pas été avare en comblant de talents le général Dembiński. Un esprit vif, intelligent, créateur et même génial. Ses sentiments étaient élevés, son âme noble, son caractère franc et ouvert. Avec cela, une humeur vivante, emportée, quelquefois même un peu violente. Dans l'emportement, il ne connaissait plus de limites, et, sans égard pour qui que ce fût, ses paroles grondantes volaient comme des coups d'épée, comme des coups très rapides, comme l'envol de la première pensée. Sa main était incapable de soumettre, mais brûlait de briser et de réduire en miettes. Le général Dembiński nous donnait souvent l'impression d'une mer dont la surface se couvre d'écume, mugit, gronde, roule des vagues immenses et menace de tout détruire, mais dont le fond est tranquille et recèle des richesses.

Depuis son plus jeune âge, il se préparait à devenir le soldat de demain. Il fit ses études à l'académie de Vienne, s'acquitta

[1] **A. Boleski,** *op. cit.*, p. 15.

aussi de ses premiers devoirs militaires et apprit à connaître le métier des armes. Pendant la guerre de 1809, il était encore élève de l'Académie et reçut bientôt après sa nomination d'officier de cavalerie... Mais sa poitrine s'enflait et se remplissait d'autres sentiments et d'autres charges le réclamaient. Il décide son frère, ils quittent en secret l'école de Vienne et essaient d'atteindre la terre natale [1]. »

Il avait commencé son service militaire comme simple soldat sous les ordres du prince Joseph Poniatowski et s'était acquitté noblement de ses devoirs durant toutes les campagnes.

« Pour des hommes d'une telle formation, d'une âme si trempée, il n'y a qu'une seule voie qu'ils suivent jusqu'à ce que le but soit atteint, la voie droite et honnête, celle de l'honneur [2]. »

Dembiński avait acquis une grande popularité, surtout après son retour de Lithuanie où il ne permit pas à l'ennemi de massacrer les unités qui lui avaient été confiées, au contraire, de ce qu'avaient fait Giełgud, Roland et Chłapowski. Chez lui, le soldat l'emportait beaucoup sur l'homme d'Etat et c'est pourquoi il n'a pas réussi à se maintenir et à jouer son rôle de commandant en chef. Dembiński était comme l'opposé de Skrzynecki. Skrzynecki, lui, s'occupait beaucoup plus de politique que de questions militaires, ce qui devait causer l'échec de l'insurrection. Quant à Dembiński, il n'avait ni les connaissances, ni les goûts d'un homme politique. Et bien qu'un commandant en chef doive avant tout s'occuper des affaires de son métier, il ne doit pas pour autant négliger le domaine politique. La stratégie, en effet, reste toujours en union étroite avec la politique, sans oublier toutefois que l'armée est une institution « apolitique » et que le commandant en chef ne doit pas s'immiscer dans les affaires politiques.

Dembiński reste cependant l'un des plus intrépides généraux de son temps, l'un des meilleurs chefs et prend sa place près de Chłopicki.

La profonde intuition de Wyspiański lui faisait sentir qu'il était injuste à l'égard du général, et c'est probablement pour cette raison qu'il fait dire à Lelewel pour reconnaître ses grandes qualités militaires qu'il *voit en lui des talents qu'il saura comment employer*.

[1] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. IV, p. 427.
[2] *Ibid.*, p. 428.

Dembiński est tout feu tout flamme pour l'action et il réclame une rencontre armée avec l'ennemi. Il est plein de ce dynamisme si nécessaire à tout commandant.

Enfin, une bataille décidée! Oh! peut-être l'orage passera-t-il. A moins que nous nous battions! déclare-t-il à Lelewel. C'est l'expression des convictions personnelles non seulement du général, c'est aussi le désir ardent de Wyspiański.

C'est une chose curieuse que, de tous les chefs de l'insurrection, l'auteur ait justement choisi les généraux les plus remarquables, Chłopicki et Dembiński, et qu'il y ait attaché une attention toute particulière. On dirait qu'il ne remarque pas les autres, qu'il tient à les ignorer. Mais qu'il s'agisse d'idées et de tendances qu'il veut mettre en relief, l'auteur alors n'a plus d'égards pour Dembiński.

Dans cette pièce, il faut mettre au premier plan le curieux conflit entre le représentant du peuple et de l'autorité civile, qui n'est autre que Lelewel, et le porte-parole de l'armée, le général Dembiński. Celui-ci sent que son autorité est soutenue par les baïonnettes des soldats, tandis que son adversaire est puissant par le pouvoir populaire. L'un comme l'autre se rendent parfaitement compte des forces dont l'autre partie dispose. Lelewel écrase Dembiński qui comprend que, s'il occupe son poste, ce n'est que de par la volonté du peuple. Le général voit nettement que, malgré tout, le plateau de la balance penche du côté de Lelewel, que celui-ci lui est supérieur, surtout maintenant que le vent révolutionnaire souffle de toutes parts. Pendant la révolution, le peuple jouit toujours des plus grandes prérogatives et demeure très jaloux de sa puissance. Aussi, aucun chef militaire n'a-t-il le droit de déprécier ou d'oublier cet état de choses.

« Un subordonné intelligent, remarque M. Toulemonde, se soumet sans trop d'effort à un chef qu'il considère comme son inférieur à titre d'individu, parce qu'il a conscience d'obéir à la société elle-même, et de faire en cela œuvre de solidarité utile au groupe tout entier.

L'exemple le plus saisissant de l'autorité conférée par une fonction est celui des représentants du peuple aux armées, sous la Révolution. Le 20 juin 1794, le représentant Richard met en état d'arrestation les généraux Despeaux et Malbrancq, qui sont accusés de ne pas avoir fait leur devoir à la bataille d'Ypres.

Le 22 juin de la même année, le représentant Guiot se rend à Calais pour arrêter le commandant et les officiers du Fort-Rouge de Calais. En mai, Lebon avait arrêté le général Chapuis, à Cambrai. Ces représentants osaient s'attaquer même aux plus illustres. Couchan et Briet essayèrent, sans succès, il est vrai, de mettre Dumouriez en état d'arrestation.

Ainsi, un général en campagne subissait le contrôle d'un civil muni par la Convention de pouvoirs discrétionnaires. Le général pouvait être admiré et aimé de ses hommes pour sa bravoure, ses qualités militaires, son habileté et sa bonté. Les soldats étaient prêts à se faire tuer sur son ordre et cependant, un conventionnel, un inconnu, un simple politicien, s'arrogeait le droit de contrôle le plus absolu et le plus tracassier. Non seulement il examinait la comptabilité, mais il s'assurait du civisme du général, de l'application dans l'armée des principes révolutionnaires ; il s'ingérait même dans les affaires strictement militaires. Lui, ignorant jusqu'aux principes de la stratégie et de la tactique, dénonçait la mauvaise conduite des hostilités ; et, si le général lui paraissait suspect, au milieu des soldats dévoués, il lui intimait l'ordre de se présenter devant le tribunal révolutionnaire, qui, jamais, ne pardonnait.

D'où vient que ce chef redouté se soumettait avec tant de facilité, résignait ses fonctions et allait s'offrir au couperet de la guillotine, alors que, d'un geste, il aurait pu faire massacrer le représentant? La mission dont la redoutable Convention avait chargé ce civil lui donnait, sur lui, général, droit de vie et de mort. Il tremblait, lui qui avait fait trembler l'ennemi, et il obéissait. La fonction n'est donc pas un vain mot, lorsqu'elle émane d'une puissance morale honorée. Elle domine de bien haut les qualités personnelles [1]. »

L'insurrection de Novembre n'a-t-elle pas été également une révolution ? Dembiński est le commandant en chef de par la volonté du peuple et pour cette raison Wyspiański lui demande de s'incliner devant Lelewel.

Lelewel s'ingère également dans le domaine purement militaire. Il ouvre les yeux du général sur le siège qui, d'un moment

[1] **J. Toulemonde** : *L'art de commander. Psychologie de l'autorité personnelle*, Paris, 1933, pp. 36-37.

à l'autre, menace Varsovie. Et c'est pourquoi Wyspiański veut que le général soit petit et humble devant le géant nommé Lelewel, devant le tribun du peuple.

Comme nous l'avons indiqué au début de ce chapitre sur *Lelewel*, cette tragédie a également une grande importance pour la thèse que nous présentons, car elle s'occupe presque uniquement de l'aspect politique du drame du commandement. Chef militaire, meneur politique et enfin chef idéologique, voilà des conceptions du commandement toutes différentes bien que très rapprochées dans un certain sens. L'union de ces éléments nous donne, dans tous les sens, une image idéale du chef.

Le chef militaire ne devrait pas dévier de sa ligne de conduite et n'avoir pas en vue de buts secondaires, même si ceux-ci sont très nobles ; il ne devrait pas faire de politique personnelle, à moins qu'il n'occupe en même temps une autre fonction.

Ce n'est pas par le fait du simple hasard que les règlements militaires interdisent toute politique. L'armée est, en effet, une institution « apolitique ».

Wyspiański a posé dans son drame *Lelewel* ce problème très important : comment ne doit pas être le chef militaire ? La question de la vérité historique et de l'authenticité des portraits des personnages historiques ne le préoccupe pas. Et c'est pour cette raison qu'il néglige les vertus militaires du général Chłopicki, chef de l'armée, et soumet celui-ci à une critique impitoyable comme chef d'insurrection. Il sacrifie le personnage réel à une idée abstraite, à l'idéal qu'il se fait du commandant en chef d'un mouvement révolutionnaire et national. Considérée de ce point de vue, l'œuvre de Wyspiański, dont la valeur historique a été souvent mise en doute, gagne en importance comme œuvre de caractère national. L'auteur parvient à ce résultat en mettant en relief le problème du commandement militaire et celui du conflit surgissant entre les pouvoirs militaires et politiques.

Lelewel est aussi, comme nous l'avons déjà souligné, une très utile leçon donnée par Wyspiański à tout chef suprême qui se trouverait devant des difficultés analogues à celles qui se sont présentées à Dembiński, pendant la dernière phase de la guerre de libération de 1830-1831.

CHAPITRE IV

La Nuit de Novembre

Lelewel avait paru deux ans après la première œuvre traitant de l'insurrection de Novembre : *La Varsovienne.*

Cinq ans plus tard (de 1900 à 1903), Wyspiański écrivit une troisième pièce consacrée au même sujet et intitulée : *La Nuit de Novembre.* C'est donc sur une étendue de sept années qu'il avait réfléchi sur le sujet et composé les trois pièces, ce qui prouve uniquement combien l'esprit et l'imagination du poète avaient été pris et occupés durant ce temps par ce sujet.

Thadée Sinko, dans la préface du cinquième volume de l'édition des *Œuvres complètes* de Wyspiański, remarque que l'une des scènes de la *Nuit de Novembre* a été écrite encore avant les *Noces*, le 20 février 1900, tandis que les autres l'ont été durant les années 1901, 1902, 1903, en même temps que naissaient *La Délivrance* et *L'Acropole.* Ce grand connaisseur de Wyspiański écrit :

« Dans la trilogie des *Noces*, le poète luttait contre la poésie des tombeaux, et, en même temps qu'il en interdisait l'entrée à l'aide d' « une torche de Konrad », il a revécu la résurrection de la Pologne dans la vision pascale de la renaissance des morts. Cette résurrection se présentait comme une nécessité d'ordre biologique, de même que le retour du printemps, mais elle apparaissait aussi comme le fruit des souffrances du Crucifié qui, après sa victoire sur la mort et sur l'enfer, vient apporter une nouvelle vie à son Psalmiste et à son peuple. La condition préalable de cette nouvelle vie, c'est donc la mort, mais une mort riche en sacrifices, une mort glorieuse. Cette connaissance permit à l'auteur de regarder avec d'autres yeux le soulèvement national et plus particulièrement l'insurrection de Novembre. C'est justement de l'une

de ces considérations d'ordre palingénésique que sortit *La Nuit de Novembre* [1].

De son côté, Stanislas Boleski écrit :

« Après la synthèse générale présentée dans *La Varsovienne*, *Lelewel* entrait au plus profond de l'époque et du problème. *La Nuit de Novembre* est encore, sur cette voie, un pas en avant, de même qu'elle est un effort vers une plus grande pureté de la forme artistique. Tout ici se présente dans des formes pleines d'harmonie, et tout ce qu'inspirait la vision de cette nuit mémorable, et ce qui, dans les autres œuvres, était postérieur du point de vue de l'action, apparaît ici uniquement comme une faible trace, un souvenir (la scène de Nikê). Ou bien, au contraire, ici se noue tout ce qui auparavant s'étendait à travers toutes les pages de l'œuvre. (Chłopicki, Lelewel.)

Quant à la pensée, qui seule nous intéresse ici, cette dernière œuvre amène une évolution et un progrès au point de vue de la définition plus profonde et plus claire. Déjà dans *La Varsovienne*, l'auteur s'occupe du problème du sacrifice, sans lequel la lutte ne peut pas aboutir, de ce sacrifice pénible non seulement pour celui qui le fait, non seulement pour ceux qui sont plus directement atteints par la perte de ceux qui leur sont le plus cher, mais aussi pour ce grand tout qu'est la patrie, à qui la mort enlève ses fils les plus aptes à un travail actif [2]. »

La Nuit de Novembre est tout simplement par son idéal profond une glorification de l'insurrection qu'elle présente comme un élan de bravoure ; c'est l'apothéose du sang héroïque versé pour la liberté [3]. »

« Parmi les œuvres de Wyspiański, dont le sujet est emprunté au soulèvement de Novembre, *La Nuit de Novembre* parle de ses débuts, de l'époque héroïque et, pour ainsi dire, préhistorique, mais elle contient déjà en germe tous les éléments que les événements postérieurs vont développer. Cette nuit, seule, verse une lumière sur tous les événements ultérieurs, sur les hommes qui brilleront pendant cette unique nuit, apparaîtront à nos yeux sous leur véritable aspect et ne changeront plus jusqu'à

[1] *Préface de la première édition des Œuvres complètes de St. Wyspiański*, Varsovie, 1929, Institut des Editions. Bibl. polonaise, p. IX.

[2] **S. Boleski,** *op. cit.*, p. 18.

[3] *Ibid.*, p. 20.

la fin. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Dieux, donc toutes les forces de la nature, y prennent part [1]. »

Toutes ces critiques sur *La Nuit de Novembre* paraissent être tout à fait justes, mais elles ne sont pas complètes.

La Nuit de Novembre, cette troisième œuvre consacrée à l'insurrection, approfondit réellement le sujet traité dans les deux tragédies antérieures, elle est certainement une apothéose de la bravoure et de l'héroïsme déployés pendant l'insurrection, mais il n'y a pas que cela dans *La Nuit de Novembre*. Il y a encore le drame du commandement, la tragédie des chefs. Sans cesse, Wyspiański tourne autour de ce problème et y revient constamment dans ses trois œuvres. Cette question le passionne par-dessus tout, ce qui ne sera pas difficile à démontrer.

La Nuit de Novembre est la plus importante des trois œuvres consacrées à l'insurrection et sans contredit une œuvre de haute qualité. C'est une chose d'ailleurs qui ne doit pas nous étonner, car l'auteur n'en est pas à ses débuts, mais revient pour la troisième fois à cette même question. Le fond historique choisi pour base est très intéressant et très vivant, ce qui permit à l'auteur de rehausser la valeur de son œuvre et d'en intensifier encore la puissance dramatique. L'action en est vivante, pittoresque, les conflits aigus et nets.

Le tout se compose de dix scènes différentes, formant un tout parfaitement homogène et représentant les faits d'une seule nuit, celle du 29 novembre 1830, cette nuit dont l'importance est inscrite en lettres d'or dans l'histoire de la nation polonaise.

Une nuit dans toute l'insurrection et en même temps toute l'insurrection en une nuit.

La Varsovienne et *Lelèwel* n'étaient que des fragments isolés d'histoire, des pages séparées. *La Nuit de Novembre* constitue une réunion de plusieurs de ces fragments destinés à faire une synthèse de l'insurrection. Les missions sont difficiles, mais très bien remplies. Revivre les événements de cette nuit, c'est ni plus ni moins revivre les péripéties de toute l'insurrection.

Ces dix scènes furent tracées par Wyspiański avec un grand élan et un grand réalisme. Les scènes historiques et mythologiques

[1] **S. Lack** : *Etudes sur St. Wyspiański* (en pol.), Częstochowa, 1924, p. 154.

s'entremêlent et se complètent réciproquement. *La Nuit de Novembre* est un tissu de drames qui se développent simultanément. Les événements nationaux polonais sortent des cadres de l'histoire et s'unissent au drame des idées générales de l'humanité et au drame des forces surhumaines, cosmiques, surnaturelles. Malgré les règles du drame classique observées par l'auteur, la formule romantique (même celle de Mickiewicz de la 3e partie des *Aïeux*) est appliquée ici par Wyspiański — notamment le principe de réciprocité des forces naturelles et surnaturelles.

Pour nous, *La Nuit de Novembre* est l'acte d'éclat des aspirants-officiers qui furent les premiers à faire éclater la révolution. En écrivant cette œuvre, Wyspiański est devenu le poète des aspirants et de la révolution, de même que le dramaturge du chef.

La toile de fond de l'insurrection de Novembre est tissée par l'histoire du Royaume de Pologne, constitué au Congrès de Vienne en 1815. La chute de Napoléon fit naître chez les Polonais de nouveaux espoirs pour le recouvrement de leur entière indépendance. Ce corps mutilé, tel que le présentait le Royaume de Pologne, n'était pas viable. Le pays entier était miné. Hypocrite aux allures libérales, l'empereur Alexandre Ier, tsar de Russie et roi de Pologne, trompa tous les espoirs des Polonais. On diminuait de plus en plus les libertés qui leur étaient accordées. Nowosiltsew mit encore plus de sable dans les essieux. La situation s'aggrava réellement avec l'arrivée au trône, en 1825, du tsar Nicolas Ier, le futur « gendarme de l'Europe ». Le régime augmenta de sévérité et la tension politique que provoquait le gouvernement maladroit et dur du grand-duc Constantin, gouverneur de Pologne, institué par son frère le tsar, s'accentuait dangereusement. Le mécontentement grandissait et le mouvement souterrain, qui avait pour but le recouvrement de la liberté, gagnait en importance. Ne plus obéir à la constitution sur laquelle le tsar avait prêté serment était devenu chose ordinaire. Les conspirations se multipliaient. Le centre de tous ces mouvements d'indépendance, c'était la jeunesse militaire et universitaire.

Mochnacki dit que, le 15 décembre 1828 déjà, le sous-lieutenant du Régiment des grenadiers de la Garde, Pierre Wysocki, avait organisé le premier groupe insurrectionnel à l'école des aspirants d'infanterie.

« Pendant la réunion des enseignes, tenue le 16 décembre 1828, Charles Karsznicki décida définitivement tous les membres à s'obliger sous serment à mener à bien la grande œuvre de la libération de leur patrie. Les délibérations militaires sont brèves et un serment, fusil en main, n'est pas une simple formalité [1]. »

Tout d'abord, on décida de donner le signal de la révolution en massacrant la famille impériale pendant la cérémonie du couronnement. La jeunesse cherchait un appui chez ses aînés, chez les représentants influents de la société et chez les députés de la Diète. Ce projet, qu'ils avaient accepté, ne fut cependant pas réalisé ; il fut au contraire désapprouvé et abandonné au dernier moment, en même temps que Małachowski et Działyński trompaient les espoirs que les conjurés avaient fondés sur eux. Après l'échec de la conspiration du couronnement, la fermentation s'accentue encore. L'organisation s'étend. La conjuration des enseignes gagne en ampleur par l'acceptation de nouveaux membres civils. Dans les différents régiments, les aspirants étendent leur action par l'intermédiaire des jeunes officiers qui viennent de quitter l'école. La révolution de juillet excite encore davantage les esprits. La date du déclanchement de l'insurrection est remise au 18 octobre.

« L'organisation de la conjuration des aspirants renfermait tout ce qui était nécessaire pour commencer la révolution, mais rien pour la diriger ensuite...

Ils ne pensèrent pas, en saisissant les armes, ni à eux-mêmes, ni à ce qu'il fallait faire après le déclanchement de la révolution.

Nous commencerons la révolution, disaient-ils, la nation s'y joindra et constituera les pouvoirs [2]. »

Les insurgés espèrent que le général Chłopicki prendra le commandement, une fois la révolution déchaînée. Pourtant, les hésitations de Chłopicki retardèrent encore la date du 18 octobre. Au mois de novembre, la situation des conjurés devient de plus en plus difficile. La jeunesse ne sait pas garder le secret des préparatifs et de l'action. Le manque de discrétion, les dénonciations mettent les Russes en éveil. Constantin brime les aspirants en leur défendant toute sortie en ville, en faisant arrêter

[1] **Mochnacki,** *op. cit.*, vol. I, p. 542.
[2] *Ibid.*, pp. 574 et sq.

Urbański, en faisant subir à Wysocki un interrogatoire et en remplaçant le vieux commandant de l'Ecole, le colonel Olędzki, par le sévère général Trębicki. Par bonheur, le satrape russe ne crut pas en la possibilité d'une action quelconque et sauva ainsi toute la conjuration.

Une des causes extérieures qui vint hâter la date de l'insurrection fut le contre-coup de la révolution de juillet 1830 qui triomphait alors à Paris.

Malgré les lourdes pertes subies pendant la guerre turque, malgré l'épuisement qui résulta de cette guerre, malgré les troubles sociaux et malgré l'apparition du choléra en Russie, le tsar Nicolas décida de se mettre en campagne contre les monarchies libérales française et belge, nées des mouvements révolutionnaires. Cette guerre devait être une sorte de croisade à laquelle le tsar tenta de gagner la Prusse. Quant à l'armée polonaise, elle devait constituer l'avant-garde des forces russes qui allaient d'un moment à l'autre pénétrer dans le Royaume de Pologne.

Nicolas Ier demanda des fonds et réclama la préparation de la mobilisation des forces polonaises. Le choix des corps d'armées russes avait déjà été fait. Le Royaume de Pologne devait être occupé par les troupes de réserve russes et devenir leur centre d'approvisionnement.

Les bruits relatifs au transfert en Russie du trésor polonais et à l'entrée imminente de grandes unités russes précipitèrent les événements. La date du déclanchement de l'insurrection fut définitivement fixée au 29 novembre, à 6 heures du soir.

Selon l'historien de l'insurrection, « le 29 novembre fut un jour froid avec un ciel couvert. Dans la ville, un silence sourd régnait, une atmosphère morne et triste. On eût dit que l'on pressentait cette tempête qui devait coûter tant de sang et de larmes [1] ».

Ce sont les événements de cette nuit terrible que Wyspiański a choisis pour en faire le sujet de son drame.

La première scène se passe dans le bâtiment de l'Ecole d'aspirants de Varsovie.

Pallas-Athéna appelle les Nikês, divinités de la victoire, et leur demande d'assister au combat. Le dialogue qui a lieu alors

[1] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. I, p. 287.

entre Pallas et la Nikê de Salamine nous intéresse d'autant plus que cette dernière demande qui sera le chef, s'il ressemblera à Miltiade et pose aussitôt le problème du commandement. *Qui conduira les troupes et qui prendra la couronne de roses*, demande la Victoire, à quoi Pallas répond que *le chef est sombre comme la nuit* et elle se met à célébrer sa gloire acquise sous les drapeaux de Napoléon. Son nom est créé par des actions d'éclat : *il se promène dans la gloire, tous l'attendent avec impatience!* Il est *le premier et le seul:* c'est le général Chłopicki.

Dans ce court dialogue, par la bouche des déesses, Wyspiański dit ce que le chef doit être. A son avis, le chef doit naître sur le champ de bataille, *au milieu des étincelles et de la fumée*, et il doit posséder une gloire militaire. Cela est tout à fait juste, car, seul, un homme de ce genre peut en imposer aux hommes qui courent à la mort. Le soldat n'aime pas, en effet, et ne respecte pas les officiers aux uniformes élégants et étincelants qui remportent d'éclatants succès sur les places de revues ou qui font de brillantes carrières dans les salons. La gloire guerrière est également un facteur indispensable. La gloire ajoute du poids au prestige et augmente la confiance dans le chef. Le seul prestige du chef égale des bataillons et des batteries entières sur le champ de bataille. Pendant l'épopée napoléonienne, l'empereur remportait des victoires écrasantes même dans les situations les plus difficiles, quand il commandait lui-même l'armée, tant la gloire de son nom frappait et paralysait les forces de son adversaire et encourageait les cœurs des soldats français, pleins de feu et capables de faire tous les sacrifices et d'accomplir tous les actes d'héroïsme, quand Bonaparte lui-même était à leur tête.

Avec beaucoup de raison, le poète fait observer que les plus beaux titres d'un chef, ce sont ses actions d'éclat, qui lui assurent la vénération de ses soldats. « Très souvent, dit M. Coste, le chef devient un être légendaire. Des héros de petite taille règnent en souverains sur leurs camarades, leur section, leur compagnie. Leur participation intime et confiante aux groupes qu'ils commandent fait leur prestige, ils sont les types représentatifs de la collectivité... Au commencement, un de leurs exploits, commenté, amplifié par la collectivité, a suffi pour donner un objet au besoin social de miracles et d'union. La preuve de leur supériorité, la

croyance en leur étoile est ensuite devenue un moyen d'entretenir les sentiments de solidarité ; leur présence, une occasion de la raviver [1]. »

« Les grands capitaines, dit M. Toulemonde, jouissent d'un prestige bien plus remarquable et surtout plus universel. Il faut être un surhomme pour commander de telles masses, les jeter à la mort, affronter l'ennemi redoutable et le ployer à ses genoux, brisé, les reins rompus.

Par ailleurs, ce vainqueur si redoutable à l'assaillant, n'est-il pas le libérateur, celui qui sauve de l'esclavage, qui rend au pays la liberté et la gloire ? Il incarne et réalise les désirs de toute la nation [2]. »

La première scène du drame se termine par l'arrivée du sous-lieutenant Pierre Wysocki, qui excite les enseignes à saisir les armes et à déchaîner l'insurrection.

Pour la honte, les années de servitude,
Pour les années, les années de pleurs,
Mort aux usurpateurs !

Wysocki, c'est le *spiritus movens* de la révolution ; c'est lui qui a organisé et mis à exécution le complot, c'est lui la principale figure de la conjuration des enseignes.

Les traits caractéristiques de l'homme désigné par le sort pour être le principal instigateur de la révolte du 29 novembre sont ainsi présentés par Mochnacki : « Bien qu'il ait lu beaucoup de livres militaires et historiques, Wysocki avait une instruction fort rudimentaire, peu de vivacité naturelle d'esprit et peu de sens de l'humour ; quant à ce que les gens appellent le génie, il n'en avait point, mais simplement une large et forte compréhension des choses, rien de plus. Mais en revanche, et, ce qui est beaucoup plus important dans ce genre d'entreprises, cet homme avait un grain de génie dans son propre cœur ; il pensait en sentant. Sa raison, c'était l'amour de la patrie, de même qu'un peu d'amour de la gloire et la facilité de tirer l'épée à tout

[1] **Charles Coste** : *La psychologie du combat*, Nancy, Berger-Levrault, 1928, p. 151.

[2] **Jean Toulemonde**, *op. cit.*, p. 59.

moment. Tel était Pierre Wysocki, une âme polonaise, droite et honnête, dans le véritable sens de ces mots [1]. »

Barzykowski, lui aussi, parle de ce jeune chef des enseignes : « Wysocki ne possédait aucun talent extraordinaire, aucune éducation supérieure, mais seulement une âme droite, des sentiments fougueux dans son âme et un amour infini de sa patrie. Jeune, muni d'un solide tempérament, évoluant au milieu d'une jeunesse dont les esprits étaient non moins enflammés que le sien, il devait rapidement prendre de l'influence et devenir l'ami, le guide et le chef de la jeunesse. Wysocki, qui aimait vivement sa patrie, qui rêvait uniquement de sa libération, ne pouvait pas ne pas comprendre que cette jeunesse, qui s'était donnée à lui, était capable de devenir un instrument extrêmement précieux au début d'un soulèvement national [2]. »

Wysocki s'est donné corps et âme à la cause de l'insurrection. Il n'avait aucune ambition exagérée et se trouvait être complètement désintéressé, au contraire du second chef, Zaliwski, qui entra plus tard dans le complot. Zaliwski désirait, lui, attirer sur lui-même le plus d'honneur possible et concentrer entre ses mains les pouvoirs les plus étendus. Afin d'arriver à ses fins, il se servit de tous les moyens, sans choix, et souvent même, il fit de l'intrigue son arme principale.

Wyspiański accorde évidemment toute sa sympathie au jeune soldat franc et loyal, au chef des enseignes et au principal acteur de la nuit révolutionnaire, c'est-à-dire à Wysocki.

Wysocki n'était pas un génie militaire, mais il avait deux grandes qualités qu'un chef doit posséder : un caractère dur, et une admirable ténacité dans la réalisation logique d'une décision une fois prise.

André Maurois, dans ses *Dialogues sur le commandement*, cite un très curieux exemple de cette importante qualité propre au chef :

« On trouve souvent dans les armées des hommes dont la lenteur de leur esprit les fait juger médiocres et qui deviennent de très grands chefs par la seule force de leur ténacité. Je pense, par exemple, à un Kitchener que j'ai promené à Salonique sur

[1] **Mochnacki,** *op. cit.*, vol. I, pp. 540-541.
[2] **Barzykowski,** *op. cit.*, pp. 249-250.

les positions françaises. Ses idées stratégiques m'ont rappelé celles d'un bon gardien de batterie. Mais, quand il avait décidé une opération, il mettait au service de sa décision une volonté si ferme, une prévoyance de détail si complète qu'il était rare qu'il échouât [1]. »

Pour souligner la valeur du caractère du commandant, le même Maurois écrit :

« Napoléon a écrit que caractère sans intelligence vaut mieux qu'intelligence sans caractère. Disons plus exactement qu'un peu d'intelligence employée par un cœur passionné ira plus loin qu'un beau génie au service d'une âme froide [2]. »

Wysocki, avec justement ses qualités moyennes, possédait cette âme fervente et savait se laisser absorber entièrement par la cause de l'insurrection. Il fut le chef de l'acte initial, un chef provisoire déclanchant une série d'actes.

Mais quelle était la carrière militaire de Wysocki ? Nommé capitaine, il devient l'aide de camp du commandant en chef nominal, Radziwiłł, et prend part aux batailles de Wawer et de Grochów. Il participe ensuite à l'expédition de Dwernicki en Wolhynie, passe en Galicie, d'où il revient rapidement à Varsovie.

Skrzynecki le décora de la Croix d'Or de l'ordre *de Virtuti Militari*, avec la première place sur la liste des décorations.

Pendant le siège de Wola, faubourg de Varsovie, il commande le 10e Régiment. Blessé, il est fait prisonnier. Condamné à mort, puis gracié, il est envoyé en Sibérie. Après un dur calvaire de travaux forcés, il revient enfin au pays et meurt à Warka en 1884.

Jamais il ne lui vint à l'idée qu'il aurait pu et qu'il avait le droit d'occuper un poste important dans l'armée durant l'insurrection où, au début, il joua le rôle principal.

Comme commandant du 10e Régiment d'infanterie de ligne, il se révéla un médiocre officier. « Le général L. Bogusławski, irrité, avait dit à son sujet, après l'inspection du 10e Régiment près de Wola, la veille de l'attaque : « Ce bizarre instructeur de l'Ecole d'officiers devrait faire une révolution et garder

[1] **André Maurois,** *op. cit.*, pp. 111-112.
[2] **André Maurois,** *op. cit.*, p. 115.

les oies et non exercer et endurcir au combat un régiment de recrues [1]. »

Wysocki se signalait par son grand désintéressement et par son caractère inflexible. Ces qualités se révélèrent et éclatèrent surtout après la catastrophe finale de l'insurrection, quand Wysocki dut subir un très dur calvaire. « Mais, le 29 octobre 1830 déjà, le conseil de guerre de Bobrujsk le condamna à l'écartèlement. D'ailleurs, plus tard, chez les carmélites, on le sépara du monde entier, pendant qu'on faisait enquêtes sur enquêtes ; il semblait même, à ce moment, qu'il ne trouverait pas de défenseur dans le barreau de Varsovie. Il endura tout cela avec une grande dignité. A certains moments, il montra même un grand courage et une admirable constance. En face de l'inévitable échafaud, il ne se laissa aller à aucune faiblesse et ne trahit aucun de ceux qui lui avaient donné leur confiance. Et cela était alors dix fois plus difficile que lors des enquêtes sur la franc-maçonnerie nationale et la Société des Patriotes [2]. »

C'était un soldat dur, qui ne reculait pas, un chef qui n'était pas entaché d'orgueil.

Quand il s'agit de la prise de l'Arsenal par Zaliwski Pallas-Athéna, en chuchotant, demande à Wysocki :

N'es-tu pas jaloux qu'il prenne part,
Que lui aussi acquière la gloire égale?

Wysocki est un soldat honnête ; loin de lui tout sentiment de jalousie quand il y va du bien de la cause. En réponse à l'astucieuse question de la déesse, Wysocki accomplit un acte digne d'un chef, en dépêchant un ordre au groupe appelé « Belvedériens », c'est-à-dire à cette jeunesse qui avait pour tâche de se saisir du grand-duc Constantin et de l'emprisonner.

Dans le jardin, près du pont — monument,
Il y a seize jeunes conjurés,
Tous des étudiants de l'université
Et des hommes de lettres.

[1] **Tokarz** : *La conjuration de Wysocki et la nuit de Novembre* (en pol.), Cracovie 1925, p. 22.

[2] **Tokarz**, *op. cit.*, pp. 25-26.

Il faut leur donner les armes
Et leur montrer le chemin du palais ;
Je leur enverrai deux hommes que je désignerai moi-même :
Ils doivent s'emparer du duc s'il veut
Fuir par le jardin.

C'est une chose très remarquable que Wysocki n'ait pas voulu, d'après Mochnacki, consentir à ce que le coup de main dirigé contre le grand-duc Constantin fût exécuté par les enseignes. Il répugnait à sa nature simple et droite de faire mourir Constantin des mains des enseignes. Et c'est pourquoi cette mission fut confiée au groupe dit du « Belvédère », qui se recrutait parmi la jeunesse civile, commandée par Nabielak. Finalement, après de longues hésitations, Wysocki se décide à leur donner comme guides deux enseignes qui connaissaient bien le terrain de l'action. Malgré toute la haine qu'il nourrissait à l'égard de Constantin, Wysocki n'a pas voulu que les baïonnettes et les épées des élèves de l'école d'officiers fussent tachées du sang d'un homme qui était, du moins formellement, un chef.

« Il n'a pas voulu l'exprimer clairement, mais s'esquivait continuellement, arguant qu'en aucun cas il ne pourrait admettre une division dans l'école des enseignes, qui, tous, lui seraient nécessaires pour attaquer en bloc les casernes avoisinantes. La véritable cause de sa répugnance, c'était que, à son avis, il n'était pas convenable qu'un militaire attentât directement à la vie du commandant en chef, ce qui, si l'on va au fond des choses, ne porte aucune atteinte à la noblesse de caractère du chef de la conspiration [1]. »

Cette remarque exerce sur l'esprit sensible de Wyspiański une influence profonde. Et, loin de l'oublier, il rappelle que Wysocki détache seulement deux enseignes pour montrer la route aux autres et qu'il les désigne lui-même. Ce n'est pas du travail pour des soldats.

« Pour les soldats, dit M. Toulemonde, le grade suffit à donner à leur chef du prestige, même s'ils méprisent sa personne [2]. »

« Les soldats, écrit le lieutenant-colonel Mayer, arrivent à

[1] **Mochnacki,** *op. cit.*, vol. I, pp. 579-580.
[2] **J. Toulemonde,** *op. cit.*, p. 35.

respecter le grade, à l'exclusion de celui qui en est revêtu, comme on salue les reliques et non l'âne qui les porte [1]. »

La II[e] scène se passe au château du Belvédère. Parmi les principaux personnages, il faut noter Jeanne, épouse du duc Constantin, le grand-duc, Kuruta, son aide de camp, Gendre, un général russe, l'espion Makrot et enfin l'officier de service.

On avait convenu que le signal du mouvement révolutionnaire serait l'incendie de la brasserie de Solec, faubourg de Varsovie. A la vue de la lueur, l'effroi tomba sur l'entourage du prince. L'incendie fut vite maîtrisé, ce qui naturellement provoqua un moment de désarroi chez les conjurés qui n'avaient pas eu tous le temps de voir le signe. De son côté, le grand-duc se réjouit de ce que *ce feu de paille* soit éteint. Les escadrons que l'on avait alarmés revenaient. Le silence retombait sur le palais du Belvédère. Seule, la princesse Jeanne s'inquiète, troublée par des mauvais pressentiments. Le plus important de la scène est le dialogue de la duchesse de Łowicz, d'origine polonaise, avec l'orgueilleux satrape moscovite, son mari, le grand-duc Constantin. Constantin a renoncé à la succession au trône en faveur de son frère, le grand-duc Nicolas. Seule, la Pologne l'intéresse et il voudrait en devenir le souverain indépendant. Il se rend nettement compte des tendances des Polonais qui veulent reconquérir leur indépendance et ces ardents désirs rejoignent les rêves et l'espoir qu'il caresse au sujet de la couronne de Pologne. Bientôt, le fait de l'existence d'une conspiration arrive à ses oreilles. Mais le tsar l'a investi des pleins pouvoirs. Jeanne, qui aime sa patrie opprimée, tâche de convaincre son mari pour l'amener à s'occuper du sort de la Pologne. Il y a un moment où le rusé Constantin se trahit et exprime son désir de lutter contre son frère :

Déjà depuis le matin
Je remets toujours, et hier déjà tout le jour et avant-hier,
Jusqu'à ce moment où sur l'horloge
Des événements l'aiguille a inscrit cet instant
Pour moi, pour eux cette heure!
. . . . .

[1] **Lieut.-Col. Mayer,** *op. cit.*, p. 173.

C'est sacré ce que je dis;
Je me suis réveillé aujourd'hui! Je serai un lion,
Je veux du sang, je veux combattre, j'ai senti le sang
Dans l'air. Je serai Dieu par toi.
. . . . .
Le tsar est jaloux, mais je serai au-dessus du tsar;
Je serai roi de Pologne et, avec moi, ta foi.

A ce moment, il semble que Constantin, le chef raté, est vraiment réveillé et qu'il commence à agir. Le chef revit en lui, mais ce sursaut ne dure guère et il retombe comme la flamme du « feu de paille » de l'incendie de Solec.

Rapide et court est le drame de Constantin-chef. Il commence à réfléchir... Le doute et l'indécision s'insinuent dans son esprit et se mettent à ronger son cœur.

La décision du chef était prise et elle n'existe déjà plus. C'est là l'éternel drame de ceux dont les mains portent le bâton du commandement. « Rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider », disait Napoléon.

« Se décider est le propre du chef, écrit le major Mermet. Parce qu'elle doit être rapide, on se représente trop souvent la décision comme un mouvement spontané et presque irréfléchi. C'est là une erreur. Elle est toujours le résultat d'un choix raisonné au cours duquel les impulsions de l'instinct doivent être soumises à l'action du raisonnement et de la réflexion [1]. »

Le grand-duc Constantin n'est pas capable de prendre une décision quelconque, même mauvaise, et il restera, jusqu'à la fin de son activité en Pologne, irrésolu, changeant, indécis, l'exemple le plus parfait de ce qu'un chef ne doit pas être. Il faut ajouter que, chez lui, cette impuissance n'est pas le résultat d'une tendance aux réflexions profondes et difficiles : au contraire, cet homme est tout simplement privé des qualités les plus élémentaires qui font les chefs.

Il en donne bientôt d'excellentes preuves dans sa conversation avec l'espion Makrot, où il met à nu la bassesse de son cœur et de son esprit. Le duc ne croit pas qu'une conspiration puisse exister et, malgré les dénonciations ou les rapports, il

[1] **Mermet,** *op. cit.*, p. 26.

n'arrive pas à saisir la gravité de la situation. Le caractère du duc apparaît encore plus nettement si on le compare à Kuruta qui, lui, croyait à la puissance de la conjuration et adresse à son supérieur une satire mordante :

Votre Altesse ne tremble pas. Un homme de guerre,
Cela suffit. Il faut, Duc, publier un ordre du jour :
Que tout doit être calme, que l'âme doit être tranquille ;
Quand cet ordre aura été proclamé, la peur s'évanouira.

La III^e^ scène se passe au pied de la statue du roi Jean Sobieski, où se sont rassemblés les « seize du Belvédère » qui doivent tenter le coup de main sur le palais du grand-duc.

Inquiets, énervés par l'incertitude, ces jeunes gens attendent le mot d'ordre, le signal du départ. Cette scène n'apporte aucun élément nouveau au problème traité. Il en est de même de la IV^e^, qui se passe également au Belvédère. L'attaque des conjurés ne réussit pas : le grand-duc a eu le temps de se cacher. D'autres sont tombés, mais les révoltés doivent battre en retraite devant les rangs des cuirassiers qui affluent de plus en plus nombreux. La révolution a commencé. Bientôt arrive au secours du palais un général polonais, Stanislas Potocki, à qui le grand-duc tout tremblant essaie de donner « ses directives ».

Que dit-on
De moi? Varsovie va se taire!
On parlera de vous auprès de l'Empereur!
Donnez l'ordre! Mon vieux-beau!
Que la Pologne meure!
Marchez sur Varsovie et massacrez tout!

Constantin n'a pas pu comprendre le drame qui, en ce moment, grondait dans l'âme de cet officier polonais qui, conduit par le sentiment de sa loyauté militaire, se dressait contre ses compatriotes et contre ses frères, loyalisme qu'il devra payer bientôt de son propre sang.

C'est au théâtre des Variétés que nous fait pénétrer la V^e^ scène, qui reste l'une des plus dramatiques et des plus intéressantes du drame. Wyspiański essaie d'introduire sur la scène

une autre scène et élève encore la tension dramatique par un jeu de satyres. Le personnage central est le futur commandant en chef de l'insurrection et le futur dictateur, le général Chłopicki, qui se trouve parmi les spectateurs.

Les satyres chantent :

Vive la loi, l'effronterie ;
C'est Dieu qui vous donne raison ;
Polonais, point de rêveries !

Soudain, la Nikê des Napoléonides et des insurgés arrive en coup de vent dans le théâtre et essaie d'entraîner le public dans la révolution. Elle s'approche de Chłopicki et crie :

Gloire, debout !
Vole au combat — toi l'unique !
Dans mes mains les lauriers t'attendent ! les lauriers !
Toi aussi, debout, frappe les hommes du tonnerre de ta voix !
Je vaincrai en ton nom et par ta voix !

Chłopicki n'a pas foi dans la possibilité d'une insurrection et tâche de calmer la foule. Il défend même au jeune officier Dąbrowski d'arrêter les militaires russes qui se trouvent dans le théâtre. L'officier alors lui pose cette question : *Ne savez-vous donc pas, Monsieur, que la révolution gronde déjà ?* Le général répond sèchement : *Apprends d'abord à obéir quand on te donne un ordre.* Dąbrowski n'hésite pas à se soumettre à l'autorité du général respecté par tous, parce qu'il voit en lui le futur commandant en chef. C'est le premier conflit qui surgit entre la jeunesse révolutionnaire et le vieil officier. Le jeune soldat cède, car il croit en Chłopicki, bien que celui-ci n'ait pas encore pris le pouvoir.

A la lumière des événements historiques, la conduite de Chłopicki apparaît digne de blâme. Le général aurait dit qu'il allait dormir, mais, en fait, il se rendit à la Commission gouvernementale de Guerre, chez le lieutenant-colonel Sobieski, chez qui, d'après le professeur Tokarz, il passa toute la nuit à fumer la pipe et à bavarder avec Schwerrin, Sobieski, Denhoff, et à blâmer sévèrement l'insurrection. « Ces écervelés ont commis une

bévue que tous peuvent payer cher. Il ne faut pas se mêler de cette affaire... Rêver d'une lutte contre la Russie qui peut jeter sur nous trois cent mille soldats, tandis que nous pouvons à peine mettre sur pied cinquante mille hommes, c'est le fait de têtes où à germé un grain de folie [1]. »

Mais Wyspiański veut voir Chłopicki à la tête du soulèvement. Il faut gagner le général à la cause commune et Wyspiański confie cette tâche à la Nikê des Napoléonides, qui saura comment parler à ce vieux général napoléonien :

Je tombe à genoux devant toi, chef!
Donne ta main en signe d'alliance!
Quand tous te cherchent,
Toi, seul, tu restes couvert d'un nuage!

En cet endroit, Wyspiański fait une allusion historique qui n'est pas du tout équivoque : le général Chłopicki s'était en effet caché, pendant cette nuit dramatique de Novembre, et il l'avait fait si bien qu'on ne put le découvrir.

Les foules te réclament,
Tu ne t'es pas soumis à elles.
La grandeur est dans chacun de tes mouvements.

Wyspiański veut encore souligner un trait important du chef qui ne recherche pas une popularité facile, mais sait conserver dans un moment critique toute sa lucidité, sa justesse de jugement et sa liberté de décision.

Le poète, intentionnellement, agrandit ce trait, encore que l'histoire lui ait appris que Chłopicki s'était laissé conduire par une trop grande réserve à l'égard d'une révolution qu'il n'aimait pas.

L'auteur sait bien que le point faible de la psychologie de chaque chef est une inclination à la vanité et c'est pourquoi il demande à la Nikê d'attaquer le général en lui montrant toutes les possibilités qui lui sont données de conquérir la gloire.

[1] **Tokarz,** *op. cit.*, p. 162.

Tout commencera, sitôt que tu seras à la tête,
De toi seul dépend le sort de l'affaire ;
Tu es le plus audacieux dans ta foi,
Tu es le plus audacieux dans ton action ;
C'est toi que le peuple choisira
Et il mettra tout son amour dans ce fils.

La nation voit le seul chef possible dans ce général qui contribua jadis aux victoires napoléoniennes. La gloire d'antan projette sur lui cette lumière qui en fait, aux yeux des contemporains, un chef de premier choix.

Chłopicki tombe dans le piège tendu par la Nikê avec d'autant plus d'inconscience que, de par sa nature, il est très orgueilleux.

Quand le peuple commencera à chanceler,
De force, je le remettrai debout.
.....
Ce sera de ma propre volonté
Quand j'en aurai envie,
Seul, je saisirai dans ma main le bâton de commandement.
J'attellerai des aigles à mon char
Et où je voudrai, j'atteindrai.

C'est là le langage d'un chef.

Quand la déesse lui promet le diadème, il lui répond fièrement : *Lorsque l'envie me prendra, j'arracherai ton diadème d'or et seul, je le prendrai !* Comment pourrait-on souligner davantage l'orgueil d'un chef ?

L'auteur savait très bien que, plus d'une fois, le général Chłopicki avait refusé de recevoir le pouvoir et de prendre l'autorité des mains des insurgés quand ceux-ci organisaient la conspiration. Il voulait donc s'emparer du pouvoir lui-même, afin de n'avoir plus tard aucune dette envers qui que ce fût, sinon envers ses propres soldats. Durant toute cette scène, le poète souligne à grands traits la fierté, la hauteur et l'orgueil de Chłopicki, et il le fait évidemment dans un but donné, non pas pour montrer du doigt les côtés faibles du chef, mais justement parce que lui-même désirait vivement voir à la tête de l'insurrection, pour sa réussite, un homme à la main de fer, pour qui compromis et

horreur seraient deux synonymes. D'ailleurs, Wyspiański lui-même montrait souvent un caractère dur, décidé, fier et c'est ainsi qu'il s'imaginait le chef.

C'est donc avec préméditation que le poète hisse le futur commandant en chef sur un piédestal très élevé et comme il sait quels sont à la guerre le poids et la force de la volonté de vaincre, il fait déclarer à Chłopicki : *Je remporterai la victoire quand je le voudrai.*

Cette scène importante au point de vue du drame du commandement se termine par une exploration de l'avenir, par une partie de cartes de la Nikê des Napoléonides avec le général. Ce sont donc des augures qui concernent la destinée du chef, le sort de l'insurrection et des batailles livrées. Les commandants, le plus souvent, ont beaucoup de préjugés. Wyspiański le sait bien et insiste ici sur le facteur chance, si important dans toutes les batailles.

Ici, la grande inclination du général pour le jeu de cartes a été mise en lumière d'une manière habile aussi bien esthétiquement que psychologiquement.

« Beaucoup accordent à la chance une part importante dans le prestige : Il a de la chance, tout lui réussit... Les anciens faisaient de la chance une divinité : *Fortuna*. Les modernes y croient eux aussi, soit dans le jeu, soit dans la vie quotidienne [1]. »

« Il y a, dans la vie de chaque homme, dans la carrière de chaque chef, des heures, des minutes et parfois même des secondes décisives, dont dépendent le succès ou l'échec. La loi des probabilités incline à penser qu'un nombre à peu près égal d'occasions favorables se présente dans un même temps pour chacun. L'homme de commandement, doué d'une sorte d'intuition à laquelle le travail et le raisonnement l'ont préparé, l'homme habitué aux résolutions promptes, sait saisir au vol les occasions fugitives. L'homme incertain, aux décisions lentes, celui qui pèse indéterminablement le pour et le contre, laisse passer la fortune. Or, le temps perdu ne se rattrape jamais et l'occasion ne se présente pas deux fois [2]. »

« Le grand Frédéric, lorsqu'on lui proposait un officier pour l'avancement, avait coutume de demander : A-t-il de la chance ?

[1] **Toulemonde,** *op. cit.*, p. 135.
[2] **Mermet,** *op. cit.*, p. 45.

Et si la réponse était négative, il refusait d'approuver la promotion. Si contestable que soit le critérium employé pour juger ainsi le mérite et pour doser les titres d'une faveur, on ne saurait nier que le succès dépende bien souvent de ce concours fortuit de circonstances qu'on appelle de ce même nom : la chance. Dans bien des cas et surtout à la guerre, les plus sages dispositions échouent par suite d'événements presque imprévisibles. L'homme est le jouet de ce souverain fantasque que le même Frédéric appelle sa Sacrée Majesté le Hasard. Mais la fortune, tout aveugle qu'elle soit, sait le plus souvent choisir ses favorits [1]. »

Wyspiański, ce maître de la psychologie du chef, n'a pas oublié l'importance de la chance dans le domaine militaire, puisqu'il fait tirer les cartes et interroger la destinée au sujet du général Chłopicki qu'il savait imbu de préjugés, et en même temps très enclin à jouer avec le hasard.

« Le diable, selon M. Maurois, dit qu'à la guerre le hasard est maître, que le chef propose, que l'événement dispose. Il montre que les plans les mieux formés échouent par quelque accident imprévisible qui fait réussir les plus absurdes. Il dit que le génie militaire est une idée de civils apeurés et que les règles de la stratégie sont à la portée d'un cerveau d'enfant. Il dit que c'est une étrange folie que de vouloir qu'un grand général soit en même temps un grand esprit. Peut-on rêver métier plus simple ? Il n'y a jamais que quatre solutions : Rester sur place, battre en retraite, enfoncer le centre ou tourner l'aile [2]. »

Ce même Maurois dit avec raison que « le plus brillant joueur peut perdre une partie. Le meilleur général peut perdre une bataille. Il y a des obstacles imprévisibles contre lesquels l'attaque la mieux montée viendra se briser. Mais le vrai chef se montre dans la défaite aussi bien que dans la victoire. Hannibal n'est jamais plus admirable que dans ses dernières années d'Italie, où, vaincu, mais invincible, il fait tête aux Romains toujours renforcés [3]. »

Wyspiański, de son côté, est convaincu que le général Chłopicki pouvait se montrer un tel chef. Qu'il joue jusqu'à la dernière carte qu'il tient dans la main !

[1] **Mayer**, *op. cit.*, p. 176.
[2] **André Maurois**, *op. cit.*, p. 5.
[3] *Ibid.*, p. 14.

La VI[e] scène se passe dans l'appartement de Lelewel. Pour la deuxième fois dans ses œuvres dramatiques, l'auteur revient au personnage de Lelewel. S'il lui a consacré tout un drame, ce n'est pas pour l'oublier dans cette nuit dramatique. Le savant se penche sur une étude scientifique quand, tout hors d'haleine, Xavier Bronikowski arrive chez lui avec une nouvelle importante :

L'affaire tant désirée a commencé :
Nous avons inauguré une vie immortelle.
Les aspirants se sont déjà soulevés,
Se sont emparés du duc ou l'ont tué,
Il faut constituer le gouvernement, sur-le-champ!

Mais Bronikowski trouve Lelewel complètement brisé par un malheur familial : son père est à l'agonie.

Un jour nouveau!
Depuis longtemps, oui, j'étais déjà prêt,
Mais aujourd'hui — que dis-tu — je n'entends rien
Car c'est là-bas, c'est là-bas que je suis tout oreilles!

En vain Barzykowski essaie de secouer et de réveiller le vieux révolutionnaire :

En ce moment où le peuple se réveille
Tu ne veux pas prendre sur toi le péché
De l'insouciance ?

Lelewel ne sent pas en soi assez de force, son âme n'est pas assez trempée. Il s'esquive en répondant : *Vous en avez d'autres!* Ni les supplications, ni la persuasion n'obtiennent le moindre effet. Lelewel persiste dans son fatalisme, puisqu'il dit :

Arrivera
Ce que dans sa volonté Dieu a tracé,
Et non pas ce que l'homme a mis dans ses plans!

Le schéma est, dans cette scène, identique à celui de la scène précédente : Nikê - Chłopicki, Bronikowski – Lelewel. Dans les deux cas, il s'agit de déterminer les chefs militaires et politiques qui auront à prendre le pouvoir. Les difficultés à surmonter sont les mêmes.

Mais quand le compagnon est parti plein de désespoir, le professeur ne peut plus se remettre au travail.

Et de nouveau devant son esprit apparaît le problème de l'autorité et du commandement. Pourtant, Lelewel réfléchit et se demande comment il peut agir, quand apparaît sur la scène Hermès, conduisant son père.

Le père défend alors à son fils d'attendre plus longtemps. Son fils doit jouer un grand rôle dans l'insurrection. Quand les vieilles générations tombent, les jeunes doivent à leur tour s'atteler à la charrue et continuer le travail.

Le testament du vieillard mort est un encouragement à l'action.

Saisis donc la pensée vive et rapide
Et prépare l'action, apprête l'action
Dans l'union et l'accord avec les chaumières!

Le poète n'a pas oublié ces *cabanes sans cheminées*, habitées par le peuple campagnard. Une fois de plus, Wyspiański se déclare l'ami du peuple et il voit le succès de l'insurrection dans une action rapide, basée sur les masses populaires les plus humbles. En même temps, Lelewel reçoit de son père l'ordre de ne pas verser le sang.

Cette dernière recommandation ne semble pas devoir être suivie, puisque, dans la rue, en dessous du balcon, la lutte révolutionnaire déjà fait rage. La voix des vivants couvre le silence des morts.

La scène se termine par l'arrivée de la Nikê de Cheronée qui, accompagnée par le roulement des tambours, lance à Lelewel, en plein visage, cet ardent appel :

Réveille-toi, porte-étendard des peuples!
La mort t'a enlevé la souffrance
Et le poids qui pèse.
Arme-toi dans les souffrances de l'âme!
Là-bas, c'est le sang et la tourmente!!
Etes-vous donc incapables de fouler aux pieds l'amour,
Vous qui êtes déjà aujourd'hui libres!!

Toute la VI[e] scène semble être inspirée par cette grande idée qu'un chef, appelé aux actions d'éclat, n'a plus le droit de ne s'attacher qu'à ses affaires privées et à ses malheurs personnels,

surtout quand le bien public est en question et que le malheur de tout un peuple est en jeu.

Un homme d'Etat, un chef, n'a pas le droit de demeurer passif et inactif, même s'il se trouve dans la plus grande dépression morale, même s'il doit vivre dans son âme un drame cruel.

La VII[e] scène se passe dans une des rues de Varsovie. C'est peut-être la plus dramatique et la plus sombre. Le drame du commandement apparaît ici dans toute son éblouissante clarté. Et si Wyspiański n'avait pas écrit les trois œuvres que nous avons examinées, mais uniquement cette seule scène, il aurait, par cela même, mérité le titre de dramaturge du commandement. C'est une scène concise et brève, pleine de dynamisme, très bien construite et rendue plus intéressante encore par sa haute tension dramatique. Elle présente la scission entre la jeunesse militaire qui a déchaîné l'insurrection et les officiers supérieurs qui n'ont pas su, jusqu'à présent, apprécier et respecter le noble élan des jeunes, car ils sont rivés à leur opposition par un état d'esprit routinier, créé par les idées collectives et des habitudes inflexibles. Un faux sentiment de l'honneur, plus encore que la crainte, paralyse leur action. Le conflit eut une conclusion sinistre, où le sang ne fut pas épargné et dont les conséquences furent funestes pour tout le pays. Les idées — forces et élan de la jeunesse — s'étaient brisées contre la torpeur et la rigidité des « morts ».

Emportés par la furie de la bataille et la fièvre de l'insurrection (c'est l'heure d'Arès et non pas de Pallas), les aspirants passent par les rues de la ville, sans encore avoir à leur tête aucun des officiers supérieurs. Ils sont ardents et prêts à « la lutte pour les chefs », mais les différences d'idées qui les séparent des officiers supérieurs amèneront et causeront bientôt « le massacre de ces chefs ». Ils rencontrent soudain le général d'infanterie, Stanislas Potocki, qui, comme nous l'avons vu dans la scène IV, est venu tenter de débloquer le palais du Belvédère. Potocki est un bon patriote, mais considère l'insurrection comme une absurde émeute. Il se multiplie, il est partout à la fois pour le service du grand-duc. Il arrête les unités qui sont entrées dans la conspiration, les dirige, les amène dans le camp de Constantin et tombe enfin sur le détachement des aspirants qui constituent, eux, le grand ressort de la révolution. Alors, une terrible question tombe de la bouche du vieux général : *Où allez-vous, enfants ?*

En effet, ce sont des enfants, la fleur de la jeunesse des officiers. Wysocki crie : *Venez avec nous, Monsieur Potocki, car l'aigle vole au-dessus de nos têtes!* Potocki, ce descendant d'une vieille famille d'hetmans polonais qui ont pris leur place dans l'histoire, lui ordonne de se taire. Puis, en réponse au jeune sous-lieutenant de la garde qui essaie de lui faire comprendre qu'il est dangereux de plaisanter avec l'honneur, il lui déclare fièrement : *Tu n'es pas le gardien de mon honneur!*

Fort de son grade de général et de son nom, derrière lequel se dressent toute une tradition séculaire et une théorie d'excellents soldats et de chefs de la Pologne d'avant les partages, Potocki surestime son importance en face de cette jeunesse qui incarne la nation entière. Tenant compte du rang de son adversaire, Wysocki s'humilie et le supplie de prendre le commandement : *Oh! Monsieur Potocki, nous t'en prions à genoux!* Potocki sourit ou garde le silence : Non, il ne suivra pas la révolution. Wysocki est un soldat trop noble qui apprécie très haut le drapeau de l'Ecole des officiers. Puisqu'il n'a pas voulu consentir à ce que les futurs officiers attaquassent par surprise le palais du tyran, il acceptera moins encore que leurs armes ne trempent dans le sang d'un vaillant général polonais. Il le laisse là, seul, tout *pensif et rêveur*, comme dit l'auteur. Potocki, général de valeur, peut commander la troupe qui lui est soumise, mais il n'est pas de taille à diriger la Nation, à devenir un de ses chefs.

C'est à Pallas que le poète fait livrer le dernier engagement pour Potocki, avant que le génie de l'histoire l'écrase sur son chemin et le livre à la honte et à la mort.

Qui es-tu pour qu'ils te réclament?
Serais-tu remarquable et fort?
De quelle puissance es-tu marqué
Pour te mettre en travers de mon chemin?
De qui es-tu le serviteur?
Tu veux donc que les tiens versent en vain leur sang?
Et tu crois que ce vol des aigles ne t'emportera pas,
Ces aigles que j'ai réveillées?
Et sais-tu quelle est la force
Dont la puissance, cette nuit, subit l'épreuve décisive?

Le général ne trouve rien à répondre. Un détachement d'insurgés approche sous les ordres de Zaliwski. Zaliwski reconnaît le général et donne l'ordre de présenter les armes. Potocki prend le détachement sous son commandement et veut le mener du côté du camp du grand-duc, au Belvédère. Zaliwski le comprend soudain et s'y oppose. Pendant l'altercation, une patrouille de soldats russes arrive. Des coups partent de chaque côté. Le fier, l'intransigeant général tombe, percé de balles.

La populace traîne l'espion Makrot qui provoque le meurtre d'une jeune officier russe, Gendre, fils du général. Ensuite, cette même populace massacre par une triste erreur le noble général Nowicki, au lieu de Lewicki, le gouverneur détesté de la ville. Makrot reçoit enfin sa juste punition : il est pendu.

Les événements et les scènes de rue de cette nuit tragique étaient connus de Wyspiański qui les avait lus dans les récits historiques de Barzykowski et de Mochnacki. C'est chez eux que Wyspiański est allé chercher le thème historique.

C'est un drame sinistre et une page noire dans l'histoire des armes polonaises que cette nuit de Novembre. Les insurgés cherchant un chef suppliaient chaque général qu'ils rencontraient sur leur passage de prendre le commandement. La plume du poète tremblait en décrivant les horribles événements et les conflits non moins terribles qui se déroulaient dans les rues de Varsovie, divisant les insurgés et les vieux généraux.

La réalité historique se présentait, selon Barzykowski, de cette manière :

« Près de l'église St-Alexandre, les insurgés rencontrèrent le général d'infanterie Stanislas Potocki, qu'à Varsovie on appelait Staś. Il était universellement aimé et considéré comme un bon patriote ; aussi, était-il tout désigné pour prendre le commandement et devenir le chef de l'insurrection, si Chłopicki se refusait à accepter ce poste. (Projet né dans la tête de Zaliwski.) Potocki était certainement un bon Polonais, ayant passé sa vie à servir sa patrie. Pourtant, il n'était pas fait du tout pour être mêlé aux révolutions et aux insurrections. Courbé par les ans qui lui avaient apporté beaucoup d'expérience et de prévoyance, il qualifiait de folies les mouvements révolutionnaires et d'aventures les insurrections. Aussi, était-il leur adversaire déclaré. Conduit par une étoile malheureuse, il rencontra les enseignes. Ceux-ci le

reconnurent et accoururent à lui, lui demandant de prendre le commandement. Il les reprit vivement, mais eux le supplièrent, en se prosternant à ses pieds, car ils savaient combien la cause de l'insurrection y gagnerait s'il se mettait à leur tête. Mais Potocki rejetait continuellement leurs demandes. Les conjurations de Szlegel et de Wysocki, jointes aux prières des enseignes, ne firent qu'augmenter son irritation. Soudain il se tut, comme frappé de surdité et se tint comme une statue, muet, au milieu des suppliants. Les enseignes perdirent tout espoir et le quittèrent sans menaces, sans mauvaises paroles, mais continuèrent de parcourir la ville en criant « aux armes », appel qui ne trouvait aucun écho. Ainsi arrivèrent-ils au faubourg de Cracovie. Se voyant seuls au milieu du silence absolu, ils se crurent trahis et perdus. Ils se laissèrent aller à des sentiments d'irritation et de sévérité. Près de l'église Sainte-Croix, ils rencontrèrent le général Trębicki, à qui, comme on le sait, le grand-duc avait confié tout récemment la direction de l'Ecole d'officiers. Trębicki passait pour un officier de belle éducation, doublée de beaux talents militaires. Il avait, en outre, une âme élevée, tenace, ambitieuse. L'homme lui-même était accoutumé à prendre les droits chemins de l'honneur militaire, de l'ordre et de la discipline. C'était, en un mot, un général du plus bel avenir. Toute la jeunesse soumise à sa surveillance nourrissait à son sujet cette même opinion et c'est pourquoi, malgré les mesures de rigoureuse discipline qu'il commençait à introduire, elle lui gardait le plus grand respect. Quelques-uns des enseignes s'approchèrent aussitôt de lui, en lui disant poliment et respectueusement : « Général ! Nous avons fait l'insurrection. Conduis-nous plus loin ! » Trębicki, franchement et avec détermination, répondit : « Je ne le ferai pas. » Ils se mirent alors à le menacer, mais en vain. Trębicki ne craignait pas la menace. Ils l'enfermèrent dans leurs rangs et il dut continuer le chemin avec eux, sans perdre pour cela de sa contenance, de sa présence d'esprit et de sa fermeté. Bien mieux, il leur expliquait carrément qu'ils agissaient mal, en déchaînant le soulèvement, car ils exposaient au danger la cause nationale et leurs propres personnes. Il les exhortait à déposer les armes et leur promettait d'obtenir le pardon du tsarévitch. Mais en fait, la persuasion ne pouvait servir à rien.

Près du palais du lieutenant général, on rencontra le ministre

de la guerre, le général Hauke, en compagnie du chef d'Etat-major, le colonel Meciszewski. On les entoura immédiatement. Hauke parla sévèrement, Meciszewski sortit du fourreau son revolver et, à ce qu'on prétend, tira le premier. Tous deux tombèrent aussitôt, percés par les baïonnettes. Par la rue Kozia, les enseignes s'avançaient en direction de l'arsenal. Une voiture arrive. On crie : « Qui vient là ? » Le cocher répond : « Le général Nowicki. » Le malheur voulut que l'on entendît et que l'on comprît « Lewicki », nom du général russe, gouverneur de la ville. Quelques coups partent à l'aventure et Nowicki, pris pour Lewicki, est tué. Cet homme honorable et considéré partout ne s'attendait certes pas à être tué de la main de ses compatriotes. Les enseignes marquent leur passage de sang polonais. Ils s'arrêtent dans la rue Wierzbowa, pensant que les durs exemples ont dû faire sur Trębicki quelque impression. Aussi, une fois de plus, s'adressent-ils à lui : « Viens avec nous, nous t'en conjurons au nom de la patrie, place-toi à notre tête, tu vois quel est le sort des traîtres. » Ils ignoraient que le meurtre, perpétré dans n'importe quel but, peut faire trembler uniquement des âmes basses et des pleutres et remplit les autres de colère et d'indignation terribles. Et Trębicki, avec un sang-froid complet, de répondre : « Je ne me mettrai pas à votre tête et je ne veux rien avoir de commun avec les vils criminels que vous êtes. » Malgré ces dures paroles, les enseignes le respectèrent encore et le renom de ses talents, comme d'ailleurs sa seule bravoure, arrêta leurs armes ; ils répondirent : « Général, nous te donnons encore quelque temps pour réfléchir » et ils continuèrent à marcher, lui avec eux. Ils s'arrêtèrent pour la dernière fois dans la rue Bielańska et le prièrent de nouveau de prendre le commandement. Trębicki leur répondit avec calme : « Vous pouvez me tuer, mais vous ne réussirez pas à me forcer à faire ce qui me répugne et à trahir. » A peine avait-il prononcé ces derniers mots qu'il tombait, la poitrine percée de deux baïonnettes. Le sang jaillit, rougissant les mains des meurtriers.

Trębicki aurait pu occuper, dit Barzykowski, un poste élevé et rendre à l'insurrection, comme à la patrie, des services inestimables. Il tomba frappé d'un coup qu'il ne méritait pas [1]. »

Une mort semblable frappa le général Blumer, un vieux

[1] **Barzykowski**, *op. cit.*, vol. I, pp. 300-302.

et brave légionnaire, cependant impopulaire. De plus, le chef d'état-major de l'armée polonaise, le général Siemiątkowski, périt également en venant calmer les compagnies de sapeurs et de grenadiers insurgés. Il s'en fallut de peu que ne fussent tués près de l'Arsenal les généraux Redel et Bontemps. Pour le plus grand dommage de l'insurrection, on versa beaucoup de sang fraternel, en tuant plusieurs braves officiers supérieurs, émérites et courageux. Ces sanglants exploits des enseignes, dont furent victimes les généraux, constituent le plus grand drame de la nuit du 29 novembre. Les généraux n'ont pas compris l'insurrection et n'ont pas été à la hauteur de leur devoir.

L'image de tous ces événements pleins d'horreur a dû produire sur l'âme de Wyspiański une profonde impression. Aussi consacre-t-il à ces faits toute la scène VII, et il y reviendra encore ailleurs.

La nuit du 29 novembre, c'est vraiment le drame du commandement. D'un côté, des jeunes enseignes, des insurgés, de l'autre, la fleur des officiers supérieurs que l'on priait à tour de rôle de prendre le bâton de commandement. Le sentiment de la discipline et de la bonne tenue, dont précisément l'Ecole devait être un exemple vivant, se heurta à des obstacles infranchissables. Tout en ayant un sens profond de l'honneur et du devoir, pleins de respect pour leurs supérieurs, ces jeunes enseignes se virent acculés à une impasse d'où ils ne purent tenter de sortir qu'au prix de la mort et du sang.

De toutes les morts, la plus tragique fut certainement celle du commandant de l'Ecole, le général Trębicki. Ce tableau est si pénible que l'auteur a jugé préférable de ne pas l'immortaliser dans son œuvre. Il s'est contenté de présenter seulement la mort du général Potocki et celle du général Nowicki. Ce choix est-il dû au hasard ? Certainement pas. Le général Potocki est un de ceux qui sont allés le plus loin dans leur opposition contre les insurgés. Il s'était montré très actif durant cette nuit mémorable et son activité fut très préjudiciable à la révolution, tant il mit d'empressement et de ferveur à servir le grand-duc Constantin ; c'est à cause de cela que le poète l'aime le moins. Une des raisons qui vinrent encore affaiblir sa sympathie pour ce général, c'était le fait que Wyspiański connaissait la relation de Zaliwski, d'ailleurs non confirmée et peu probable, affirmant que ce général avait été initié à un certain moment aux secrets de la conjuration et avait

promis d'y adhérer. Mais ici même, l'auteur s'est efforcé d'amoindrir l'effet du meurtre du chef en plaçant sa mort dans une mêlée entre Polonais et Russes, sans préciser de quel côté vint la balle meurtrière. Le général Nowicki meurt par accident, par une erreur provenant d'une malheureuse confusion de noms ; ce meurtre ne fut donc pas prémédité et l'auteur essaie de l'envelopper d'une douce lumière en faisant entrer en scène le répugnant mouchard Makrot qui, précisément, fut la cause immédiate des malheureux coups de feu. Wyspiański prouve ici de grandes qualités pédagogiques en renonçant délibérément à des effets dramatiques impressionnants, mais par trop pénibles en certains endroits. Il sacrifie l'œuvre dramatique à l'œuvre éducatrice. Une fois de plus son infaillible intuition de soldat et de chef le guide. C'est avec raison qu'il juge bon de passer sous silence les autres événements qui étaient à la fois trop délicats et trop épineux. L'assassinat des chefs, même dans des circonstances qui pourraient le justifier, n'est pas un sujet digne d'une œuvre destinée à chanter l'héroïsme du soldat insurgé. Mais Wyspiański sentait qu'il n'avait pas le droit de négliger complètement ce thème et c'est pourquoi il a peint vigoureusement un tableau concis du drame du commandement et de la sanglante tragédie qui se déroula entre les jeunes et les officiers supérieurs pendant les bagarres de l'inoubliable nuit du 29 novembre.

C'est un fait certain que Wyspiański, une fois de plus, n'affiche pas une attitude neutre, mais dans ce grand conflit prend nettement parti pour les enseignes. Le pouvoir gisait dans la rue. Les enseignes étaient en quête d'un chef. Ils suppliaient les généraux de prendre le commandement et quand ils se heurtaient à un refus catégorique, ils massacraient les candidats malveillants. Et ils ne sont pas totalement innocents non plus, ces généraux qui sont tombés cette nuit-là. Tous, comme d'ailleurs la majorité de leurs collègues qui ont eu la chance de conserver leur vie et de jouer ensuite un grand rôle sur la scène de la révolution, tous ils ont commis une faute capitale, une faute inadmissible pour des chefs : aucun d'eux n'a su apprécier la situation. Chaque homme peut commettre une erreur en jugeant une situation, seul le chef ne doit pas la faire. Et eux, non seulement ils se faisaient une mauvaise idée des événements, mais encore ils les prenaient à faux.

« La situation, à un moment donné, est le fait que le chef

doit s'attacher à constater aussi complètement que possible et à apprécier avec lucidité [1]. »

La mauvaise appréciation de la situation eut comme première conséquence importante et fâcheuse l'abstention des chefs de toute participation au mouvement insurrectionnel, parce que les généraux ne furent pas capables de comprendre la force dynamique de ce mouvement. Et les généraux commirent une autre faute non moins grave : celle de rester passifs dans les heures critiques. Le risque qu'ils couraient à s'engager leur paraissait trop grand. Ils hésitèrent à charger leurs épaules du poids de la responsabilité, non seulement le droit le plus beau du commandant, mais aussi son devoir. Et qui plus est, ils croyaient à leur inviolabilité et n'espéraient pas être amenés à payer de leur propre vie ces instants d'hésitation ou de refus.

Il faut pourtant dire à leur décharge que personne n'a, au début, apprécié l'insurrection à sa juste valeur. Même la rue est restée sourde aux appels « aux armes » que les conjurés lançaient à travers cette nuit terrible. C'est ce fait justement qui était exaspérant et qui a provoqué ces sursauts et ces écarts désespérés des enseignes qui, une fois la révolution déchaînée, n'avaient plus la possibilité de faire marche-arrière. L'insurrection fut accueillie comme la réaction d'un petit groupe de têtes fêlées. Pourtant, une majorité écrasante de vieux militaires avait les mêmes idées et aurait probablement suivi le courant.

L'attitude indécise du général le plus éminent, de Chłopicki, nous est déjà connue. Barzykowski nous dira comment s'est comporté le général Skrzynecki, le futur commandant en chef :

« Lorsque l'insurrection de Novembre éclata, Skrzynecki ne savait rien. D'ailleurs, loin de l'avoir prévu, il prit ce mouvement à ses débuts pour une pure folie de jeunesse, pour une aventure, et se hâta d'offrir son épée, par l'intermédiaire du colonel Turno, au grand-duc Constantin. Mais quand il s'aperçut que les événements prenaient une tournure toute différente de ce qu'il attendait, il accourut à Pułtusk où son régiment était cantonné. Il amena celui-ci à Varsovie et dès ce moment il demeura fidèle à la cause de l'insurrection [2]. »

Quant à Mochnacki, il a fait de Skrzynecki une critique

[1] **Mermet,** *op. cit.*, p. 30.

[2] **Barzykowski,** *op. cit.*, vol. III, pp. 34-35.

beaucoup plus sévère, lui imputant la mort du chef de l'état-major de l'armée polonaise, le général Siemiątkowski.

« Siemiątkowski tomba sur la place de Saxe, presque contraint par le général Skrzynecki à se prononcer contre l'insurrection. En effet, le général Skrzynecki, qui venait d'arriver dans la capitale, jouait au whist dans l'appartement de Siemiątkowski, lorsque la bourrasque naissait dans la ville. Le futur commandant en chef de l'insurrection regardait certainement ces premiers sursauts révolutionnaires comme un mouvement facile à dompter. Il s'en faisait même une obligation d'honneur militaire, et c'est lui qui conseilla à Siemiątkowski, qui indécis réfléchissait à ce qu'il devait faire de sa personne, de se rendre sans retard au poste où ses devoirs de chef d'état-major l'appelaient, là où il y avait du danger pour le tsarévitch. Siemiątkowski tergiversant toujours, Skrzynecki lui dit alors : « Que diras-tu, général, au grand-duc demain, comment te justifieras-tu devant lui, lorsqu'il aura calmé tout cela ? Allez et dites à Monseigneur que je suis corps et âme à lui ». Telles étaient les pensées de Skrzynecki dans cette affaire qui devait le mener à Wawer et à Ostrołęka à la tête des formations nationales [1]. »

Il est certain que, plus tard, les généraux en question ont tenté de présenter leurs opinions et leur attitude sous le jour qui leur paraissait le plus favorable. Et, au sujet du général Sierawski, par exemple, M. J. Dutkiewicz donne cette curieuse relation :

« Le général Sierawski n'avait pas été averti de la date où le soulèvement devait éclater, mais il connaissait parfaitement l'existence de la conspiration. Il décrit ainsi sa part d'activité dans la nuit du 29 novembre : « Je sortis de mon appartement de la rue Sienna seulement après avoir entendu quelques coups de feu en différents endroits. On disait que la police astucieuse essayait d'organiser une fausse alarme. Le régiment des chasseurs à cheval, cantonné dans la caserne de Mirów, auquel j'avais voulu donner l'ordre de marche, était déjà parti. Quand je suis venu donc à travers le jardin je me rends sur la place de Saxe et j'y trouve le général Kurnatowski et Isidore Krasiński. Faisant mine de ne rien savoir au sujet de la révolution, je voulus me rendre sur les lieux d'où j'avais entendu partir les coups. Arrêté d'une

[1] **Mochnacki**, *op. cit.*, vol. II, pp. 76-77.

façon imprévue, je fus conduit au lieu de cantonnement du général Siemiątkowski d'où je ne pus sortir qu'après la mort de celui-ci. » Evidemment, il est aujourd'hui impossible de préciser si la bonne volonté du général Sierawski à prendre le commandement répondait véritablement aux sentiments qui l'habitaient dans la nuit du 29 novembre, ou si elle était simplement un écho de son état d'âme au moment où il écrivait ses mémoires [1]. »

C'est un fait incontestable que l'insurrection de Novembre n'a pas été bien comprise par la vieille génération des militaires. Les conflits qui en résultèrent ont été remarqués par Wyspiański et mis à profit dans sa troisième tragédie.

Pour compléter l'horrible tableau de la fin de la scène VII, l'auteur fait paraître sur scène le prince Czartoryski. L'apparition du prince Adam est la conclusion exaspérée d'une scène tragique des luttes fratricides qui se déroulèrent dans les rues de Varsovie.

Ce « chef illusoire » rêve d'une couronne et parle en présence des cadavres sur qui les Harpies se sont jetées pour en sucer tout le sang. C'est un symbole : Czartoryski, qui a les yeux fixés sur le passé, veut relever une Pologne de cadavres et poser sur sa tête la couronne d'un cadavre.

Le poète veut marquer en cet endroit le puissant contraste avec le torrent de vie qui roule ses flots dans les rues ensanglantées de la capitale et que soutient l'élan des jeunes révolutionnaires.

La scène VIII, qui se passe dans le palais de Łazienki, a un caractère avant tout mythologique. Avec la duchesse Joanna, les autres personnages sont : Arès, Cérès, Eros, Nikê et les enfants d'Eole. La scène est brève et ne présente pas, pour le sujet traité, d'intérêt spécial, si ce n'est au point de vue de la philosophie de l'histoire et de la métaphysique.

Nous voudrions remarquer seulement que le poète ne pense pas que le sang versé doive rester sans produire de fruits, ce qu'il souligne en faisant dire à Coré :

Je ne gaspillerai pas le sang versé.
Avec ce sang je fertiliserai les champs et la glèbe
Et je donnerai la vie dormant sous les cendres des lieux
[des incendies.

[1] **J. Dutkiewicz** : *Quelques détails sur l'histoire de la Nuit de Novembre* (en pol.), *Revue d'Histoire militaire*, vol. IX, pp. 451-452, Varsovie, 1937.

La guerre, l'enfant engendré par les chefs et l'œuvre de la destruction, doit donner, de l'avis du poète, des résultats positifs, dans sa phase finale. Mais auparavant, le poète prophétise encore le recouvrement de la Liberté :

Je réveillerai les peuples, je répandrai les proclamations
Pour une vie, une vie nouvelle !
Aux générations je transmettrai des actions d'éclat,
Après les nobles aïeux, j'appellerai à la vie de nobles fils,
Un jour, vous serez libres !

L'auteur tient à souligner avec insistance l'importance de la continuité des actes d'héroïsme dans la destinée de la nation qui lutte pour son indépendance.

Dans la IX[e] scène, comme le dit T. Sinko, l'auteur « nous conduit vers les victimes de la nuit de Novembre emportées par les divinités infernales sur l'île de l'étang de Łazienki. Cet étang représente donc les eaux souterraines, l'Achéron. Là, Gendre tend la main à Potocki qui la repousse, car il ne sait pas ce qu'il est advenu de son fils et quand celui-ci arrive, ils se plaignent de leurs destinées passées et futures. Ils considèrent que la plus grande faute des mortels, c'est de les juger après leur mort, et ils se rendent aux Champs-Elysées où tous seront égaux [1]. »

Pour nous, le personnage le plus intéressant est de nouveau Potocki, l'un des généraux tombés dont le poète a dépeint la fin tragique à la scène VII. Quand il ne voulait pas entrer dans les rangs des insurgés, Pallas-Athéna, lui frappant la tête de sa lance, lui avait dit : *Ouvre les yeux de ta raison!* Maintenant que la mort l'a fauché, le général Potocki ouvre les yeux et revient à lui-même, mais trop tard :

Mon propre frère me tuait
Et mon propre fils me maudissait.
La malédiction m'a abattu,
C'est qu'aujourd'hui j'ai refusé d'admettre sa puissance ;
Mais le sort m'a poussé dans ce combat
Quand je voulais des combats arrêter les feux ;
Savais-je donc que l'élan me tordrait

[1] **T. Sinko,** *op. cit.*, p. 22.

Et me briserait comme une armure qui tombe en pièces ?
Mon cœur s'est réveillé
Trop tard ! ô fils, ô patrie, ô frères !

Bien qu'il soit trop tard, Wyspiański réclame une expiation, fût-ce après la mort. Le poète désire la réhabilitation du général. Le drame du commandement trouve dans l'au-delà sa dernière conclusion. Le poète ne veut pas admettre que le terrible épisode qui s'est passé dans la rue se termine par le meurtre seulement. On voit ici la projection et les reflets d'une conscience qui plane au-dessus des frontières de la vie humaine. Plus net encore apparaît ainsi le relief du drame qui se continue dans un monde d'outre-tombe, assurant la liaison entre les vivants et les morts, autrement dit la continuité de l'action. L'auteur réclame une expiation, et demande au chef qui s'est égaré d'avouer ses fautes, puis il essaie de trouver le pardon.

Pères et fils saisirent les armes
Et les tournèrent les uns contre les autres
Dans l'oubli et l'égarement.
O comment me faisais-je le juge
De ceux qui luttaient pour une cause juste ?

L'esprit du général tué doit alors avouer ses torts et donner raison à ceux qui ont déchaîné l'insurrection. Une fois encore le poète revient à la personne de Potocki qui est maintenant un chef repenti, un chef à titre posthume, et insiste sur cette idée dans l'épilogue de la scène consacrée aux morts. Et de nouveau le chef s'humilie :

Que n'ai-je pas connu dans ma destinée terrestre
Brûlant du feu de l'orgueil,
Brûlant du feu de la colère,
Aussi le cœur me fait-il mal
De ce que j'ai été grand et vil.
.....
Tu m'as donné, Seigneur, tous les biens
Et de nombreuses, nombreuses terres
Et parmi les premiers, devant le peuple,
Tu m'as placé ;

Une seule chose que tu n'as pas greffée dans ce cœur, c'est la
Que je ne me suis pas senti le fils de cette mère [*pitié,*
Dont je vois les enfants morts,
Comment avec moi ils avancent d'un pas fraternel
Dans cette même nuit, cet abîme, ces ténèbres;
Pourquoi, Seigneur, as-Tu si bien voilé ma vue
Que je n'ai pu connaître l'heureux moment
Et être de ceux qui m'ont tué
Et enlevé la plus grande gloire?
C'est eux que brûle la souffrance du crime,
Sur moi le poids de la faute retombe,
Parce que j'ai contrarié leurs actions.
O Seigneur, des fortunes le courant est secret,
Des prédestinations le cours est immuable.

Endurci dans les combats, le vieux soldat s'incline humblement devant la Majesté de Dieu et de la Patrie, cherchant à obtenir le pardon. Il possédait toutes les données et tous les éléments qui étaient nécessaires à un chef et il n'a pas su les employer au bien de la cause nationale. Et, ce qui est pis encore, au lieu de travailler pour elle, il tenta de remonter le courant, causant, dès le début, un grand préjudice à la révolution. Il a commis une double faute, en tant que fils d'une Pologne prête à briser les chaînes de sa servitude et en tant qu'officier d'un rang très élevé.

Dans la scène où les acteurs sont des esprits, Wyspiański a réalisé son désir de réhabiliter le chef, mais il a omis de souligner l'un des plus importants éléments de la psychologie militaire, en ne mettant pas assez en relief un des traits essentiels du caractère du chef, une qualité qu'il faut inscrire au compte de Potocki. Ce général a pris parti pour une cause injuste et s'est mis de l'autre côté de la barrière, c'est vrai, mais il ne fut pourtant pas un soldat passif. Une fois sa décision prise, il n'a pas reculé, il n'est pas resté dans l'expectative (comme le ferait un opportuniste), mais passa immédiatement à l'action et agit énergiquement jusqu'à la mort. C'est en quoi il surpasse tous ses collègues qui trouvèrent la mort dans cette nuit de novembre pour les mêmes raisons.

Pour un tout autre motif, la scène IX mérite qu'on lui attache une attention toute spéciale : Wyspiański, quelquefois d'une façon consciente, quelquefois guidé uniquement par son intuition, tourne

sans cesse autour des problèmes de psychologie militaire. Le poète s'occupe ici des âmes des soldats morts, aussi bien des généraux que des simples combattants. En faisant paraître sur le théâtre de Stanislas-Auguste les esprits, l'auteur montre avec beaucoup de talent qu'après la mort tous les soldats deviennent égaux. Nous avons, dans cette scène, des chefs sur qui reposait la responsabilité, qui donnaient des ordres, et nous voyons également leurs subordonnés, ceux dont le devoir était d'exécuter leurs ordres. Ceux qui luttaient dans chaque parti se retrouvent maintenant côte à côte, ainsi que les meurtriers et leurs victimes. On voit apparaître ceux qui ne faisaient que donner l'ordre de tuer et leurs instruments, c'est-à-dire ces hommes qui, aveuglément, sans discuter, faisaient leur besogne, leur métier de soldat. Wyspiański appelle ces morts *des lions enchaînés* et dit que tous, maintenant, sont devenus frères. Ils endurent maintenant ensemble les mêmes souffrances dans cette vie d'outre-tombe, où disparaissent à jamais les différences de grades et où les différences entre les genres d'armes s'effacent définitivement. Tous ne sont plus que des soldats morts. Chacun d'eux a accompli son noble devoir de chevalier et a payé sa part au combat du prix le plus élevé et le plus cher à l'homme, celui de sa propre existence. Un soldat ne peut en effet rien offrir de plus précieux à sa patrie et à la cause pour laquelle il a lutté. Le chef mort se retrouve de nouveau au milieu de ses subordonnés qui avaient déposé leurs vies entre ses mains. Tous sont maintenant des compagnons d'armes. Ils sont même quelque chose de plus, car, quand le général Potocki fait son examen de conscience et procède à une confession publique de sa vie et de son commandement, le chœur des trépassés dit :

Ecoutez la plainte de notre frère!

Tous donc sont frères. Cette vision de la vie d'outre-tombe des guerriers fauchés est très caractéristique et n'est pas l'effet d'un simple hasard. Elle passionne et enflamme l'auteur et doit certainement faire réfléchir tous ceux qui portent quelque intérêt au problème du commandement. Chaque chef est le maître de la vie de ses subordonnés et il a le droit de les envoyer à la mort. Il est fort du prestige de l'autorité découlant de son grade et de sa fonction. Cette autorité est encore soutenue par la soumission volontaire des subordonnés et aussi par tout l'appareil extérieur

de la discipline militaire. Le chef exerce son pouvoir au nom de tout le peuple et du gouvernement national. Toute la hiérarchie militaire consacrée par la tradition séculaire, les règlements, les prescriptions constituent la sauvegarde de son prestige. Il a, en outre, à sa disposition tout l'appareil officiel de l'Etat, y compris les cours martiales. Mais avant tout, c'est sa propre autorité morale qui entre en jeu, appuyée sur les qualités de son caractère, sur son intelligence, ainsi que sur un savoir professionnel étendu. Mais vienne la mort, et toutes ces valeurs disparaissent : le chef lui-même n'est plus qu'un *lion enchaîné*, le frère de ses subordonnés à qui il doit présenter les comptes de son commandement. Pour toutes les victoires et toutes les défaites, pour tous les moments de faiblesse et d'hésitation, pour le sang versé en vain, le sang gaspillé, pour tout cela, il lui faut maintenant répondre devant le tribunal le plus sévère, le plus impartial, le plus incorruptible, celui des soldats qui étaient sous ses ordres. C'est la dernière tâche, et le devoir le plus difficile du chef. Le jugement n'a pas lieu devant des êtres infirmes, pas même devant l'histoire, mais en présence des âmes des soldats dont il dirigeait les destinées. Le subordonné, et plus spécialement le simple soldat, peut pardonner beaucoup à son chef et même le fera avec plaisir. Pourtant, il n'oubliera jamais le manque de sincérité et l'égoïsme. Après la mort, personne n'est plus capable d'être faux ou égoïste.

Wyspiański est un grand connaisseur de l'âme humaine. En écrivant la scène IX et en la consacrant aux esprits des chevaliers morts, il s'est gagné le titre de connaisseur de l'âme militaire.

La Nuit de Novembre se termine par la X^{e} scène, dont le décor représente les Allées Ujazdowskie. L'insurrection a brisé moralement le grand-duc Constantin. Le tsarévitch dispose d'une armée d'une supériorité écrasante pour anéantir la révolution, mais il n'est pas capable de prendre une telle décision. Quatre régiments sont là, rangés, prêts à entrer en action, le général Kuruta insiste auprès de Constantin et lui demande de donner les ordres nécessaires. Mais le grand-duc hésite et a peur. Cet homme n'a pas une âme de chef. Toute sa science militaire se borne à introduire dans les régiments du royaume « la discipline de fer prussienne », à faire exécuter sur la place de Saxe de magnifiques parades et à passer les troupes en revue. Il déteste la guerre ! C'est lui, en effet, qui a dit : « La guerre déforme les rangs et use

les uniformes des soldats. » Quant Kuruta lui demande : *Pourquoi le duc remet-il à plus tard les ordres ?* Constantin répond : *Commande donc toi-même!* N'ayant plus d'autre issue, Kuruta lui demande quelques indications, car il ne sait pas commander. Alors, le grand-duc, d'une façon lapidaire, lui dévoile son point de vue sur l'art de commander et le condense en une seule phrase : *Place-toi devant les rangs et jure bien haut!* Dans cette unique expression, Wyspiański a résumé fidèlement et en accord avec la vérité historique toute la psychologie de Constantin dans sa personnalité de chef. Le grand-duc n'est qu'un caporal et encore, faut-il le dire, de la dernière catégorie. C'est l'exemple vivant du chef qui ne saura jamais gagner la confiance de ses subordonnés, ni les dominer, mais ce qui est pis encore, c'est que ses inférieurs lui voueront toujours une haine continuelle. Le soldat ne supporte pas ce genre de chefs et s'arrange toujours pour les faire disparaître à la première occasion, même par un coup honteux et perfide porté dans le dos.

« La vérité est qu'il ne suffit pas de porter la couronne pour être un vrai roi et qu'il ne faut pas donner le beau nom de chef à ceux qui en usurpent le titre sans en avoir le caractère [1]. »

En même temps, l'auteur oblige le grand-duc Constantin à rendre hommage à l'insurrection du peuple polonais. Constantin apprécie à sa juste valeur l'insurrection et lui porte quelque respect, mais il demeure incapable de comprendre tout le drame qu'est en train de vivre auprès de lui le général polonais, Vincent Krasiński.

Pour la dernière fois, Wyspiański revient à cette occasion au problème du commandement et à la situation dramatique des généraux polonais, en ordonnant à Krasiński de jeter en pleine figure du satrape moscovite l'ultime credo de l'officier polonais qui ne s'est pas encore joint à la révolution.

Le tsar qui porte la couronne polonaise ne voit pas
Qu'avec nos cadavres nous élevons là-bas des ponts.
Le grand-duc, son frère, ne voit pas que, contre la volonté
Du peuple qui nous appelle là-bas, à son côté
Nous nous sommes dressés comme un mur qui protège un frère,

[1] **André Maurois,** *op. cit.*, pp. 155-156.

Et aujourd'hui, quand Dieu nous appelle au son des cloches
[pour notre victoire,
Nous ne pensons pas à nous dans un tel moment,
Mais bien à épargner ce sang là-bas qui coule,
Ce sang que vous avez tant gaspillé sur les échafauds,
Vils usurpateurs de notre sang!
Potocki a péri, Blumer et le général Nowicki,
Et auprès de Potocki, j'étais là quand il mourait,
Quand au milieu des morts on a retrouvé son cadavre.
Trębicki a péri, Siemiątkowski a péri.
Moi, grand-duc, si j'ai pu échapper
Ce n'est pas pour traîner mon honneur dans la boue,
Pour me laisser clouer ignominieusement au pilori.

Malgré tout, Wyspiański n'a pas pu résister au désir de mettre en pleine lumière le bilan des vides créés dans les rangs des généraux, mais sans dévoiler les mobiles qui ont fait agir ces derniers pendant cette nuit tragique. L'œuvre se termine sur un tableau représentant l'apparition du « Prométhée enchaîné » polonais, le major Łukasiński, qui fut l'un des promoteurs de l'insurrection de Novembre et l'un des pionniers des organisations secrètes, dont le mot d'ordre était l'indépendance.

La vue de cet officier polonais, de ce grand patriote, couvert de chaînes et rivé à un canon, couronne la dernière œuvre de Wyspiański sur le soulèvement de Novembre et donne en quelque sorte une synthèse de tout le drame, la synthèse des idées du poète sur l'insurrection de 1830.

De l'endurance! de l'endurance!
Accorde-la leur, Seigneur!
Que leurs forces ne se perdent pas en vain.
Dure prison,
Sois mon éternelle demeure,
Vie, sois l'unique souffrance!
Qu'ils me traînent, qu'ils me traînent,
Qu'ils m'enferment dans les cachots,
Que les vautours dévorent mon corps
Pourvu que, pour ces frères
Qui sonnent le tocsin à Varsovie,
La victoire au combat soit réservée!

Le poète fait ses adieux au sujet en employant les paroles sacrées du Prométhée polonais, paroles qui expriment la foi dans le recouvrement de l'indépendance :

Salut, aurore de la liberté,
Après toi, viendra le soleil de la délivrance!

Ces paroles, extraites d'une citation de Mickiewicz [1], nous font toucher aux sources romantiques de l'insurrection de 1830.

C'est ainsi que Wyspiański rend un suprême hommage au chef du mouvement idéologique et littéraire de la génération romantique polonaise et résume en deux vers les origines, la signification et la portée de l'œuvre de cette génération. Les paroles lancées par Mickiewicz dans son *Ode à la jeunesse* sont reprises par les jeunes patriotes qui veulent réaliser les idées du siècle par un éclatant fait d'armes.

La plus grande tragédie de l'insurrection de 1830 réside incontestablement dans le fait que la légion révolutionnaire, et avec elle le peuple tout entier, se sont trouvés, au moment critique, sans chefs militaires et sans commandement unique. Les plus belles idées et les plus ardents appels lancés à la jeune génération par les chefs idéologiques ne sauraient assurer la réussite d'une entreprise révolutionnaire si les chefs militaires manquent à leur devoir en refusant de prendre les responsabilités qui fatalement leur incombent et en laissant la révolution, privée de tête, s'éparpiller dans le désordre.

[1] *Ode à la jeunesse.*

Conclusions générales

Les œuvres poétiques de Wyspiański se sont révélées comme un trésor inépuisable et immensément riche en idées. On pourrait évidemment leur découvrir, à l'avenir, beaucoup de vertus. Les chefs-d'œuvre des poètes se caractérisent spécialement par ce fait que leur valeur est indépendante du temps et qu'ils demeurent toujours actuels. Wyspiański n'écrivait pas uniquement pour sa génération, mais pour beaucoup d'autres qui formeront leur esprit, en lisant ses tragédies. Le rôle éducateur de ses œuvres garde toujours une valeur inaltérable. C'est là justement le mérite des génies immortels de se perpétuer dans les œuvres des générations futures. Ils demeurent donc pour des siècles encore un élément stable d'éducation et de formation des esprits.

Les œuvres de Wyspiański portent, non seulement les marques d'un grand génie poétique, mais aussi celles d'une profonde intelligence de philosophe. L'auteur a vécu profondément ses œuvres et il désire ardemment que le lecteur puisse les vivre également. Ses drames ne sont ni faciles, ni clairs. On peut les lire plusieurs fois mais on recommence toujours avec un nouvel intérêt et on y découvre à chaque fois de nouvelles pensées et de nouvelles tendances. Chaque lecture soulève de nouveaux problèmes et fait apparaître de nouveaux points de vue. On peut ainsi expliquer pourquoi, quand on lit ces œuvres ou quand on les voit sur la scène, les nerfs et l'esprit du lecteur ou du spectateur se fatiguent : ils sont tenus, en effet, dans une tension continuelle, à cause des horizons toujours nouveaux qui s'ouvrent devant eux.

Aussi, l'analyse et la critique de ces œuvres ne sont-elles point choses faciles, tant leurs aspects sont différents. Les opinions des critiques sur cet auteur sont très partagées et très discutées. Ses œuvres ont déjà été examinées sous toutes leurs faces par la critique littéraire. Il suffit de nommer les noms les plus connus : Brzozowski et Feldmann ont écrit sur ce sujet du point de vue

de la philosophie sociale ; St. Lack l'a traité sous un angle impressionniste ; A. Siedlecki s'est occupé de plusieurs aspects de l'œuvre du poète, en cherchant les origines de son art et le but de son enseignement qui n'est autre que le réveil de la dignité nationale ; enfin, le côté philologique de cet écrivain a été étudié par Sinko.

Dans ce travail, en examinant les œuvres consacrées à l'insurrection de Novembre, nous avons voulu montrer que Wyspiański était également un profond connaisseur de la psychologie militaire et plus spécialement de la psychologie du commandement. L'analyse des trois œuvres qui se rapportent à la révolution de 1830 le prouve surabondamment : Wyspiański a compris l'âme du soldat et du chef.

Le drame du commandement se trouve exposé à chaque page de ses œuvres. Cette question le fascine et le passionne. Avec une profonde sincérité et une grande objectivité, l'auteur revit les épisodes les plus importants de cette vaste « tragédie des chefs ». Ses pièces traitant de l'insurrection de Novembre sont des tragédies de chefs militaires, pourtant pas exclusivement, si l'on prend en considération *Lelewel*.

Wyspiański est aiguillé vers les problèmes du commandement par son intuition, mais il les traite d'une façon magistrale et avec toute la compréhension désirable. Ce connaisseur de l'âme humaine, tel un admirable virtuose, touche les différentes cordes de cet instrument si compliqué qu'est l'âme du chef. Aucune nuance, aucun élément du problème ne lui semblent étrangers ou lointains. Il a dû revivre cette tragédie des chefs avant d'en remplir le cadre de ses poèmes et ceci paraît si certain que le lecteur en reste fasciné et amené lui-même à réfléchir profondément sur le même problème. On a sans cesse l'impression que l'auteur lui-même était un soldat, qu'il était un homme de profession. Pourtant, nous savons tous, et nous sommes sûrs, que Wyspiański n'a jamais porté l'uniforme militaire, qu'il est resté un simple civil, qu'il n'a été, en fait, à l'armée que quatre semaines, à titre de recrue, et encore dans l'armée des oppresseurs autrichiens. Il n'a même pas eu l'occasion de prendre connaissance de ce qu'on appelle la formation et l'éducation du soldat ; loin de là, il n'a même pas eu le temps d'en observer quelques aspects. D'où vient donc cette connaissance de la question ? Peut-être de ce fait qu'un

génie n'a besoin que de quelques jours ou de quelques semaines pour saisir l'essence d'un problème, alors que des mois entiers et même des années ne suffisent pas aux « simples mortels ». Il est certain qu'il faut voir là une partie de l'explication cherchée, mais le fond de la question réside dans ce que le talent du commandement est une qualité innée que l'on ne peut pas acquérir, mais seulement développer. Il faut naître chef.

Le fait est donc indubitable. Tout homme peut posséder un caractère de chef, puisque ce caractère ne découle pas d'une éducation spéciale, d'un grade ou d'une hiérarchie, mais d'un don de la Providence, un don qu'il est impossible d'acquérir, mais qu'il est possible de développer par un travail sérieux sur soi-même. C'est ce qui explique que des gens du peuple et des gens qui ne sont pas « du métier » puissent jouer souvent un rôle de premier plan dans la direction des affaires militaires. Il ne faudrait tout de même pas en tirer des conséquences exagérées et nier absolument l'utilité, pour ne pas dire la nécessité très compréhensible, de l'instruction et de l'éducation du soldat. Presque tout homme a des talents plus ou moins développés pour le commandement et il est très rare même de rencontrer des individus qui en soient complètement privés.

Les officiers de carrière, quand ils le sont par vocation, ont toujours de plus grandes possibilités de se préparer à l'art du commandement.

Wyspiański était un soldat dans l'âme, un soldat par vocation et un chef *in potentia*.

C'est pour cela qu'il a été un si parfait psychologue militaire et un si grand connaisseur de l'âme du chef et c'est pour cela également qu'il est devenu le dramaturge du commandement. Aussi, ses œuvres consacrées à l'insurrection de Novembre sont-elles devenues des drames du commandement de la plus haute qualité.

Ces poèmes devraient devenir une lecture courante et un sujet de discussions dans les écoles d'officiers qui préparent les chefs de demain, d'autant plus que celui qui parle du drame du commandement est un civil. Et si un civil est capable d'analyser et de ressentir ainsi ce problème essentiel, combien doit-il être mieux compris par ceux qui se préparent au métier qui consiste à donner des ordres, à obéir et à disposer du sang des subordonnés

sur le champ de bataille où tout se confond, disparaît et pâlit devant la majesté de la mort, où tout est sacrifié aux efforts moraux et physiques tendant vers la solution finale.

Dans ses œuvres, le poète a mis à nu l'âme du chef, en a présenté toutes les grandeurs et les bassesses et les conséquences qui en découlent pour les subordonnés. Il a dépeint le combat qui se livre dans l'âme du chef dans les moments de la plus grande tension, dans les situations les plus critiques et les plus désespérées. Il a élevé encore tout ce qui était noble chez les chefs de l'insurrection, mais il a blâmé et stigmatisé l'hésitation quand il s'agissait de prendre une décision, la peur devant la responsabilité et le manque de courage. Il a su présenter les rapports qui unissent supérieurs et subordonnés, en un mot, il a montré quels étaient les droits et les devoirs du chef en se fondant sur les conflits moraux se déroulant dans les cadres du drame du commandement.

Ce drame du commandement est le trait dominant des œuvres qu'il a écrites au sujet du soulèvement de Novembre et prime tous les autres problèmes posés. De plus, chaque page, et presque chaque ligne, met un nouvel accent sur son patriotisme sincère et profond, sur son grand amour de la liberté. Ces sentiments ne font qu'augmenter la tension dramatique de tous les conflits et de toutes les attaques que doit endurer l'âme humaine et plus spécialement des luttes intérieures du commandement. Le poète affirme avec raison que, sans ces éléments, le drame du commandement perdrait en relief et en couleur, et bien plus, qu'il perdrait sa raison d'être. Le fervent patriotisme de l'auteur est dans ses œuvres le ciment qui fait de la pièce un tout compact et indivisible et qui, par là, élève leur valeur. Wyspiański nous étonne, il est vrai, par son grand idéalisme, mais son objectivité et son réalisme ne sont pas moins profonds. Sa sincérité et son âme tout ouverte n'admettent pas de compromis et ne se laissent pas enfermer dans d'étroites limites pour des raisons ou des égards secondaires.

Wyspiański nous présente l'insurrection de Novembre telle qu'elle a été dans la réalité de ses différents événements. Il s'appuie avant tout sur l'histoire et la suit du plus près possible. Evidemment, il met en relief tout ce qui, dans l'insurrection, a été beau et noble, mais il n'oublie pas de montrer le revers de la médaille.

C'est avec raison qu'il dit que la grandeur n'a pas besoin

d'être fardée et c'est pour cette raison que les licences poétiques qu'il s'est permises sont chez lui très rares, comme d'ailleurs presque imperceptibles.

La révolution de 1830 a été, selon l'auteur, une réelle et logique nécessité, une nécessité démontrée. Son épilogue fut une épouvantable catastrophe et il faut en attribuer la cause au manque de bons chefs et au fait que la puissance de la foule n'a pas été mise en valeur par l'insurrection. On retrouve cette pensée à chaque pas dans les trois œuvres que nous avons analysées. L'auteur, de son côté, prévoyait la possibilité d'une heureuse conclusion pour cette révolution : aussi, faut-il donner tort à tous ceux qui essaient de voir dans ses œuvres une attitude négative. On ne peut pas imputer à l'objectivisme du poète un caractère négatif, car la véritable tendance et la ligne générale de ses drames ont été de tirer des conclusions positives pour l'avenir et non de nier le caractère irréel de la révolution.

Wyspiański apprécie à leur juste valeur la vaillance et l'héroïsme des insurgés et vénère le sang abondamment versé. Il ne veut cependant pas que cette terrible leçon des événements révolutionnaires ait été donnée en vain, ni qu'elle disparaisse sans faire réfléchir, sans faire tirer des conclusions pouvant être utiles dans des circonstances analogues, c'est-à-dire aux époques où il faudra recourir aux armes.

Wyspiański, comme nous l'avons vu, se révèle un profond psychologue dans le domaine des questions relatives au commandement, il est surtout un éducateur sans égal de la nation qui a, tout comme les autres nations, son droit à la vie.

Il écrit pour toutes les générations futures qui auront à leur tour leurs chefs et leurs subordonnés. Et il faut qu'ils ne commettent plus les fautes de leurs aïeux. Il faut acheter la victoire au prix du sang.

La Varsovienne répond à la maxime des anciens : *Dulce et decorum est pro patria mori.*

Dans *Lelewel*, le poète annonce :

Le temps s'écoule, le temps, les horizons de l'âme
S'éclairciront, comme les aurores aux lueurs roses ;
La terre nous donnera la résurrection : je sais que celle-ci est [proche.

Dans *La Nuit de Novembre*, l'auteur jette le cri d'alarme :

Aux armes!
Pour la honte, pour les années de servitude,
Pour les années, les années de larmes,
Mort aux usurpateurs!

Et il termine son dernier poème sur l'insurrection de Novembre par les paroles de l'*Ode à la Jeunesse* du grand Mickiewicz :

Salue l'aurore de la liberté
Après toi viendra le soleil de la délivrance.

Les tragédies de Wyspiański n'allèrent pas sans éveiller des échos et sans avoir des répercussions. Elles devinrent une nourriture spirituelle pour les générations qui ont lutté pour la liberté de la nation.

Wyspiański est devenu le poète préféré et le grand éducateur des légionnaires de Piłsudski.

« L'entourage de Piłsudski, dit M. Stanislas Mackiewicz, avait deux prophètes : Wyspiański et Żeromski. Wyspiański, c'est l'écrivain politique par excellence : il appelait au combat, il incitait les hommes à transformer la force de leurs sentiments polonais en une puissance cinétique. *Les Noces*, c'est le programme politique de la première brigade [1]. Żeromski, lui, était le maître du découragement et du scepticisme [2].

Piłsudski aimait Wyspiański et n'admettait pas Żeromski : C'est en cela que Piłsudski tranchait sur son entourage [3]. »

Le rôle de Wyspiański, écrivain politique, n'est pas encore terminé de nos jours ; son rôle de psychologue du problème du commandement ne se terminera jamais.

Wyspiański, génie poétique, était en même temps un peintre de grande valeur. Il possédait en outre une grande culture musicale. Il rêvait de créer un opéra polonais d'un genre tout à fait nouveau et original. Dans une de ses lettres à l'éminent musicien, Henri Opieński, un de ses grands amis, Wyspiański écrivait :

[1] De la légion de Piłsudski.

[2] Nous nous bornons à citer l'opinion émise ici sur Żeromski et l'esprit de son œuvre, sans affirmer par là que nous partageons la manière de voir de l'auteur.

[3] **Mackiewicz** (Cat) : *Histoire de Pologne du 11 novembre 1918 au 17 septembre 1939* (en pol.), Kolin, London, 1941, pp. 44-45.

« Je veux créer ce qu'il n'y a pas et ce que je n'ai aucun motif de croire que quelqu'un fera [1]. »

Toutefois, sa faible santé et la brièveté de sa vie ne permirent pas au poète de cultiver un troisième art, la musique, bien que, dans ce domaine aussi, son talent eût su briller, atteindre et ouvrir de larges horizons.

M. Vincent Trojanowski, réfléchissant sur les possibilités musicales de notre poète, disait : « Se demander si Wyspiański aurait su, comme il le désirait, réformer notre musique, c'est une question sans importance. Il a été un grand poète et un grand peintre : n'est-ce pas encore assez [2] ? »

Evidemment, c'est assez. Mais on ne peut employer pour les génies aucune mesure, car la mesure n'existe pas pour eux.

Pourtant, Wyspiański ne fut pas uniquement un poète et un peintre. Il a été également un soldat, un chef par vocation et si les circonstances l'avaient permis et s'il avait fait partie de l'armée, il eût sans doute atteint les postes de commandement les plus élevés.

La mort prématurée de Wyspiański priva la Pologne de l'un de ses plus grands poètes et de l'un de ses plus sublimes semeurs d'idées. Quant à l'armée polonaise, elle a perdu un des plus grands rhapsodes ayant jamais célébré ses glorieux exploits, un véritable dramaturge du commandement, un créateur doué de l'âme et du cœur d'un soldat.

Wyspiański est parti, mais il a laissé un héritage moral qui, loin d'avoir perdu de son actualité, sera légué pendant des siècles encore de génération en génération, animant celles que le problème et la psychologie du soldat et du chef intéressent. Cet héritage restera également la source intarissable d'un puissant patriotisme.

Elle existe la Pologne immortelle, éternelle,
Par-dessus le monde, par-dessus le monde,
Pendant des milliers de milliers d'années!

(*La Légion*, scène X.)

[1] **W. Trojanowski** : *Wyspiański, l'artiste, l'homme, la vie* (en pol.), Varsovie, 1927, p. 197.

[2] *Ibid.*, p. 198.

Liste bibliographique

des principaux ouvrages consultés ou cités dans cette thèse

Bandurski Władysław : *Czem Wyspiański dla Polski.* (*Ce que fut Wyspiański pour la Pologne.*) Lwów, 1908.

Barzykowski Stanisław : *Historia powstania listopadowego.* (*Histoire de l'insurrection de Novembre.*) Aëra, 5 vol., Poznań, Żupański, 1883-1884.

Białynia-Chołodecki Józef : *Lwów w czasie powstania listopadowego.* (*Lwów pendant l'insurrection de Novembre.*) Lwów, 1930.

Boleski Andrzej : *Stanisław Wyspiański jako poeta powstania listopadowego.* (*L'insurrection de Novembre dans la poésie de St. Wyspiański.*) Warszawa, Univ. Lib. Pol. 1931.

Boy-Żeleński : *Flirt z Melpomeną. Wieczór czwarty.* (*Flirt avec Melpomène. Quatrième soir.*) Warszawa, 1924.

Brzozowski Stanisław : *Stanisław Wyspiański* (*Stanislas Wyspiański*), (wydanie pośmiertne) Kraków, Anczyc, 1912.

v. Cochenhausen : *Der Polnische Aufstand 1830-31.* Wissen und Wehr 1931.

Coste Charles : *La psychologie du combat.* Nancy, Berger-Levrault, 1928.

Courtois G. : *L'Art d'être Chef.* Lyon, Rivoire édit.

Cros Edouard : *Wyspiański et la nation.* A la mémoire de St. Wyspiański. Genève, 1938.

Delavigne Casimir : *Œuvres complètes.* Nouvelle édition, vol. IV. Paris, Firmin Didot, 1874.

Dembiński : *Powstanie listopadowe w oświetleniu posłów angielskich.* (*L'insurrection de Novembre selon le point de vue des députés anglais*) Pam. V. Powsz. Zjazdu Hist. Pol. Lwów, 1930.

Dutkiewicz : *Parę szczegółów do historii Nocy Listopadowej.* (*Quelques détails sur l'histoire de la Nuit de Novembre.*) Przegl. Hist. Wojsk, vol. IX, 1937.

Dąbrowski : *Clausewitz a kampanja 1831 r.* (*Clausewitz et la campagne de 1831.*) Revue d'Histoire militaire, vol. IV, 1931. Przegląd Hist. Wojsk.

Foch F. : *Des principes de la guerre.* (Conférences faites à l'Ecole supérieure de Guerre). Paris, Berger-Levrault, 1903.

J. R. : *Foch, essai de psychologie militaire,* Paris, Payot, 1921.

Gavet André : *L'art de commander.* Paris, Berger-Levrault, 1921.

Gierszyński Henryk : *Ostatnie chwile powstania listopadowego.* (*Les derniers moments de l'insurrection de Novembre.*) Chicago, 1900.

Grzymała-Siedlecki Adam : *Wyspiański, cechy i elementy jego twórczości.* (*Wyspiański, caractères et éléments de son œuvre.*) Kraków, Friedlein, 1909.

Harbut : *Józef Chłopicki.* Warszawa, 1930.

Harbut : *Noc Listopadowa w świetle i cieniach procesu przed Najw. Sądem Kryminalnym.* (*La Nuit de Novembre avec les côtés brillants et les ombres du procès devant la Cour suprême de justice criminelle.*) Warszawa, 1926, 1930.

Iwaszkiewicz : *Pamiętnik z 1830-31, Lelewela.* (*Journal de Lelewel de 1830-31.*) Warszawa, 1924.

Kalinka X. : *Jenerał Dezydery Chłapowski.* (*Le général Désiré Chłapowski.*) Poznań, 1885.

Kotowicz Stanisław : « *Warszawianka* » *Stanisława Wyspiańskiego, idea i konstrukcja.* (« *La Varsovienne* » *de Stanislas Wyspiański, idée et structure.*) Pam. Liter. Lwów, 1914.

Kozolubski : *Strategia polska 1 okresu wojny 1831 r.* (*La stratégie polonaise de la 1re période de la guerre de 1831*). Pam. V. Powsz. Zjazdu Hist. Pol. Lwów, 1930.

Lack Stanisław : *Studia o Stanisławie Wyspiańskim.* (*Etudes sur Wyspiański.*) Częstochowa, Gmachowski, 1924.

Latawiec Czesław : *Walka o duszę narodu w twórczości St. Wyspiańskiego.* (*Lutte pour l'âme de la nation dans les œuvres de Wyspiański*) (en pol.) *Poznań, 1930.*

Mackiewicz Stanisław (Cat) : *Historia Polski od 11 listopada 1918 roku do 17 września 1939 roku.* (*Histoire de la Pologne du 11 novembre 1918 au 17 septembre 1939.*) London, Kolin, 1941.

Makowiecki Tadeusz : *Poeta-malarz. Studium o Stanisławie Wyspiańskim.* (*Le poète-peintre. Etude sur Stanislas Wyspiański.*) Warszawa 1935, Instytut Wydawniczy, Bibl. Polska.

Maximes de guerre de Napoléon. Bibliothèque portative de l'officier. Paris, Dumaine, 1846.

Maurois André : *Dialogues sur le commandement.* Paris, Grasset, 1924.

Mayer Emile : *La psychologie du commandement.* Paris, Flammarion, 1924.

Mermet Armand : *Etude sur le commandement,* Paris, Lavauzelle, 1934.

Mochnacki Maurycy : *Powstanie narodu polskiego w roku 1830-1831.* (*L'insurrection du peuple polonais de 1830-1831.*) t. II, Paryż, Baudouin, 1834.

Montaigne : *Vaincre.* Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1913.

Moraczewski Adam : *Samorząd Warszawy w dobie powstania listopadowego.* (*L'autonomie de Varsovie lors de l'insurrection de Novembre.*) Warszawa, 1934.

Nagórska-Rudzka : *Książe Adam Czartoryski w dobie powstania listopadowego.* (*Le prince Adam Czartoryski lors de l'insurrection de Novembre.*) Przegląd historyczny, t. XXIX, 1931.

Oppman Edmund : *Warszawskie « Towarzystwo Patriotyczne » 1830-1831.* (*La « Société patriotique » de Varsovie 1830-1831.*) Warszawa 1937.

Ostrowski J. B. : *Rewolucja 1830 i jej kierownicy.* (*La révolution de 1830 et ses chefs.*) Paryż, 1844.

Pawłowski : *Źródła do dziejów wojny polsko-rosyjskiej 1830-31.* (*Des sources des faits de la guerre polono-russe de 1830-31.*) Warszawa, 1931-35.

Piłsudski Józef : *Pisma — mowy — rozkazy* (*Ecrits — discours — ordres.*), t. VII, Warszawa, 1931.

Płoski Stanisław : *Powstanie listopadowe w historiografii ostatniego dwudziestolecia 1918-1938.* (*L'insurrection de Novembre dans l'historiographie de la dernière vingtaine 1918-1938.*) Przegląd Hist. Wojsk., t. X.

Pomarański Stefan : *Stan służby Chłopickiego.* (*Dossier de service de Chłopicki.*) Przegl. Hist. Wojsk., t. I, str. 279-280. Warszawa, 1929.

Privat Edmond : *L'Europe et l'odyssée de la Pologne au XIX^e siècle.* Paris, 1918.

Redier Antoine : *Le capitaine.* Paris, Payot, 1919.

Rola-Arciszewski Stanisław : *Sztuka dowodzenia na zachodzie Europy.* (*L'art de commander à l'ouest de l'Europe.*) Warszawa, Główna Księgarnia Wojskowa, 1934.

Sinko Tadeusz : *Antyk Wyspiańskiego.* (*L'élément antique chez Wyspiański.*) Warszawa 1922.

Sinko Tadeusz : *Rapsody historyczne Stanisława Wyspiańskiego.* (*Rhapsodies historiques de Stanislas Wyspiański.*) Kraków, Krak. Spółka Wydawn., 1923.

Skoczylas L. : *Wyspiański jako poeta państwowości polskiej.* (*Wyspiański, poète du peuple polonais.*) Lwów, Książnica Polska, 1918.

Śliwiński Artur : *Powstanie listopadowe.* (*L'insurrection de Novembre.*) Kraków.

Śliwiński Artur : *Joachim Lelewel. Zarys biograficzny, lata 1786-1831.* (*Joachim Lelewel. Esquisse biographique des années 1786-1831.*) Warszawa, 1918.

Sokolnicki : *Wojna polsko-rosyjska w r. 1831.* (*La guerre polono-russe de 1831.*) Poznań, 1919.

Tokarz : *Sprzysiężenie Wysockiego i Noc Listopadowa.* (*La conjuration de Wysocki et la nuit de Novembre.*) Warszawa-Kraków, 1925.

Tokarz : *Wojna polsko-rosyjska 1830-1831.* (*La guerre polono-russe de 1830-31.*) Warszawa, 1930.

Toulemonde Jean : *L'art de commander.* Psychologie de l'autorité personnelle. Paris, Bloud, 1933.

Trojanowski Wincenty : *Wyspiański, artysta, człowiek, życie.* (*Wyspiański, l'artiste, l'homme, la vie.*) Warszawa, Hœsick, 1928.

Vignes Rouges (des) Jean : *Devenir un chef.* Paris, Flammarion, 1921.

Vignes Rouges (des) Jean : *Savoir commander. Psychologie et pratique du commandement.* Marseille, Vigneau, 1941.

Vignes Rouges (des) Jean : *L'âme des chefs. Méditations.* Perrin, édit.

Weryński : *Noc 15 sierpnia w powstaniu listopadowym.* (*La nuit du 15 août de l'insurrection de Novembre.*) Kraków, 1932.

Wężyk F. : *Powstanie Królestwa Polskiego w roku 1830 i 1831.* (*L'insurrection du Royaume de Pologne en 1830 et 1831.*) Pamiętnik spisany w r. 1836. Kraków 1895.

Wrotnowski : *Zbiór pamiętników o powstaniu Litwy w 1831.* (*Collection des mémoires sur l'insurrection de la Lithuanie en 1831.*) Paryż, Księgarnia Polska, 1835.

Wyspiański Stanisław : *Dzieła.* Pierwsze Wydanie Zbiorowe w opracowaniu Adama Chmiela i Tadeusza Sinki. (*Œuvres.*) Warszawa, Instytut Wydawniczy, Biblioteka Polska.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE I. La psychologie du commandement et Wyspiański . . 7

CHAPITRE II. *La Varsovienne* 23

CHAPITRE III. *Lelewel* 69

CHAPITRE IV. *La Nuit de Novembre* 99

Conclusions générales 139

Bibliographie 146

L'ASSOCIATION DES POLONAIS A GENÈVE « POLONIA »
A BIEN VOULU NOUS ACCORDER SON AIDE POUR
L'IMPRESSION DE CETTE THÈSE.